



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

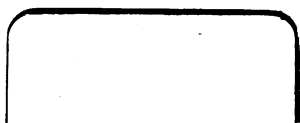
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESERVE



3 3433 08172425 8



MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

FÉVRIER, 1777.

Mobilitate viget. VIRGILE



Meugnot

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournai,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

C'EST au SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au SIEUR LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE , 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLOIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abon- nement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
Le COURIER D'AVIGNON ; prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Ouvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Mémoire & observations sur le Salpêtre, in-8°. rel.	6 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 f.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 f.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 f.
Spectacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 f.
Diction. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 f.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclesiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 f.
Lettres nouvelles de Mde de Sevigné, in-12 br.	2 l. 10 f.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 f.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	13 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Imperatrice-Reine, in-8°, br avec fig.	4 l.



MERCURE DE FRANCE.

FÉVRIER, 1777.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*Suite de L'AUTOMNE, Chant troisième
du Poëme des Saisons ; imitation libre
de Tompson.*



LA VENDANGE.

Les feux du jour ont mûri les côteaux ;
De toutes parts la grappe transparente

A iij

MERCURE DE FRANCE.

Brille à travers les mobiles rameaux ,
Boit le soleil , & déjà se présente
Au vigneron , charmé de ses travaux ,
Dont le succès a passé son attente.
Mais le Pasteur assemble le hameau ,
Et la vendange est enfin annoncée ;
Au lendemain la récolte est fixée ,
Et l'allégresse offre un coup d'œil nouveau.
Libre de soins , dans la cour du Château ,
Au jour tombant , la rustique assemblée
Se mêle , au son d'un léger chalumeau ,
Et le plaisir prolonge la veillée.

Le soleil brille aux portes du matin ;
Sur le côteau le village s'avance :
Filles , garçons , la vieillesse , l'enfance ,
Chacun s'empresse. En cheminant , Colin
A Lycoris exprime sa tendresse ;
Et , racontant les tous de sa jeunesse ,
Le vieil Arcas abrège le chemin ;
Le rire éclatte , On arrive , on commence ;
La Dame approche , & le fer à la main ,
Donne l'exemple aux vendangeurs. Alain ,
Le jeune Alain entonne une romance ,
Et tous ensemble entonnant le refrain ,
A qui mieux mieux maltraitent la cadence.
De ses trésors le pampre est dépouillé ,

Et du raisin , dans la cuve foulé,
Le jus vermeil à gros bouillons s'élance :
Le pressoir crie & tourne avec effort ;
Le vin nouveau s'épure ; l'allégresse
Règne à l'entour , & le plus doux transport
Remplit les cœurs de joie & de liesse.

Enfin la lune éclaire le coteau :
Des vendangeurs la troupe se rassemble ;
Et lentement regagne le hameau.
La cloche sonne ; ils viennent tous ensemble
Faire , en chantant , l'essai du vin nouveau.
En le buvant , son coloris rappelle
L'éclat d'Aminte & les charmes d'Iris :
La joie augmente , & chaque Amant fidèle
Boit à l'objet dont son cœur est épris.
Heureux mortels ! l'appétit assaisonne
Et rend meilleur ce champêtre repas :
A la gaieté la troupe s'abandonne ,
Le vin pétille & l'on rit aux éclats.
Philinte , assis auprès de sa Bergère ,
Cherche à fléchir la rigueur de sa mère ,
Qui cède enfin & se rend à ses vœux :
Cloé rougit , & le doux choc du verre
Est le signal des plaisirs & des jeux.

Chantre éloquent des trésors de Pomone ,
O S. L***, c'est le nectar des Dieux

A iv

Quit'inspira ces chants majestueux ,
Où tes pinceaux , des bienfaits de l'automne ,
Ont déployé le tableau gracieux !

Jeunes Bergers , & vous , jeunes Bergères ,
Rassemblez-vous sous ces bois jaunissants ;
De nos bosquets les hôtes solitaires ,
Bientôt , hélas ! de leurs tendres accens
Ne feront plus retentir ces clairières ,
Où vous goûtiez des plaisirs si charmans.
Le temps approche où le riant bocage
Ne sera plus témoin de votre ardeur :
Bientôt , bientôt , déchaînant sa fureur ,
Le sombre hiver flétrira le feuillage ,
Et des frimats ramènera l'horreur :
Puisqu'il suspend sa rage criminelle ,
Jeunes Amans , l'automne vous appelle :
Venez , venez jouir de ses faveurs.
Le chasselas ou la pêche vermeille ,
Sont embellis des plus vives couleurs ;
Et le muscat , qui couronne la treille ,
A rassemblé ses parfums enchanteurs.
Déjà des vents les bruyantes haleines ,
Se disputant les côteaux & les plaines ,
Quittent le Nord & s'emparent des airs.
Le fruit plus mûr , que leur souffle balance ,
Cède à ses coups & tombe en abondance ;
De ses débris les chemins sont couverts.

De l'aquilon sauvez ce qui vous reste ;
L'hiver s'approche ; hâtez-vous , ô Bergers !
De préserver d'une chute funeste ,
Et les rubis & l'or de vos vergers.

Lieux fortunés , agréable retraite ,
Séjour charmant , qu'habite le bonheur ,
Païsibles bois , où l'ame satisfaite ,
Des vrais plaisirs savoure la douceur ;
Où , par l'effet d'une heureuse imposture ,
L'art , déployant un prestige enchanteur ,
Ajoute encore aux dons de la nature ;
Où cent canaux d'une onde vive & pure ,
Dans les vallons répandent la fraîcheur :
Bosquets d'A*** , solitude immortelle ,
Où le plus grand & le meilleur des Rois ,
Du poids du sceptre & du fardeau des loix ,
Se délassoit auprès de Gabrielle !
Que j'aimerois , loin de tout embarras ,
A parcourir ces champêtres allées ,
Où le jasmin , la rose & le lilas
Courbent en dais leurs branches émaillées !
Que j'aimerois , ô fortuné séjour !
A m'égarer , au gré de mon envie ,
Dans ces vergers , où le flambeau du jour
Répand l'éclat , l'abondance & la vie !
C'est-là , c'est-là que respirant le frais ,
Et qu'au matin , errant à l'aventure...

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Que dis-je ? hélas ! inutiles regrets !...
Si je ne puis jouir de ses attraits,
Te me console en chantant la nature.

Par M. Willemain d'Abancourt.

L'ARGUMENT SANS RÉPLIQUE.

Conte.

DEUX bourreaux de l'humanité,
L'altière Médecine & l'humble Chirurgie ;
Toutes deux en bonne santé,
Plaidoient pour une minutie :
La Médecine prétendoit
Que son vénérable bonnet
Devoit avoir la préséance :
La Chirurgie à son tour soutenoit,
Qu'étant sœurs, la prééminence
A personne n'appartenoit.
Elle n'avoit pas tort. Fourré comme une hermine,
Le Doyen de la Faculté
S'en va trouver le Juge : il entre, en qualité
De Député
De Messieurs de la Médecine :
« Monseigneur, lui dit-il, il faut absolument,
« Pour éviter toute incartade,

- Qu'un mur d'airain... *C'est penser sagement ;*
 ■ Mais, Monsieur le Docteur, reprit le Président,
 ■ De quel côté mettra-t-on le Malade ? » *

Par le même.

LA FABLE JUSTIFIÉE.

*Allégorie à Madame D... en lui offrant
une boîte.*

POUR embellir la naissante Pandore,
 La Fable assure que les Dieux
 Lui firent à l'envi mille dons précieux :
 La fraîcheur de son teint fut un présent de Flore ;
 Un regard tendre, un souris gracieux,
 L'art enchanteur de plaire à tous les yeux,
 Et bien d'autres charmes encore ,
 Lui furent prodigués par l'Enfant de Cypris ;
 La troupe des Jeux & des Ris ,
 La timide Pudeur, la Décence, les Grâces,
 De se fixer à jamais sur ses traces,
 Sentirent d'abord tout le prix.
 Chef-d'œuvre heureux de la nature ,

† C'est un mot de M. le Chancelier d'Aguesseau,

A vj

Son ame ignoroit l'imposture.

Minerve la combla de talens, de vertus :

On ajoute encor que Vénus,
En sa faveur, dépouilla sa ceinture,
Abrégé de tant d'attributs.

Le Dieu qui lance le tonnerre,
Voulut à ses présens mettre le dernier trait :

Qui l'eût pensé ? Ce perfide bienfait,
Fut la source des maux qui désolent la terre.

Moins fastueux & plus sincère,
Le don que je vous fais renferme tous les cœurs.

Ne craignez pas que légers ou trompeurs,
Ils s'échappent de leur asyle.

Vous connoître & vous fuir est chose difficile :
J'en ai pour sûrs garans vos attraits séducteurs.

Aimables fictions, dont la Fable est remplie,
Vous fîtes de Pandore une femme accomplie !

Ces contes étoient bons aux siècles de féeries ;
Réunit-on jamais tant de dons excellens ?

Pardonnez ; oui, je crois à vos songes brillans ;

Je vois & j'admire Sophie,
Et je m'écrie alors dans mes transports brûlans :

Ah ! c'étoit une prophétie !

*Par M. l'Abbé Dourneau, Chevalier
du Saint-Sépulchre.*



A M E R C U R E.

DEPUIS long-temps je briguois une place
Dans l'Almanach des Filles du Parnasse;
Mais trois fois mes vers présentés
Pour être inscrits sur la fatale liste,
Par le rigide Nouvelliste,
Trois fois ont été rebutés.
Juge-si cela doit me plaire,
Moi, dont l'unique ambition
Etoit de voir mon foible nom
A côté du nom de Voltaire,
De la Harpe ou de Voisenon.
Qu'elle soit méritée ou non,
Je ne puis digérer l'injure,
Et je viens dans ton sein déposer mes douleurs.
De grâce, venge-moi, Mercure,
Du Gazetier de tes bavardes Sœurs.

*Par M. de Saint-Marcel, Garde
d'Artois.*



LA NAISSANCE DE LA ROSE.

TRANQUILLE à l'ombre d'un vieux chêne,
Pan rajustoit son chalumeau,
Quand par-là le hasard amène
Une Bergère & son troupeau.

Les attraits qui brilloient en elle
Soudain réveillent son ardeur,
Et font jaillir quelque étincelle
Du feu qui couvoit dans son cœur.

Fougueux comme l'est tout Satyre,
Et par le desir emporté,
Vers l'aimable objet qui l'inspire,
Il court d'un pas précipité.

De l'outrage qui la menace,
La Belle évite le danger.
Le Dieu vole envain sur sa trace:
Un cerf fuit d'un pied moins léger.

Déjà loin, la Nymphé sauvage
De son triomphe s'applaudit;
Mais un buisson, à son passage,
L'arrête, & le Dieu la saisit.

J'ignore si cette Bergère
 Maudit ou non le mauvais pas ;
 Elle fut , dit-on , moins sévère ,
 Lorsque Pan la tint dans ses bras.

Elle rougit : pour récompense ,
 Dit au buisson l'heureux Amant ,
 Produits des fleurs dont la nuance
 Soit prise sur ce teint charmant.

Par le même.

IMITATION ITALIENNE.

Ou fais-tu ton nid , Dieu d'Amour ?
 Seroit-ce dans les yeux de Laure ,
 Ou dans mon cœur qu'est ton séjour ?
 Lorsque je vois ces yeux , ces beaux yeux que
 j'adore ,
 Amour ! c'est-là que je te voi ;
 Mais je connois bientôt , au feu qui me dévore ,
 Que tu te trouve tout en moi.
 A ton pouvoir si rien n'est impossible ,
 En ma faveur opère un changement !
 Viens dans mes yeux briller en ce moment ;
 Ou loge-toi dans son cœur insensible !

Par le même.

ÉPIGRAMME.

L'ÉPOUX COMPLAISANT.

CHEZ un Romain soupoit Mécène un jour ;
 Il fut placé tout auprès de sa femme :
 Dans le repas il lui parla d'amour ,
 Dont s'aperçut le mari de la Dame ,
 Qui sur son lit , complaisant à souhait ,
 Comme cédant au sommeil qui l'entraîne ,
 Se laisse aller , puis s'endort tout-à-fait ,
 Ou fait semblant , pour les mettre hors de gêne.
 Lors un valet porte la main aux plats ;
 Mais le mari se lève , & par le bras
 Le saisissant , qu'il y touchoit à peine :
 Comment, coquin , dit-il , ne vois-tu pas
 Que je ne dors ici que pour Mécène.

Par le même.



*LES JEUX DE L'AMOUR ET DU
HAZARD.**Histoire Espagnole.*

Au temps où l'Espagne étoit divisée en plusieurs Royaumes particuliers, celui d'Aragon effaçoit tous les autres, par le faste, l'éclat, la magnificence & la gloire qui environnoient son Roi. La brillante Cour d'Alphonse attiroit une foule de jeunes Seigneurs; & la Princesse Léonore étoit pour eux un motif de plus pour y séjourner. Jamais on n'avoit vu en Espagne, la beauté sous une forme plus touchante; des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissans, un esprit ingénu, rendoient Léonore, de toutes les femmes, la plus aimable. Sa sensibilité égaloit ses charmes; elle étoit toute âme & toute grâce.

On se disputoit à l'envi, le bonheur de lui plaire; mais pénétré du plus profond respect, aucun de ses adorateurs n'osoit lui faire part des sentimens

qu'elle leur avoit inspirés. Le seul D. Juan, Prince héréditaire de Castille, en eut la hardiesse. Des affaires d'État que le Roi de Castille avoit à démêler avec le père de Léonore, jointes aux grandes espérances & à la figure avantageuse de D. Juan, pouvoient faire réussir un mariage, auquel l'amour & la vanité l'invitoient également. Plein de confiance en sa personne & son mérite, sûr d'obtenir le consentement d'Alphonse, il fit à Léonore l'aveu de son amour, avec cette hauteur présomptueuse qui faisoit la base de son caractère.

La froideur que la Princesse mit dans sa réponse, annonçoit une longue indifférence, & blessa l'amour-propre de D. Juan; mais peu occupé de captiver le cœur de Léonore, il résolut d'employer l'autorité du Roi son père, & ne négligea rien pour accélérer le mariage.

La nouvelle s'en répandit bien-tôt : elle fut un coup de foudre pour le Prince de Léon, qui avoit toujours été le plus passionné, mais le plus respectueux des adorateurs de Léonore. Cependant la conquête de ce cœur étoit réservée à

Vérémond ; ses qualités héroïques & généreuses, l'en rendoient digne ; & le penchant secret de la Princesse, autorisoit son amour. Poulcé au désespoir, il se transporta chez la Princesse. Le discours qu'il fit à Léonore, exprimait tout ce qu'une âme tendre & délicate, peut inspirer de plus touchant ; & le désordre qui y régnoit, peignoit tour-à-tour les sentimens de la crainte & de l'espérance. Il n'est plus tems, Madame, lui dit-il, de garder un silence qui, jusqu'ici, m'a causé les tourmens les plus cuisans ; je viens le rompre, pour vous demander un aveu qui fera le bonheur ou le malheur de ma vie. Est-il vrai que vous épousez D. Juan ? Est-il vrai que l'heureux D. Juan doit vous posséder, & que votre cœur y consent ? Parlez, Princesse, prononcez mon arrêt. Calmez votre inquiétude, répliqua Léonore, incapable de feindre ou de dissimuler. Non Prince, je n'hésite pas à vous faire un aveu auquel la vertu a autant de part que l'amour. Ce sentiment ne connoît point de loi, il est au-dessus de tous les obstacles ; mais il veut des âmes fortes & courageuses, que les difficultés irritent, & que les

revers n'étonnent point. Je connois la mienne, & je vous jure une constance à toute épreuve; je vous jure de n'être qu'à vous, quoiqu'il puisse arriver.

Cet aveu mit Vérémond hors de lui-même. Emu, agité, interdit, les mots ne pouvoient suffire aux sentimens. Son langage étoit rapide, entre-coupé, plein de force & de chaleur; des accens inarticulés suppléaient aux paroles. Une éloquence pathétique succéda enfin au silence, & une action impétueuse en redoubloit l'énergie; mais la crainte de trahir leurs intérêts communs, par un entretien trop long, ayant obligé le Prince de se retirer, il mit dans ses adieux un intérêt qui fit naître dans Léonore, le plus vif desir de le revoir bien-tôt.

Rempli des idées les plus flatteuses, le Prince entra dans une des allées du Jardin Royal, & il y rencontra précisément son rival. Je ne m'attendois pas, dit-il à D. Juan, à vous trouver dans une allée isolée, plongé dans des méditations profondes, tandis que toute la Cour ne parle que de votre bonheur. Se pourroit-il que votre union prochaine avec Léonore, excitât en vous un autre

sentiment que celui de la plus vive joie ? — Je ne suis point insensible à la faveur signalée que la fortune m'accorde ; & si je recherche la solitude , c'est pour pouvoir m'occuper plus librement de mon bonheur ; tandis qu'au milieu d'un cercle de courtisans , & peut-être d'envieux , mon cœur seroit forcé de se resserrer , par la nécessité où il se verroit de s'observer. — Mais encore, Prince , vous marquez une indifférence trop grande au moment où vous obtenez la main de Léonore , & sans doute aussi son cœur. — Je ne vous cache pas, Prince , que le langage de Léonore est conçu d'une manière à rebuter plutôt mon amour qu'à le flatter ; mais j'attribue la froideur avec laquelle elle me traite , à son indifférence naturelle : d'ailleurs , j'ai le consentement de son père ; & c'est une erreur de croire que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage ; des convenances de famille & d'état , suffisent entre deux époux de notre rang. Ainsi , la Princesse voudra bien vaincre la répugnance qu'elle pourroit avoir pour un époux que le Roi son père lui destine ; & elle lui sacrifiera en même-tems , tout,

22 MERCURE DE FRANCE.

penchant quelconque pour ceux auxquels Alphonse défend d'aspirer à son cœur.

A ces mots, le Prince de Léon ne put contenir davantage sa colère. Non, dit-il, Léonore ne sera pas la victime de votre arrogance & de l'injustice d'Alphonse ; c'est aux armes à décider de son sort. Il s'éleva un combat très-vif entre les deux rivaux, & Vérémond eut le bonheur de désarmer son adversaire, sans vouloir profiter de son avantage ; il rendit l'épée à D. Juan, prêt à redoubler ses efforts, & résolu de vaincre ou de mourir. Mais D. Juan, touché de ce procédé, passa de la fureur à la générosité. Je respecte trop, dit-il, à Vérémond, l'amour que Léonore vous a inspiré à si juste titre, pour ne pas cesser de m'y opposer. Jouissez, Prince, du droit qu'elle vous accorde, de régner sur son cœur, en vous cédant sa main ; je vous accorde en même-temps mon amitié pour la vie. Ils s'embrassèrent là-dessus ; D. Juan chercha à se distraire en voyageant ; & le Prince de Léon, après avoir informé Léonore de ce qui s'étoit passé, prit le parti de s'éloigner quelque temps de Saragosse, en attendant des circonstances plus heureuses.

L'absence de son amant , & le désagrément de n'entendre parler , à la Cour , que de D. Juan , plongea bientôt Léonore dans une noire mélancolie. Après avoir tenté , inutilement , d'écarter cette maladie cruelle , par des dissipations multipliées , Alphonse résolut d'envoyer sa fille dans une des Isles voisines de l'Espagne ; & ce projet fut exécuté avec une promptitude qui ne laissa pas le temps à Léonore , d'en avertir son amant. Arrivée dans cette Isle , Léonore s'abandonna , dans les douceurs de la solitude , à tout ce qu'un cœur qui aime tendrement , peut inspirer de touchant. D'un côté , des rochers & la mer ; de l'autre , un site sauvage , étoient le spectacle qu'elle revoyoit tous les jours ; & c'est dans ce séjour isolé , qu'elle étoit bien aise de nourrir sa mélancolie , le seul adoucissement qui lui restoit dans sa situation. Osant peu espérer de la volonté inflexible de son père , elle se plaisoit quelquefois à verser des torrens de larmes ; ensuite son œil attendri s'attachoit à la voûte du firmament , comme si ce rideau azuré devoit s'ouvrir pour la recevoir dans son sein paisible ; puis

24 MERCURE DE FRANCE.

elle redisoit le nom de Vérémond à tout ce qui l'environnoit ; elle gravoit ce nom chéri sur tous les arbres , jusques sur le sable ; & quand les vents l'en emportoient , elle en renouveloit l'empreinte sur le champ , en disant , mon cher Vérémond , ils ne parviendront pas à l'effacer de mon cœur.

Un jour , les méditations menèrent Léonore dans un bois qui s'étendoit le long du rivage : elle ne songeoit à rien moins qu'à y trouver quelqu'un des surveillans qui l'avoient suivi dans l'Isle , lorsqu'elle apperçut , au pied d'un arbre , une femme , dont l'air pâle & défait , les yeux enfoncés , les cheveux en désordre , offroient tous les caractères du malheur & du chagrin. Une âme sensible ne se refuse jamais à la rendre commisération qui l'identifie , en quelque manière , au sort des infortunés. Léonore , pour laquelle la confiance d'une âme affligée , étoit aussi flatteuse que touchante , s'approcha de l'inconnue , avec cette douceur compatissante qui lui étoit si naturelle , & lui témoigna le desir qu'elle avoit de pénétrer la cause de la douleur dont elle la voyoit consumée.

Elmire ,

Elmire, c'est ainsi que s'appeloit cette infortunée, charmée de pouvoir soulager son cœur auprès d'une personne qui paroissoit prendre un si tendre intérêt à sa situation, lui dit : puisque vous voulez bien écouter le récit de mes malheurs, apprenez que mes ancêtres, légitimes possesseurs du Royaume de Castille, en ont été dépouillés par des usurpateurs. Mon cœur, digne encore de son origine, & incapable de fléchir sous le poids de l'infortune, trouvoit son bonheur dans l'amour du Prince le plus accompli ; & mon père, dont tous les vœux avoient pour objet notre union, voyoit, avec une joie inexprimable, approcher l'instant de cet hymen, lorsque la mort l'enleva. Un certain Garcia, qui, par sa basse complaisance, avoit su s'insinuer dans les faveurs du Roi de Castille, & qui étoit tout-puissant à la Cour, m'avoit demandé en mariage ; mais le refus constant de mon père, lui avoit ôté toute espérance. A la mort de ce bon père, Garcia crut que toutes les difficultés seroient applanies ; il redoubla ses instances, & se servit de l'autorité du Roi, pour me persuader ; mais rien ne pouvoit m'en-

B

gager à accepter une main si méprisable , tandis que mon cœur brûloit pour un amant moins favorisé , à la vérité , de la fortune , mais mille fois plus estimable.

Le funeste desir de satisfaire une passion défordonnée , a été , dans tous les temps , la source de l'imposture & des crimes. Et la conduite de Garcia prouve bien à quel point un amour outragé , peut corrompre les sentimens d'un homme. Le même jour que je devois être unie à mon amant , le perfide Garcia , à la tête d'une troupe de gens armés , après m'avoir fait enlever , m'entraîna dans des lieux inconnus , où le refus constant de mon cœur , m'exposoit à des persécutions inouïes. J'eus cependant le bonheur d'échapper à la vigilance de ce monstre , & le hasard m'a conduit dans cette Isle. Cent fois j'aurois fini mes tourmens par une mort violente , si l'espérance de revoir encore mon amant , n'avoit arrêté mes mains. Mais que fait-il , hélas , ce cher amant , en ce moment , où je suis pleine de son image ? Quelle est son occupation ? Auroit-il oublié son amante , qui gémit loin de lui ? Il ne m'entend

point ; il ne voit point couler mes pleurs , ces pleurs dont la source sera intarissable.

Léonore , attendrie par ce discours , invita Elmire à venir tous les jours confondre son âme avec la sienne , au même endroit où elle l'avoit trouvée. Voyant arriver de loin sa suivante , elle pria Elmire de se retirer , en lui disant encore , la seule chose que vous avez oublié de me dire , c'est le nom de votre amant. Je croyois l'avoir prononcé , dit Elmire en s'éloignant , ce nom toujours présent à ma mémoire. O mon cher Vérémond !

A ce nom , un froid mortel se répandit dans les veines de Léonore , son cœur se glaça , ses yeux se couvrirent de ténèbres ; elle se renversa expirante sur la terre ; & la suivante , qui accourut , eut toutes les peines du monde à l'empêcher de succomber à la violence de sa douleur.

Pendant que ceci se passoit dans l'Isle de Léonore , le Prince de Léon , instruit de l'exil de son amante , s'étoit proposé de la rejoindre. Il rencontra en chemin D. Ramire , le frère d'Elmire. Qui que vous soyez , lui dit ce Che-

valier , donnez-moi , s'il est possible , des nouvelles d'Elinire ; je veux la trouver , pour lui apprendre que la puissance de Garcia lui devient plus dangereuse que jamais. Ce Sujet rebelle ayant été le dépositaire & le distributeur des grâces , a su gagner les Grands & le Peuple ; & à la mort du Roi de Castille , il s'est emparé de ses Etats ; si bien que l'héritier légitime, D. Juan, se voit dépouillé de la succession. L'Amour & l'amitié excitèrent des mouvemens bien violens dans l'âme de Vérémond ; mais la générosité l'emporta ; je me joins à vous , dit-il à D. Ramire , pour aller soutenir les droits de mon ami , auquel je sacrifie , en ce moment , le plaisir de revoir ce qui m'est plus cher que la vie. La fermeté de sa conduite , fit échouer toutes les dispositions de Garcia ; & ce traître évita , par une fuite ignominieuse , le supplice qui lui étoit destiné. En fuyant , il vint à la rencontre de D. Juan , & ne manqua pas de se jeter à ses pieds ; pour lui jurer qu'il étoit le plus fidèle de ses Sujets. Apprenez , Seigneur , dit-il , que le Prince de Léon s'est rendu le maître absolu de vos Etats ; & que la fidélité

que j'ai toujours conservée pour mes légitimes Maîtres, a mis ma vie dans les plus grands périls. Vous me voyez enfin à vos genoux, prêt à recevoir vos ordres.

Est-il possible, s'écria le trop crédule D. Juan, que Vérémond ait poussé la noirceur jusqu'à ce point ! Se peut-il que sa perfidie soit montée au comble de l'horreur ! Allons la dévoiler aux yeux de Léonore : la haine, le mépris de cette respectable amante, seront la punition la plus cruelle de ce crime.

D. Juan s'embarqua aussi-tôt avec Garcia ; & une tempête violente leur ayant fait faire, en peu de tems, beaucoup de chemin, ils furent bien-tôt près de l'Isle de Léonore, lorsqu'ils apperçurent un bâtiment, sur lequel des femmes éplorées se lamentoient cruellement, à l'exception d'une seule, qui sembloit attendre tranquillement une mort inévitable. C'étoit Léonore à qui Alphonse avoit permis de retourner à Saragosse. Dans le même instant où D. Juan reconnut Léonore, il la vit disparaître sous les flots. Il se jeta aussi-tôt dans la mer, & eut le bonheur de la sauver. Après que Léonore eut été rap-

30 MERCURE DE FRANCE.

pelée à la lumière , & qu'en ouvrant les yeux elle eut reconnu D. Juan , qui l'avoit fait soigner dans son vaisseau ; c'est donc vous , dit-elle , qui êtes mon libérateur ? Faut-il que je sois redevable à D. Juan , d'une vie qui n'étoit destinée que pour son rival ! — Ah Princesse ! le parjure Vérémond n'est plus digne de ce nom ; il a trahi les liens les plus sacrés de l'amitié : non content de m'avoir ravi ce que j'aimois le plus au monde , il vient encore de s'emparer de mes Etats ; vous voyez ici le plus fidèle de mes Sujets , prêt à vous confirmer la vérité de cette action atroce.

Comment peindre les mouvemens qui s'élevèrent , à ce récit , dans le cœur de Léonore , partagé , déchiré entre l'amour & la vertu. Emue déjà par les soupçons qu'Elmire avoit fait naître dans son âme , elle n'étoit que trop disposée à douter de la vertu du Prince de Léon. Les idées les plus accablantes , vinrent se présenter à Léonore ; mais au milieu des plaintes les plus amères , sa douceur ne la quitta pas. En levant au Ciel ses yeux remplis de larmes , elle disoit : ç'en

est donc fait , il faut renoncer , pour toujours , à un amant adoré ; & je dois rougir encore d'avoir aimé un ingrat , un parjure. Ah ! falloit-il revoir la lumière pour la détester ! Que je meure plutôt ; mais que je meure avec ma vertu , & que mon dernier soupir soit destiné à plaindre Vérémond. Oui , la mort , la mort dont on vient de m'arracher avec tant de cruauté , sera mon seul asyle. Ces mots échappés , avoient , en quelque façon , soulagé le cœur de Léonore : fatiguée par des sentimens si pénibles , elle s'endormit enfin de lassitude , pendant que le vaisseau s'approchoit du rivage.

Le Roi d'Arragon qui étoit venu au-devant de sa fille , la ramena en triomphe à Saragosse , à côté de D. Juan , qui sembloit avoir acquis de nouveaux droits sur le cœur de Léonore. Arrivés dans sa résidence , rien ne peut plus arrêter les ordres impérieux d'Alphonse ; il veut absolument livrer sa fille à l'objet de sa haine : tout se prépare pour cet hymen funeste.

Le Prince de Léon , après avoir rétabli l'ordre & la tranquillité dans le Royaume de Castille , & après en avoir

B iv

confié le gouvernement à D. Ramire, instruit d'ailleurs du retour de Léonore à Saragosse, se remit en chemin pour la rejoindre. Un orage épouvantable l'obligea de s'arrêter dans un bois qui entouroit Saragosse, & de demander un asyle à un Hermite qui y avoit établi sa demeure. Ce Solitaire n'eut rien de plus pressé que d'instruire Vérémond de la nouvelle du pays. Il lui apprit que Léonore se voyoit enfin forcée de donner la main à D. Juan, & que les cérémonies du mariage alloient se faire. Quelle révolution pour Vérémond, de quels coups à la fois il est frappé ! Son esprit se trouble, sa raison l'abandonne ; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il poussoit de longs soupirs ; mais c'étoit la douleur qui parloit, & jamais le ressentiment. Lorsqu'il eut repris assez de force pour apprendre à son Hôte la cause de son désespoir, Vérémond, Prince de Catalogne, qui s'étoit retiré dans cet Hermitage, lui dit : vous voyez en moi un amant bien plus infortuné : Léonore est forcée de consentir à un mariage que sans doute son cœur désavoue ; mais celle que j'aimois s'est laissée enlever par le plus vil scélérat, le jour

même que nous devons être unis. En proie aux ennuis, aux chagrins les plus cuisans, c'est dans cette solitude que je me pénètre de ma douleur ; c'est ici que je m'abreuve de toute l'amertume.

Pendant que ces deux amans se disputoient la gloire d'être les plus malheureux des hommes, Elmire avoit trouvé le moyen de sortir de son Ile sauvage ; elle s'étoit approchée de Saragosse , & avoit fait inviter Léonore à venir à un endroit de ce même bois qui environnoit sa demeure , & qu'elle lui indiqua. Leur entrevue fut bien-tôt interrompue par l'arrivée de D. Juan & de Garcia. A l'aspect de ce dernier, Elmire poussa un cri perçant, & se précipita dans l'endroit le plus touffu du bois ; mais le traître la poursuivit pendant que D. Juan s'entretenoit avec Léonore, & Elmire se vit de nouveau exposée aux insultes de son ravisseur. Heureusement ses cris attirèrent l'Hermite , qui fit expirer le monstre sous les coups redoublés d'un amant outragé.

La vengeance peut quelquefois être un besoin dans le cœur de l'honnête-homme ; mais jamais elle ne lui sert de consolation. Après avoir délivré

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

Elmire du péril dont elle étoit menacée, le Prince de Catalogne voulut la repousser comme une infidelle qu'il aimoit peut-être encore, mais qu'il ne pouvoit plus estimer. Les larmes d'Elmire persuadèrent enfin le Prince de son innocence : alors les bras des deux amans s'entrelacèrent de nouveau ; leurs cœurs se pressèrent, leurs sanglots se confondirent, un torrent de pleurs fut la seule expression de leur joie : long-temps immobiles & muets, ce n'est qu'en se baignant de leurs larmes qu'ils se répondoient l'un à l'autre. Elmire surtout étoit si émue qu'elle respiroit à peine. Tantôt ses yeux se tournoient vers le corps sanglant de Garcia, & lui lançoient des regards d'indignation : tantôt elle regardoit autour d'elle, en serrant plus étroitement son amant, comme si elle eût entendu des ravisseurs prêts à le lui arracher de nouveau : quelquefois des souvenirs amers venoient corrompre sa joie ; agitée, fatiguée, affoiblie par tant de divers sentimens, elle suivit le Prince de Catalogne dans son habitation solitaire.

Mais quelle fut leur surprise, d'y trouver deux hommes baignés dans leur sang!

D. Juan, en se promenant avec Léonore, avoit découvert l'Hermitage; & en y appercevant le Prince de Léon, s'étoit jeté sur lui à corps perdu : heureusement les blessures qu'ils se portèrent mutuellement, ne furent pas mortelles. Les secours d'Elmire & de son amant, les firent bien-tôt revenir, & mirent chacun en état d'éclaircir sa défiance. D. Juan reconnut que tout ce qu'on avoit imputé à son ami, étoit faux. Léonore apprit que le Prince de Léon n'avoit pas cessé un moment d'être digne de son cœur; & il lui fut aisé de voir que ce Vérémond qui lui avoit causé tant d'alarmes, étoit un autre que son amant. D. Juan touché de la constance de cet amour, & des procédés généreux du Prince de Léon, se joignit à eux pour travailler à fléchir le Roi d'Aragon.

Alphonse ne pouvant plus se refuser à des instances si vives, consentit enfin à un hymen qui devoit faire le bonheur de sa fille. Elmire fut unie au Prince de Catalogne; & jamais un amour mutuel ne fit deux mariages plus heureux. Livrés l'un à l'autre, ces nouveaux époux oublioient l'Univers; ils

B vj

s'oublioient eux-mêmes. Toutes les facultés de leurs âmes, réunies en une seule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour étoit le centre, dont le plaisir étoit l'aliment, & dont la vertu étoit le gardien.

Par M. de Papelier.

A L A P A R E S S E.

TANDIS qu'à toi je consacre ma vie,
 Tu m'abandonne au remords triste & noir :
 Paresse, cruelle manie,
 Ne me fais pas manquer à mon devoir,
 Ou fais aussi que je l'oublie.

Par M. P....

E P I G R A M M E.

DORIS, l'Epoux avec qui tu vas vivre,
 Bien fait de corps est bien vuide d'esprit.
 Ami, qu'à tant de soin votre ame ne se livre,

» En cas présent , d'esprit il ne s'agit ;
 » Quand j'en voudrai , je pourrai prendre un
 » livre ».

Par le même.

*A Mademoiselle *** , sur des Impromptus
 qui ont été faits pour elle , par diffé-
 rentes Personnes.*

CES Impromptus que tu fais mériter ,
 Sont les aveux des cœurs qui te rendent les armes.
 Ne t'en étonnes pas , ils doivent peu coûter ;
 Il ne faut qu'un instant pour adorer tes charmes ,
 En faut-il plus pour les chanter ?

*Par M. Lalleman , à Saint-Germain-
 en-Laye.*

*ÉPITAPHE d'un Médecin , qui s'est
 soigné lui-même dans sa dernière
 maladie.*

FIDÈLE à la loi des Apôtres ,
 Qui nous prescrit l'égalité ,

38 MERCURE DE FRANCE.

Il a toujours traité les autres
Comme lui-même il s'est traité.

Par le même.

*A une Dame, qui n'a d'autre défaut
qu'une trop grande franchise, en lui
envoyant une Estampe allégorique, où
la Vérité est entièrement découverte.*

JE vois votre pudeur sévère
Rougir à cette nudité;
Souvenez-vous, belle Glicère,
Que sans voile, la Vérité
N'est pas toujours sûre de plaire.

Par le même.

*A M. *** , sur un secret.*

DU secret que te fait Glicère,
Peux-tu, Damis, contre-elle être irrité ?
Ne fais-tu pas que le mystère
Est l'attribut de la divinité ?

Par le même.

*L'ERREUR DE L'AMOUR.**Imitation de Lampride.*

L'AUTRE jour, Vénus en colère,
Vouloit frapper son fils : eh ! qu'avoit-il donc fait ?
Rien , que donner son carquois à Glicère.
Quoi ! pour une simple Bergère
Le petit fou se désarmoit !..
Il l'avoit prise pour sa mère.
N'est-ce pas elle trait pour trait ?

Par M. J... de Troyes.

*LES SOUPIRS DE ROSINE.**Imitation de Paul Méliſſe.*

TU veux ſavoir où vont, d'où viennent ces
ſoupirs :

Ah ! dois-tu l'ignorer ? Sans doute, cher Baſile,
Echappés de mon cœur ſur l'aîle des deſirs,
Ils volent dans le tien chercher un autre aſyle.

Par le même.


PENSÉE DE SAADI, Poète Persan.

SUR de pompeux carreaux, dressés par la mollesse,
Un Tyran de l'Indus, couché tranquillement,
Oubliant ses forfaits, dormoit paisiblement :
Un Iman dont le fils, seul fruit de sa tendresse,
Au trépas condamné, sans être criminel,
Attendoit qu'un bourreau frappât le coup mortel,
Venoit au Roi, sorti de sa fatale ivresse,
Redemander l'appui d'une infirme vieillesse.
Il entre... A son aspect on le vit reculer.
C'est le Tyran ! dit-il : dans une paix profonde...
Sans remords... il repose... & le sang va couler !...
O justice des Dieux !.. Insensé qui s'y fonde...
Qu'as-tu dit, malheureux ! rougis de tes fureurs ;
S'il eût toujours dormi, verserois-tu des pleurs ?
Le sommeil des Tyrans est le repos du monde.



*L'ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE.**Traduction de la II^e. Epode d'Horace.**Beatus ille, qui, procul negotiis, &c.*

HEURÉUX qui, dégagé d'affaires,
Sous un ciel champêtre & serein,
Sans devoir aux soins mercenaires
Les sillons du champ de ses pères,
Lui-même, d'une rude main,
Conduit ses bœufs, trace l'image
De la simplicité de l'âge
Où fleurissoit le genre-humain!

Il est sourd au bruit des trompettes
Qui du Guerrier troublent les sens.
Il n'essuiera point les tempêtes
Dont la mer menace les têtes
Des ambitieux Commerçans;
Du Barreau les faveurs iniques,
Ni l'or des Grands sous leurs portiques,
N'attirent son servile encens.

Mais c'est une vigne nubile
Qu'il marie à l'ormeau des monts:

42 MERCURE DE FRANCE.

Mais son fer tranche un jet stérile;
 Et l'art, au sein du cep docile,
 Introduit d'actifs rejettons;
 Ou de génisses mugissantes,
 Son œil suit les bandes errantes.
 Dans l'enfoncement des vallons.

Des rayons un miel pur s'exprime,
 Qu'il réserve en de clairs vaisseaux.
 Une dépouille légitime,
 Dissipe un mal qui s'envenime
 Sous la toison de ses agneaux...
 Vient ensuite le Dieu de l'Automne,
 A ses vergers montrant Pomone,
 Ceinte des plus riches rameaux.

Il faut voir ses transports de joie!
 Il va donc cueillir ces raisins
 Qu'à ses travaux le ciel envoie!
 Quelle est la pourpre qui déploie
 Un plus beau lustre que ces grains?
 Comment payer la vigilance
 Des Dieux zélés pour sa défense,
 Du grand Priape & des Sylvains?

Sous un vieux chêne où l'ombre abonde,
 L'heureux mortel va se coucher:
 Alors le bruit lointain d'une onde

Qui roule en sa rive profonde ;
 Le chant des oiseaux d'un verger,
 D'un courant d'eau le doux murmure,
 A son lit d'épaisse verdure,
 Appellent le sommeil léger.

Que Jupiter en sa menace,
 Préparant les longs froids piquans,
 Des guérêts blanchisse la face,
 Et souffle par degré la glace ;
 Tantôt, avec ses chiens ardens,
 C'est un Chasseur qui poursuit, presse,
 Et précipite, aux rêts qu'il dresse,
 Un sanglier grinçant des dents.

Où, sous l'amorce qui la guide,
 Un subtil réseau suspendu,
 Trompe & surprend la grive avide.
 Le lièvre imbécille & timide,
 Court se prendre au piège tendu.
 La grue y demeure au passage :
 L'homme saisit, remporte un gage
 A ses travaux cher & bien dû.

Qui, coulant des jours sans nuage,
 Envie aux riches leurs soucis ?
 Pour surcroît, une épouse sage,
 Veillant aux besoins du ménage,

44 MERCURE DE FRANCE.

Soigne les chers & tendres fils:
On croit voir la Sabine ancienne,
Qu' l'agissante Apulienne
Aux bras robustes & durcis.

Elle arrange au foyer champêtre
Du vieux bois, prompt à ranimer
Son mari las qui va paroître.
En leur enclos je vois remettre
Ses troupeaux gais, puis exprimer
Les flots de lait que leur sein donne.
Tirer un vin doux de la tonne,
Un repas sans frais se former.

Il vaudra bien ces coquillages
Que le goût pêche au lac Lucrin.
Ces poissons rares qu'en nos plages,
Entraînent les fongueux orages,
Ne flatteront pas mieux ma faim.
Un oiseau des sables d'Afrique,
Un faisan du bord Ionique,
Vient irriter mes sens en vain.

J'aime autant l'oseille cueillie
Un beau matin, fraîche en un pré;
La mauve prolongeant la vie,
Une olive à l'arbre choisie,
Et ce miel suave & doré:

Mais , pour les fêtes du Dieu Therme ,
 Un agneau tué dans ma ferme ,
 Un chevreuil du loup délivré.

Puis voir mes brebis engraisées ,
 Accourir au gîte connu ;
 Voir des bœufs , les têtes lassées ,
 Rentrer , languissamment baissées ,
 Attirant leur soc rabattu ;
 Voir briller la vive alégresse
 D'un essaim d'hommes , ma richesse ,
 Autour des Larés répandu.

Quelle douceur touchante & pure !
 Alphius , achevant ces vœux ,
 Reprit , garda pour la culture ,
 Les fonds que prêtoit son usure ;
 Il alloit devenir heureux :
 Voici qu'aux calendes perfides ,
 Il retourne , oubliant les Ides ,
 Replacer un or précieux.

Par M. J. B. M. Gence, d'Amiens.



D I A L O G U E

*Entre FRANÇOIS I, Roi de France , &
HENRI VIII , Roi d'Angleterre.*

H E N R I V I I .

Vous souvient-il de notre fameuse entrevue près d'Ardres & de Guines ? C'est une belle chose que l'étiquette ! Nous avons pris de si bonnes mesures , qu'en nous rendant visite l'un & l'autre , nous restions pourtant chacun chez nous. Le pied carré de terre qu'occupoit alors votre personne Royale , étoit du territoire François, & celui qu'occupoit la mienne , du domaine d'Angleterre. Falloit-il, pour la bonne grâce de l'attitude , avancer un peu le pied droit ou le pied gauche ? Nous le faisons ; mais ni le vôtre , ni le mien, ne passoient la ligne de démarcation. J'étois bien assuré , dans cette circonstance , de ne point compromettre la dignité de ma couronne.

F R A N Ç O I S I .

Ces vaines minuties répugnoient beau-

F É V R I E R. 1777. 47

coup à ma franchise naturelle. J'eus bientôt mis à l'écart toute étiquette puérile. J'allai, dès le jour suivant, vous surprendre jusques dans votre tente, & avant même votre *petit lever* ; au risque d'embarrasser un peu la belle Anne de Boulen.

H E N R I V I I I.

On m'a dit, (un peu tard, il est vrai) que , durant son séjour en France, vous l'aviez accoutumée à ces sortes d'apparitions... Mais parlons d'autre chose. Je l'avouerai ; votre loyale démarche me rendit très-confus. Je vous connus dès ce moment ; & , quoique nous fussions Rois l'un & l'autre ; quoique nous le fussions de deux peuples qui avoient la folie de croire devoir se haïr, je vous jurai dès-lors une amitié à toute épreuve.

F R A N Ç O I S I.

Elle ne fut point à l'épreuve des offres que vous fit, peu de temps après, mon rival.

H E N R I V I I I.

Vous étiez un héros, votre rival fut un grand homme, & j'aurois pu moi-

48 MERCURE DE FRANCE.

même être l'un & l'autre. Mais vous occupiez tous deux la haute scène de l'Europe ; vous en faisiez les destins ; & vous ne me laissiez que l'emploi de mettre un poids dans la balance lorsqu'elle paroïsoit trop pencher de l'un ou de l'autre côté.

FRANÇOIS I.

Il eût mieux valu , au lieu de faire couper la tête à tant de jolies femmes , vous joindre à moi pour arrêter un torrent qui menaçoit de tout entraîner , de tout envahir, L'Europe ne dût sa liberté qu'à mon courage ; & quoique la fortune m'ait souvent trahi , j'ai toujours lutté avec gloire & contr'elle , & contre Charles-Quint.

HENRI VIII.

Il est vrai que j'ai perdu bien du temps à changer de femme , & à me préparer les moyens d'en changer encore. Que voulez-vous ? J'étois scrupuleux.

FRANÇOIS I.

Je ne m'en serois pas douté.

HENRI VIII.

H E N R I V I I I.

Rien n'est plus clair. Je ne voulois point troubler le ménage d'autrui ; j'eus seulement le foible de renouveler souvent le mien ; & , grâce à l'inconstance du sexe , la mienne eut beau jeu pour se satisfaire. Une formule juridique me débarrassoit facilement d'une infidelle dont j'étois las , & de toute espèce de remords sur un tel événement. Je risquois de devenir plus coupable , si je l'eusse trouvée plus vertueuse.

F R A N Ç O I S I.

J'entends ; vous eussiez plutôt craint d'être époux infidèle , que d'être époux meurtrier. Le cœur de l'homme est bien bizarre & bien à plaindre ! Tout , jusqu'à ses scrupules , peut le conduire au crime. Pour moi , je ne me piquai pas d'une fidélité bien rigide : je passai même pour être un amant & un époux des plus volages ; mais mon inconstance ne coûta jamais la tête à personne ; elle en conserva même une prête à tomber sous le fer du bourreau. *Saint Vallier* dut aux charmes de sa fille une grâce que ma

C

justice ne lui eût , sans doute , point accordée.

H E N R I V I I I .

Je l'avouerai sans peine , mon brave frère ; la foiblesse est encore préférable à la cruauté. Mais voyez cependant le résultat de vos galantes folies ? Voyez la malheureuse Comtesse de Châteaubillant , jetée toute vive dans un lugubre tombeau , privée de la clarté du jour avant que la mort ferme ses yeux à la lumière ; livrée enfin à toute la rage d'un époux qu'elle dévoua à l'opprobre , qui ne put se venger tant qu'il vous craignit , & qui se vengea à l'excès lorsque vous ne lui parûtes plus à craindre.

F R A N Ç O I S I .

Terminons le triste paralelle de vos écarts & des miens ; il ne peut que nous affliger l'un & l'autre. Vous sembliez d'abord ne vouloir me parler que de notre entrevue aux champs de Picardie.

H E N R I V I I I .

Je vous la rappelois , pour vous rappeler , en même-temps , ce trait de noble

F É V R I E R. 1777. 51
confiance dont je garde encore le souvenir.

F R A N Ç O I S I.

J'ai bien du regret qu'il vous ait tant frappé.

H E N R I V I I I.

Mon admiration diminua un peu lorsque j'appris qu'un Empereur, votre ennemi le plus redoutable, qui vous traita si durement lorsqu'il vous eut en son pouvoir, étoit venu, sans aucune précaution, se livrer lui-même au vôtre.

F R A N Ç O I S I.

Il avoit ma parole : que lui falloit-il de plus ?

H E N R I V I I I.

De bons ôtages. On ne peut guère se fier l'un à l'autre, quand on s'est haï longtemps l'un & l'autre.

F R A N Ç O I S I.

J'eus toujours présente à l'esprit la maxime d'un des Rois mes aïeux, aussi vaillant qu'Alexandre, & encore plus malheureux que moi. Il répétoit souvent,

C ij

52 **MERCURE DE FRANCE.**

que si la bonne foi-étoit bannie du cœur de tous les hommes , elle devroit se retrouver dans celui des Rois.

H E N R I V I I I .

La maxime est belle , mais l'occasion ne l'étoit pas moins ; & la vengeance est si douce !

F R A N Ç O I S I .

Je me vengeai ; je parus oublier que Charles-Quint eût jamais été mon ennemi , pour me souvenir seulement qu'il étoit alors mon hôte. Je le traitai de mon mieux , & j'eus bien du regret de ne pouvoir lui offrir , en fait d'amusemens , qu'une cause au Palais , une thèse en Sorbonne , & une procession de l'Université.

H E N R I V I I I .

C'étoit bien peu de la part d'un Roi , qu'on nomme le Restaurateur des Arts & des Lettres dans ses États.

F R A N Ç O I S I .

J'avois planté l'arbre , mais il produisoit encore plus de feuilles que de fruits.

F É V R I E R. 1777. 53

H E N R I V I I I.

Au moins la magnificence accompagnait elle notre entrevue. On surnomma le lieu où nous étions campés, *le Champ de Drap d'or.*

F R A N Ç O I S I.

Un tel faste étoit compté pour quelque chose ; mais on l'apprécie mieux aujourd'hui. Il n'est aucun Monarque sur la terre qui ne puisse être magnifique , au moins une fois ; & ce que tant d'autres peuvent si facilement faire , il y a peu de mérite à l'avoir fait. J'apprends que deux jeunes Souverains , l'un descendant de Charles-Quint , & l'autre un de mes successeurs , & tous deux plus puissans que nous le fûmes jamais vous & moi, viennent de mettre autant de simplicité dans leur entrevue , que nous-mêmes de faste dans la nôtre.

H E N R I V I I I.

Tous deux me sont bien connus ; je ne vois arriver ici aucune ombre qui ne fasse leur éloge. Comment deux Princes, dans un âge si peu avancé, dans un âge

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

où c'est beaucoup de ne pas trop fournir à la critique , ont-ils pu captiver tant de suffrages ? Nous ne devions autrefois notre sagesse qu'à la plus longue expérience , & l'expérience même ne nous rectifioit pas toujours.

FRANÇOIS I.

Cette heureuse différence est le fruit des lumières dont l'esprit humain s'est enrichi , & dont l'éclat se répand d'un bout de l'Europe à l'autre. Elles apprennent aux Rois que leurs sujets sont des hommes. L'Europe n'a peut-être jamais vu tant de jeunes Souverains sur le trône ; mais , sur-tout , elle ne vit jamais tant d'exemples de vertus , de bienfaisance & de magnanimité , partir des trônes qu'occupoient de jeunes Souverains.

HENRI VIII.

Il est vrai qu'ils nous donnent beaucoup à réfléchir , à nous qui nous en piquions un peu moins là-bas. Nous remplîmes notre carrière , escortés de toutes les passions ; j'en excepterai peut-être celle de bien régner. L'amour me rendit chef de secte , & , qui pis est , persécuteur

F É V R I E R. 1777. 55

L'ambition vous fit commettre d'autres fautes. J'avouerai , pourtant , que vous valûtes beaucoup mieux que moi ; mais avouez que nous aurions pu valoir encore davantage ?

F R A N Ç O I S I.

D'accord : cependant , je ne ferai jamais oublié des François.

H E N R I V I I I.

J'ai laissé aux Anglois un monument qui subsiste encore , & qu'ils regardent comme la base de leur liberté actuelle.

F R A N Ç O I S I.

Il y auroit bien quelque chose à dire sur cette base & sur cet édifice. Mais , pardonnez : ce qui se passe aujourd'hui dans mes anciens Etats, fixe plus mon attention , que ce qui peut troubler les vôtres. Je vais rejoindre Charles-Quint. Nous nous sommes déjà félicités réciproquement sur l'alliance qui unit sa Maison & la mienne ; particulièrement sur l'heureux gage que l'Autriche nous a donné de cette alliance. De nouveaux

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

liens vont encore la resserrer. Les Princes vertueux devroient se voir souvent. La terre n'en seroit que plus heureuse & plus paisible. Combien de fois n'a-t-elle pas été troublée par un mal-entendu ? Un moment d'entrevue, un mot d'explication, eussent assoupi des querelles que vingt batailles n'ont pu décider, & que vingt traités n'ont fait qu'entretenir.

H E N R I V I I I.

Et moi, je vais chercher Guillaume Pen. J'ai quelque reproche à lui faire. Il me semble que ses descendans observent assez mal une de leurs premières loix, celle de ne jamais tuer personne.

F R A N Ç O I S I.

Que voulez-vous ? Ils essayent d'étendre l'édifice dont vous avez fourni la base.

Par M. de la Dixmerie.



LE CRIMINEL JUGE DE LUI-MÊME.

TEL obscur Sybarite agit avec honneur ,
 Quand des gens, dont l'état est grave & respectable ,

A la foi des traités dérogent sans pudeur :
 La soif de l'or forme un voile imposteur ,
 Qui souvent cache un abyfme effroyable ,
 Aux yeux cruels d'un avide oppresseur.

Un Turc, à son départ pour la Mecque & Médine ,
 Remit à Mustapha , le plus saint des Dervis ,

A le juger sur son austère mine ,
 Sa bague , un sabre , un arc , éclatans de rubis.

Si , visitant le tombeau du Prophète ,
 Ali trouvoit le sien , le dépôt resteroit
 A l'Iman , pour le prix de sa garde discrète ;
 Ali reparoissant , dans ses droits rentreroit.

Sous même cause , à Zulfa , sa Maîtresse ,
 Il confia quatre mille sequins ;
 Et , sans se consumer en des regrets bien vains ,
 La combla de présens , pour calmer sa tristesse :
 L'or est un spécifique aux amoureux chagrins.

Réciproques sermens de constance parfaite ,
 Sauf quelques torts passagers , clandestins ,

C v

38 MERCURE DE FRANCE.

Que peut faire Zulfa, d'humeur assez coquette,
Aux droks d'un fugitif en des lieux si lointains.

Le Turc & son escorte entroient dans l'Arabie :
Un essaim de brigands , conduit par un Emir ,
Fond sur la caravane : Ali perdoit la vie ,
Si d'un tas de mourans il n'eût su se couvrir.

Mais il ne put exempter du pillage
Qu'un antique Alcoran , débris triste & pieux ,
Duquel paisible maître , il reprit son voyage.
Il voit de Mahomet les deux Temples fameux ,
Demande , entr'autres biens , un retour moins
fâcheux.

Ses vœux sont vains : réduit en servitude
Au recour , chez un Maître intraitable , odieux ,
Ce n'est qu'après trois ans de l'exil le plus rude ,

Qu'Alep enfin reparoit à ses yeux.

L'amitié , ce trésor , à son gré , plus utile
Que l'or & les bijoux , en rentrant dans la ville,
L'attirent chez l'Iman : ce Dervis en forfaits ,

Sans doute expert , feint , d'un air hypocrite ,
Ne point se rappeler ni son nom , ni ses traits ;

Et lui niant le dépôt des effets ,

Le somme d'abrégér sa fâcheuse visite.

Ali , comme étranger dans ses propres foyers ,
Ceux qui les occupoient refusant les loyers ,
Isoié , sans ressource , erroit dans sa patrie.
Recourir à Zulfa qu'il juge , par état ,

Avide & sans pitié, lui semble rêverie,
 Qui ne peut aboutir qu'à quelque vain débat.
 Quoique jeune & bienfait, il craint que l'infortune
 Ne rende sa présence en tous lieux importune :
 Les charmes indigens perdent tout leur éclat.

Ali séchoit ainsi de rage & de détresse :
 Un Esclave, mandé par sa belle Maîtresse,
 Instruite de son embarras,
 L'engage, de sa part, à voler dans ses bras,
 Pour retirer son or & bannir sa tristesse.
 Quels puissans aiguillons au rendez-vous galant !
 Les sequins, avant tout, sont remis par la Belle ;
 Suit le détail du larcin de l'Iman.
 Le retour imprévu d'Ali, quoique indigent,
 Des feux communs ranime l'éincelle :
 Après si longue absence, un ancien sentiment
 Pour la Dame, a l'attrait d'une intrigue nouvelle.
 Zulfa, d'un naturel au surplus généreux,
 Se plaît à rétablir la joie & l'espérance
 Au cœur flétri d'un ami malheureux,
 Et veut qu'il vole avec elle à Byfance,
 Dénoncer au Sultan le Dervis odieux :
 Elle s'y promet tout du pouvoir de ses yeux ;
 Bon droit aidé d'appas, prévaut sur l'éloquence.

Sélim siégeoit alors sur le trône Ottoman.
 Zulfa dit au Monarque, en terminant l'histoire :

Cvj

60 MERCURE DE FRANCE.

« Prince accompli , dont l'esprit éminent
Egale , au moins , la puissance & la gloire ,
Punissez un voleur sous l'habit d'un Iman.
Le téméraire Ali , livrant sa confiance
A moi comme au Dervis , me remit beaucoup d'or ;

Je l'ai rendu sans répugnance :

C'est , pour une Coquette , un assez noble effort.
Que de gens de tout rang , dont la délicatesse
Se révolte au soupçon de la moindre foiblesse ,
Sans pudeur auroient su rerenir les sequins !
D'autres qui se flattant qu'Ali , dans son voyage ,
Pourroit terminer ses destins ,
Auroient d'avance englouti l'héritage.

Peu de gens pour Ali , touchés d'un pur amour ,
Auroient fait , comme moi , des vœux pour son
retour :

L'or d'un homme est l'autel où mainte Belle en-
cense.

J'ose donc implorer , grand Roi , votre assistance
Pour Ali , tendre amant , qui m'attache à son sort ,

Contre un brigand qui mérite la mort ;

Et j'attends , à vos pieds , une prompte sentence ».

Le récit de Zulfa pénétra le Sultan ,

Prince à la fois subtil , juste & galant.

Pour tirer du forfait éclatante vengeance ,
Il voulut que d'Alep quittant la résidence ,
Par un rapide essor , l'Iman devint Muphti.

Mustapha , d'un tel sort aussi fier qu'étourdi ,
 En raison de fortune augmenta d'impudence :
 Le Turc & ses bijoux , tout fut mis en oubli ;
 La richesse d'un sot en règle l'insolence.

L'indigne Favori tient l'état sous ses loix :
 Séduit par son humeur tyrannique & rapace ,
 Il vend au plus offrant les faveurs , les emplois ,
 Sans présenter la mort qui le menace.
 Un Pirate cruel ainsi , sur son vaisseau ,
 Fend l'Océan , conduit par l'avarice ,
 Sans réfléchir qu'au bord du précipice ,
 Il n'est qu'un frêle bois de lui jusqu'au tombeau.

Les deux Amans , non sans impatience ,
 Quoique nourris aux dépens de l'Etat ,
 Du sage Prince attendoient la sentence.
 Un jour Sélim , chassant à l'entour de Byfance ,
 Voulut que le Muphti par honneur s'y trouvât.

Mustapha , décoré du brillant cimenterre ,
 De la bague & de l'arc , plus fier qu'un Paladin ,
 Sembloit , par ses regards , braver le genre-humain.
 Reptil audacieux , il va rentrer sous terre.
 L'arc , le sabre , au Sultan semblent faits à ravir :
 Il met la bague au doigt ; le Muphti politique ,
 Ne manque pas de tout offrir ,
 Espérant du bon Prince un retour magnifique.

62 MERCURE DE FRANCE.

Sélim feignit d'agréer le présent,
De s'unir au Muphti d'un lien plus intime.
Vous, lui dit-il, un jour en plein Divan,
Dont l'esprit fin, la science sublime,
Sont l'oracle & l'appui du culte Musulman :
A quoi condamnez-vous un Dervis hypocrite,
Qui, volant d'un ami le dépôt précieux,
De chez soi le chassa comme un monstre odieux ?
Ahl répond Mustapha, qu'on l'empale au plus
vîte.

Scélérat, dit Selim, cet arrêt merveilleux,
De ton propre forfait règle la récompense.
Gardes, faites subir au Muphti sa sentence ;
Ali, du châtimement viens repâître tes yeux ;
Reprends le sabre, l'arc & l'anneau radieux.
Et toi, belle Zulfa, dont l'amitié fidelle
Est un bien qu'Ali seul peut bien apprécier,
Prends dix mille sequins, foible prix de ton zèle,
Sur les biens du Brigand que je fais châtier.

Ta franchise est d'autant plus belle,
Qu'elle semble étrangère à ton galant métier.
Moi qui règne en Europe, en Asie, en Afrique,
D'Alger à Bassora, du Phase au Tanais,
Que n'ai-je sur les cœurs ton pouvoir despotique !
Rois de vingt Nations, je me vois sans amis.

Amans heureux ! que ce trait de justice,
Vengeant les loix & comblant vos souhaits,
Puisse, dans tous les rangs extirper l'avarice,

Funeſte auteur des plus graves forfaits !
 Mais je crains qu'un tel vœu ne proſpère jamais :
 On punit les méchans , ſans altérer le vice.

Par M. Flandy.

E P I G R A M M E.

PIERRE & Guillot couchoient enſemble ;
 Lorſqu'au beau milieu de la nuit ,
 Pierre, ſurpris de mal ſubit ,
 Vous jette les hauts cris ; tout le logis en tremble :
 Sur quoi Guillot ronſleur, en colère ſe mit :
 « Morgué , je veux dormir : taisez-vous , par Saint
 » Charles. —
 « Vraiment, dormez, dit l'autre, eſt-ce à vous que
 » j'en parle ? »

Par M. P.

A Monſieur le Comte DE SAINT-GERMAIN ; Lieutenant-Général des Armées du Roi , Miniſtre de la Guerre.

JE ſupplie très-humblement Votre Grandeur , de pardonner la témérité de mes

64 MERCURE DE FRANCE.

vœux, en faveur de ma très-respectueuse reconnoissance, & de l'enthousiasme d'admiration qu'inspirent vos travaux à tous les bons Militaires.

Oserai-je encore, Monseigneur, vous prier de m'accorder la permission de vous faire le récit d'une apparition que m'a procuré le bon génie de la France : il m'a semblé être au premier jour de l'an 1777, & voir, avec l'Aurore, le Grand Maurice descendre

Du séjour immortel qu'habitent les Héros,
Vers les murs que la Seine arrose de ses eaux ;
Il étoit couronné de ces rayons de gloire,
Que, sur son front brillant, attacha la victoire,
Dans les champs de Raucoux, Laufeldt & Fontenoi ;

Il tenoit ce bâton, des léopards l'effroi ;
Ce sceptre des Guerriers, que la fière Bellone
Donne aux Héros François, soutiens de la Couronne.

Il t'appelle, t'embrasse, & te dit : « Saint-Germain,
» Je le gardois pour toi ; qu'il passe dans ta main ;
» Je prédis ta grandeur, quand j'étois sur la terre,
» Et toi seul, de Louis peut guider le tonnerre.
» Aigle dans les conseils, lion dans les combats,
» Sois encore long-temps le père des Soldats ;
» Laisse briller l'essor de ton vaste génie,

» Laisse siffler en paix les serpens de l'envie ;
 » A force de vertus écrase tes jaloux :
 » J'eus les miens , & je ris de leur foible courroux.
 » Va , malgré leurs clameurs , Clio , dans son his-
 » toire ;
 » Placera nos deux noms au Temp'le de Mémoire ».
 A ces mots , le Saxon disparut à mes yeux ;
 Je vis ce demi Dieu se perdre dans les cieux.

*Par M. Courdavault , Capit. d'Inval. à
 la Citad. de Châlons-sur Saône.*

*ÉPITAPHE de Mademoiselle Q... T...
 âgée de 19 ans , morte le 30 Octobre
 1776.*

C'EST des Nymphes la plus tendre ;
 Elle connut l'amour & ne put s'en défendre.
 Fidelle à son Amant , fidelle à la vertu ,
 A détacher son cœur nul ne devoit prétendre ;
 Combattant pour l'hymen , elle auroit tout vaincu ,
 Préjugés , intérêts ; & la forçant d'attendre
 Des jours moins orageux , la rigueur de son sort ,
 N'auroit fait qu'affermir ce qu'a détruit la mort.



*Explication des Enigmes & Logogryphes
du second vol. de Janvier.*

Le mot de la première Énigme est *Patin* ; celui de la seconde est *Plume* ; celui de la troisième est *Curedent*. Le mot du premier Logogryphe est *Bœuf*, où se trouve *œuf* ; celui du second est *Sergent*, où l'on trouve *Nègre*, *gêne*, *sené*, *Égent*, *René* ; celui du troisième est *Bonbon*.

É N I G M E.

JE fus jadis un signe d'esclavage ;
Mais aujourd'hui mon sort est plus brillant :
Du seul beau sexe on m'a fait le partage ,
Et je le sers à titre d'agrément.

Souvent, pour plaire à ma Maîtresse,
J'offre à ses yeux l'objet dont son cœur est jaloux :
Souvent alors, dans un instant d'ivresse ,
Sur moi sa bouche imprime un baiser des plus doux ;
Je suis baigné par fois de larmes de tendresse.

Par M. Huet de Longchamps.

LE BAISER VOLUPTUEUX

Par M.^e la Comtesse de Vidampierre.

musique par M.^r Labbé Cozard.

Adagio.

Volup...té! dou:ce er: -

-reur! Toi, que mon cœur que

mon cœur ap - pel - le Viens

sur les Le: vres d'I: sa: -

-bel...le E: ta - blir ton



Trône en : : chan : : teur :



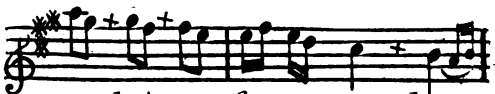
El : le ne se : : ra point



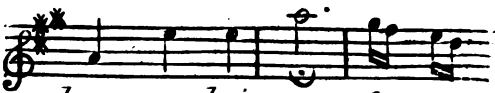
cru : el : : le Un bai : : :



: ser fe : ra mon bon : - heur



un bai : ser fe : ra mon bon : :



: heur, un bai : ser fe : ra



mon bon : : - heur .

A U T R E.

ON prétend qu'autrefois ma mère
Étoit une substance, une réalité.
Je le crois volontiers : mais, dans la vérité,
Elle n'est plus qu'une chimère,
Dont on ne comprendroit ni le sens, ni l'emploi,
Sans mes dix-neuf frères & moi.
De mon côté, je suis le père
De quatre enfans; & chacun d'eux
En a trois, qu'on ne voit plus guère
Que chez quelque docte Antiquaire,
Comme des monumens rares & curieux.
Ni moi, ni ma triste famille,
Nous ne hantons pas les palais.
Par-tout où l'or ou l'argent brille,
Dédaignés, rebutés du dernier des valets,
On nous renvoie à la guenille.
Où donc nous trouver enfin ?
A la campagne, à la guinguette,
Chez la Marchande d'alumette,
Et sur-tout chez les Quinze-Vingts.

Par M. le Ménéstrier de Soupire.



A U T R E.

MON caquet & ma vigilance,
Tous deux en proverbe ont passé.
Ainsi le mal en moi par le bien se balance ;
Et l'un par l'autre est compensé.
Si d'ordinaire on me compare
Une bavarde qu'on honnit ;
De quelqu'un, dont l'adresse est rare,
On dit qu'il m'a trouvée au nid.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

MON chef est tellement rempli
De l'endroit où l'on me voit naître,
Que je ne vais jamais sans lui ;
Et, pour mieux me faire connoître,
Je veux avancer aujourd'hui
Que ce séjour forme ma tête.
De mon sein naissent deux enfans,
Dont le premier est une bête
Que je relègue dans les champs,
Indigné de lui donner l'être.

Lecteur, fuis les rauques accens,
 Sur des landes laisse le paître,
 Et ne t'occupe, en ces momens,
 Que du second de mes enfans.
 Le revoyant toujours sans peine,
 Carelle-le bien aujourd'hui,
 Et permets qu'en sincère ami,
 Je t'en souhaite une centaine.

Par M. Lavielle, de Dax.

A U T R E.

LECTEUR, tant que le malheureux
 Me conserve dans sa détresse,
 Je lui prodigue ma tendresse,
 Et radoucis son sort affreux ;
 Mais dès l'instant qu'il me rejette,
 Et qu'il ne m'ouvre plus son cœur,
 Me grossissant de trois pieds en hauteur,
 Je l'abandonne à la mort qui le guette.

Par le même.



A U T R E.

JE suis une frêle prison,
Quoique le plus souvent de fer je sois formée;
De dessins & de fleurs j'ai beau paroître ornée,
On dit, avec grande raison,
Que toujours ma demeure est ennuyeuse, horrible;
Pourtant, malgré cette opinion,
L'être que je renferme, à son sort peu sensible,
Souvent chante comme Amphion.

Pour changer mon destin, si tu m'ôtes la tête,
Lecteur, je suis bien différent;
Toujours à me cacher, vieille femme s'entête,
Et ma grandeur fait son tourment.

Veux-tu d'un autre sens pénétrer le mystère?
Je vais encore te l'offrir.
Sous quatre noms divers, j'ai régné sur la terre
Au premier je vais revenir.

Par M. de St. M.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres de Mylord Rivers à Sir Charles Cardignan, entremêlées d'une partie de ses correspondances à Londres, pendant son séjour en France; par Madame Riccoboni; 2 parties in-12. br. 3 liv. A Paris, chez Humblot, Libr. rue Saint Jacques.

Miss Adeline Rutland, âgée d'environ douze ans, fut confiée par le testament de son père, à la protection de Milord Rivers, qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le mieux fait; elle, la plus attrayante des créatures. Le Lord courut le monde; sa pupille élevée chez une Dame attachée à la Cour, resta toujours à Londres, grandit, se forma, acquit des talens agréables, d'utiles connoissances. On lui enseigna l'art de plaire, son cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embellissoit, attiroit sur ses pas une foule d'admirateurs. Sans cesse elle entendoit vanter les grâces de sa figure &

les charmes de son esprit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend si crédule , elle fut distinguer la louange de l'adulation , mériter l'une , dédaigner l'autre , apprécier avec justesse ses avantages réels ; les dons de la nature , les faveurs de la fortune , se défendre également des pièges de l'amour , & des séduisantes exagérations de la flatterie. La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-sept ans , quand le Lord , chargé de sa tutelle , revint à Londres. Il vit souvent sa pupille , prit de l'estime & de l'amitié pour elle , lui montra de délicates attentions ; un extrême desir de la voir heureuse , beaucoup d'ardeur à l'obliger , & pas le moindre dessein de lui plaire. Son cœur touché des attraits d'un objet moins aimable , vit ceux de sa pupille , les admira , & n'en ressentit point le pouvoir. La jeune Miss n'eut pas la même indifférence pour les qualités distinguées & les agrémens de la personne de son nouvel ami. Elle préféra son entretien à tous les amusemens , sa vue à tous les plaisirs , ses plus simples égards à l'empressement de l'amour , aux hommages continuellement rendus à sa beauté. Pendant sa longue absence ce tuteur , occupé de
bien

bien des soins, n'avoit pas négligé les intérêts de la pupille. Sa fortune étoit considérablement augmentée ; elle le savoit, se plaçoit à lui devoir de la reconnaissance, à dépendre de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié, que ce châtiment lui paroïsoit flatteur ! Hélas ! son expérience lui prouva trop tôt que la sensibilité est, dans le cœur d'une femme, la source de mille mouvemens pénibles, & que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuses sensations. Cependant le Lord Rivers, prévenu en faveur d'une jeune personne qui savoit dissimuler ses véritables sentimens, étoit sur le point d'unir son sort au sien. Miss Rutland ignoroit cet événement ; elle l'apprit, le vit certain. Sa surprise, son trouble, ses chagrins furent inexprimables. Elle pleura, s'affligea, s'étonna de sa douleur, se demanda cent fois la cause du serrement de son cœur, ne put se répondre, se désola toujours. Une réflexion modéra enfin la violence de ses sentimens. La félicité de son tuteur alloit être la suite de cet événement. La généreuse fille se reprocha ses larmes. La joie de Milord devoit-elle lui inspirer de la tristesse ? D'où vient pleuroit-

D

soient. L'espoir ramenoit au fond de son ame, les premières douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse ; elle entrevoyoit le plus grand des biens, tout lui en annonçoit la possession, quand son ami, cet ami si cher, prend tout d'un coup la résolution de se séparer d'elle. Milord Rivers, épris du plus tendre amour pour sa pupille, n'avoit pas su lire les tendres sentimens qu'elle-même nourrissoit pour lui. Il crut donc devoir cacher un penchant qui pouvoit troubler la tranquillité de ses jours ; & plus ce penchant prenoit de force, plus il craignoit de s'y livrer. L'équité d'ailleurs l'engageoit à se taire, à respecter les droits de Sir Edmond, qu'il avoit lui-même présenté à sa pupille comme un amant digne d'elle. Dans cette embarrassante position, il pensa que la fuite pouvoit seule l'arracher au danger de succomber. Il quitte donc l'Angleterre, passe la mer, & se rend à Paris. C'est à cette époque que commence sa correspondance avec son ami Charles Cardigan. « Je ne t'ai pas quitté sans regret, » lui écrit-il dans sa première lettre ;

» mon attendrissement a dû te le prou-
 » ver. On se trompe fort sur l'objet de
 » mon voyage. Ni le dessein de compa-
 » rer deux nations rivales , ni cette mé-
 » lancolie vague , qui porte une foule
 » de nos compatriotes à passer la mer, ne
 » m'attirent ici. Le besoin d'une distrac-
 » tion nécessaire à mon repos , peut-être
 » à ma raison , la crainte de succomber à
 » la plus vive tentation , de justes égards,
 » un principe gravé dans le fond de mon
 » cœur , m'imposent seuls l'espèce de
 » bannissement où je me condamne. Je
 » viens essayer de perdre à Paris des idées
 » fantastiques , dont je m'occupois trop
 » à Londres. Si l'inconstance naturelle du
 » climat influe sur moi , dissipe une sé-
 » duisante erreur , je reverrai bientôt
 » l'Angleterre & des amis , dont l'éloi-
 » gnement se fait déjà sentir à mon
 » cœur. »

Milord Rivers, en s'éloignant de l'An-
 gleterre , emporta avec lui les regrets ,
 la paix , l'espoir , toute la félicité de la
 plus tendre , de la plus aimable des fem-
 mes. Une conduite si étrange la révolta.
 Loin de pleurer , de gémir , elle s'indigna
 contre un sexe ingrat , méprisa des créatu-
 res si peu capables d'attachement , jura de

D i i j

les haïr toutes. Elle devint une petite furie ; éloigna , maltraita , railla , désespéra tous ses amans. Le protégé de Milord , principal objet de son ressentiment , paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement d'humeur de Miss Rutland ; on lui fit des représentations , rien ne la toucha , rien n'arrêta le cours de son dépit.

Une parente de Miss Rutland, qui n'ignoroit pas le secret de cette jeune personne, & avoit deviné celui de Milord Rivers, s'amuse, dans les lettres qu'elle écrit à cet amant, à le badiner sur sa conduite, sur ses fausses interprétations, sur ses inquiétudes ; & quand elle l'a bien tourmenté, elle lui découvre par un badinage ingénieux qu'elle fait tout, lui dit de venir à Londres, & rend ce timide amant à sa maîtresse.

Le sujet de ce Roman est heureux sans être bien neuf. Une petite Comédie de Fagan nous peint une jeune personne, qui aime également son Tuteur, & se trouve d'autant plus embarrassée pour lui faire connoître son amour, que ce Tuteur écarte tout ce qui pourroit faire croire qu'il interprète en sa faveur les tendres sentimens de son aimable Pupille. Co

Tuteur a quarante-cinq ans , & c'étoit une raison pour qu'il fût modeste. Celui de Miss Rutland n'a pas vingt-sept ans , & sa Pupille dix-sept. Leur inclination réciproque est par conséquent plus dans la nature. Les tracasseries de ces deux Amans , leurs indécisions , leur humeur sont ici peintes avec beaucoup de grace , de légèreté , d'agrément ; mais ce qui n'intéresse pas moins dans cette correspondance de Mylord Rivers à Londres , ce sont différentes réflexions sur la société , les mœurs , les ridicules.

» Lady Mary , écrit Milord Rivers à
 » son ami Charles : Cardigan me de-
 » mande si les Dames de France sont
 » coquettes ? Eh , mais elles ne ressem-
 » blent pas mal à celles de la Grande-
 » Bretagne , avec cette différence pour-
 » tant , que la coquetterie des Françaises
 » est obligeante ; il est doux d'en être
 » l'objet , quand on possède l'art de ne
 » pas en devenir la victime. Loin d'affec-
 » ter , comme nos belles Compatriotes ,
 » un dédain marqué pour celui dont
 » elles reçoivent ou veulent s'attirer
 » l'hommage ; de le maltraiter , de l'hu-
 » milier , de le déconcerter par de pi-

D iv

» quantes railleries ; c'est avec une po-
 » litesse insinuante , les plus flatteuses
 » attentions, qu'une Françoisse cherche à
 » fixer près d'elle l'homme qu'elle en-
 » treprend de rendre ridicule ou malheur-
 » reux. On peut , sans danger , se prêter
 » à son badinage , si l'on conserve assez
 » de sang-froid pour se jouer autour du
 » piège & n'y pas tomber. Comment
 » l'esprit ne s'amuseroit-il pas d'un ma-
 » nège dont l'amour-propre n'est jamais
 » blessé ? Lady Mary sera , je crois , de
 » mon sentiment : trompé pour trompé,
 » il est moins fâcheux de l'être par des
 » préférences que par des duretés ».

Lady Mary ne pense cependant point
 ainsi , comme il paroît par le com-
 mencement de cette lettre qu'elle écrit
 à Milord Rivers : » Convenez-en ,
 » votre réponse à ma question vous a
 » paru très-fine , très-spirituelle & très-
 » malicieuse. Moi , je la trouveroïis fort
 » impertinente , mon cher Cousin , si
 » j'avois la foiblesse de priser assez vo-
 » tre sexe , pour m'occuper du soin de
 » l'attirer , d'en fixer une partie près de
 » moi. Je ne m'offense point de vos ex-
 » pressions , ou si elles me blessent ,
 » c'est uniquement par l'injustice & la

» prévention qui vous les dictent. Com-
 » ment , Milord Revers , un Sage , un
 » Philosophe , est-il assez susceptible
 » d'amour-propre , pour accorder une
 » préférence si décidée à l'espèce de co-
 » quetterie la plus dangereuse & la plus
 » blâmable ? Que reproche-t-il à ses
 » belles Compatriotes , de n'être ni in-
 » sinuantes , ni fausses ? S'armer d'un
 » dédain , ou feint , ou véritable con-
 » tre l'Amant qui prétend nous séduire ,
 » est-ce *l'attirer* ? Le mortifier par des
 » railleries , est-ce *l'engager à nous sui-*
 » *vre* ? Humilier l'orgueil , est-ce *atta-*
 » *quer le cœur* ? C'est jouir un peu du-
 » rement , peut-être , du privilège que
 » donnent les grâces, l'esprit & l'enjoue-
 » ment ; c'est , tout au plus , abuser
 » du pouvoir de la beauté , saisir un
 » moyen de s'amuser de l'hommage d'un
 » importun , & badiner d'un sentiment
 » très-propre à causer beaucoup d'en-
 » nui , quand on l'inspire sans le par-
 » tager. Mais faire naître l'amour par
 » de *flatteuses attentions* , par une dou-
 » *ceur insinuante* , par des *égards* , par
 » des *préférences* , c'est employer à
 » nuire l'apparence de la bonté ; c'est
 » tendre un piège à la candeur ;
 » c'est couvrir de fleurs les bords du

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» précipice où l'on s'efforce d'entraî-
» ner un malheureux ; c'est se servir d'un
» art pernicieux , capable de réussir éga-
» lement sur une ame sensible & sur
» un esprit vain ; car la vanité est aussi
» confiante que la bonne-foi ».

Milord Rivers , en faisant part de ses
sentimens à son ami Charles , lui fait , de
l'Amour, cet éloge charmant : » Tu ai-
» mes , tu es aimé, lui écrit-il ; de quel
» bien plus vrai se formeroit-on l'idée ?
» Si j'en juge par mon propre cœur ,
» des diverses modifications de l'intérêt
» personnel , sources des passions qui
» nous maîtrisent ou nous tourmen-
» tent , l'Amour est la seule dont les
» sensations délicieuses peuvent nous
» faire éprouver un plaisir pur , inté-
» rieur , réel ; indépendant du tems ,
» des lieux , des autres , & quelquefois
» de nous-mêmes. Est-on vraiment heu-
» reux dans le secret de son ame , par
» de hautes dignités , par d'immenses
» possessions ? Parvenu au dernier degré
» de la faveur , l'ambitieux semble avoir
» rempli ses vœux : il paroît content ;
» on le croit satisfait. Ecartez de sa vue
» une foule jalouse de son élévation ;
» cachez-lui ses concurrens humiliés &

« chagrins , son bonheur n'existe plus.
 » Séparons l'homme opulent du pauvre
 » qui l'envie ; & , le plaçant au milieu
 » de ses égaux en richesses , ôtons lui
 » tout objet d'une flatteuse comparai-
 » son , en cessant de regarder la fortune
 » comme une distinction , il cessera de
 » la priser. Mais l'Amour , Charles ,
 » l'Amour se suffit à lui-même ; il n'é-
 » tablir point ses jouissances sur les pri-
 » vations d'autrui ; qu'un peuple entier
 » soit heureux par lui , la félicité de
 » tous n'altérera jamais le bonheur d'un
 » seul ».

Il y a long-tems que l'on s'est un peu
 moqué de toutes les déclamations
 contre le siècle présent ; cependant ,
 comme des Ecrivains modernes ne ces-
 sent , n'ayant de mieux à dire , de ré-
 péter ces lieux communs , nous croyons
 que la leçon que donne Milord Rivers
 à son Ami , leur sera utile. » Tes cha-
 » grines exclamations sur la *perversité* du
 » siècle m'ont fait rire. Où prens-tu
 » cette idée qu'*autrefois* on *pensoit* , on
 » *agissoit mieux* ? Ce n'est assurément pas
 » dans l'Histoire. Le premier Ecrivain con-
 » nu traite ses contemporains de *race dé-*
 » *générée* ; & , d'âge en âge , l'homme exis-

D vj

§ 4. MERCURE DE FRANCE.

» tant, effuie toujours le reproche de s'être
» tre formé des routes nouvelles, d'avoir
» perdu les traces de ses *vertueux Ancé-*
» *tres*. Cependant parcours les annales
» de la triste humanité, elles t'offri-
» ront, dans tous les temps, les vices qui
» subsistent, les vertus qu'on exerce. D'au-
» tres erreurs ont distingué les siècles
» passés. Nos Pères ont successivement
» changé de loix, de coutumes, d'i-
» dées, de modes, de préjugés; mais
» de naturel, Charles, l'homme peut-
» il en changer; & le supposer, n'est-
» ce pas une folie? Attaché au siècle
» qui m'a vu naître, je ne joindrai point
» ma voix aux clameurs de ces préten-
» dus Sages qui le décrivent par un excès
» d'humeur. J'aime à penser qu'il ac-
» querra, dans la postérité, le degré de
» gloire dont sa jeunesse le prive encore.
» Nos Neveux vanteront notre modestie,
» notre désintéressement, notre équité,
» nos talens, notre esprit, la régularité
» de nos mœurs, peut-être l'austérité de
» nos principes; &, pour imiter leurs
» prédécesseurs, nous représenteront
» comme de *respectables modèles*, qu'on
» ne peut trop se proposer pour exem-
» ple ».

Cette correspondance est égayée par
 quelques portraits peints d'un pinceau
 léger & spirituel. » Vous ne connoissez
 pas Sir Richard , écrit Miss Rutland à
 Milord Rivers. Absent depuis cinq
 années, il arrive récemment de Lon-
 dres , & semble précisément s'y occu-
 per du soin de m'ennuyer. C'est un
 grand enfant , indiscret , étourdi , sans
 esprit , sans idées , sans jugement. Il
 n'a vu dans les pays étrangers que la
 différence des bâtimens , du service
 de la table , & de la façon de se met-
 tre. Quelques Epigrammes Françoises,
 deux ou trois Ariettes Italiennes, cinq
 ou six Sentences Espagnoles , une
 douzaine d'Epithètes Allemandes for-
 ment le fond de ses connoissances ac-
 quises. Au reste , il n'est point mal ;
 une taille assez haute , assez svelte
 donne de l'aisance , même de la no-
 blesse à ses mouvemens. Ses yeux sont
 vifs , sa phisionomie est fine , &
 quand il ne dit rien , on le croiroit
 capable de dire quelque chose » .

Milord Rivers, dans une de ses lettres
 à son ami Charles, se plaint fort d'un
 Voyageur que cet Ami lui avoit adressé.
 Ce riche Cosmopolite est savant , dis-

86 MERCURE DE FRANCE.

» tu ? Je veux le croire ; mais en lui
 » supposant les plus rares connoissances,
 » je lui en desirerois une bien essentielle,
 » celle de l'ennui qu'il inspire. Vingt
 » fois je me suis senti vivement tenté de
 » la lui donner. Ne seroit-ce pas lui ren-
 » dre un service important, de lui appren-
 » dre combien il est insupportable ? Cet
 » homme semble avoir étudié l'art de
 » contredire : il nie les faits , rejette l'ex-
 » périence , dément la nature , n'admet
 » point la vérité. Il veut vous ôter vos
 » idées , vous donner les siennes. Si vous
 » les adoptez , il les abandonne , vous en
 » présente de nouvelles. Il dispute con-
 » tre vos sens , contre votre raison , vous
 » refuse la faculté de voir , & celle de
 » sentir ; partant toujours d'un principe
 » contraire au vôtre , détruisant , édi-
 » fiant , contestant , parlant sans cesse &
 » n'écoutant jamais , il vous réduit à la
 » nécessité de lui céder ou de l'assom-
 » mer ».

» Une très-nuisible politesse entretient
 » l'espèce incommode de ces Tyrans de la
 » société , & les confirme dans la haute
 » opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Dès
 » qu'un docte bavard , bien aigre , bien
 » suffisant , bien obstiné , paroît au mi-

» lieu d'un cercle , il en devient la ter-
 » reur & le maître : on craint de l'irri-
 » ter; on préfère le malheur de l'entendre,
 » à l'inutile fatigue de disputer avec lui.
 » On le laisse donc s'emparer de l'entre-
 » tien. Il propose , objecte , répond ;
 » personne ne veut l'interrompre , n'ose
 » élever la tempête qu'exciteroit un mot
 » hasardé. On se tait , on bâille , on s'at-
 » triste : les moins patients se dérobent
 » à l'ennui , s'échappent furtivement ,
 » tandis que l'Orateur charmé , s'enivre
 » du plaisir de parler , s'applaudit du si-
 » lence de l'Auditoire assoupi , admire
 » sa respectueuse attention , & la prend
 » pour une déférence due à la supériorité
 » de son génie ».

Cette même correspondance nous pré-
 sente , en plusieurs endroits , une criti-
 que vraie , des productions de nos *très-*
sensibles Romanciers. Mais la meilleure
 critique que l'on puisse faire de ces sortes
 d'écrits, est de leur opposer ceux de Ma-
 de Riccoboni , celui sur-tout que nous ve-
 nons d'annoncer ; le style en est net , vif
 & léger. Eh ! quel est le Lecteur qui ne pré-
 férerait les traits fins , enjoués & spiri-
 tuels dont les Lettres de Milord Rivers
 sont assaisonnées , à tous ces *pitoyables*

malheurs qu'un triste Romancier rassemble , presse , accumule dans une prétendue Nouvelle Historique , pour intéresser un Lecteur que le plus souvent il ne réussit qu'à révolter ?

Opere varie di Lodovico Ariosto, &c.

Œuvres diverses de Louis Arioste ; à Paris, chez Molini, Libraire, rue de la Harpe ; Lesprit, au Palais-Royal ; & Dorez, rue S. Jacques, 3 vol. in-12. Prix 12 liv.

Les Etrangers ne connoissoient guère des Ouvrages de l'Arioste , que celui qui lui a fait la grande réputation dont il jouit , & qui est un chef - d'œuvre d'imagination , de poésie , d'intérêt & de variété. Le *Roland furieux* tient , sans contredit , le premier rang parmi les *Poëmes Romans* , comme on les appelle en Italie. Il parut dans un temps où le *Roland amoureux* se faisoit lire généralement , & laissoit , à ses lecteurs , le regret de ne pas voir ce Poëme singulier conduit à sa fin. L'Arioste imagina de le terminer , en continuant toutes les aventures que Boyard avoit laissées imparfaites ; & de faire cependant ,

de cette continuation, un nouveau Poëme, qui, en achevant le premier, pût en être détaché, & former un tout indépendant. L'entreprise étoit difficile; il l'exécuta en homme de génie. Le *Roland furieux* a laissé bien loin derrière lui tous les Poëmes Romans qui l'ont précédé; & l'imagination féconde & brillante de son Auteur, fait encore les délices de l'Italie & de l'Europe entière. On en a fait de fréquentes éditions partout : il n'est pas étonnant qu'une production aussi célèbre, ait fait négliger toutes les autres de l'Arioste. Le genre de quelques-unes pouvoit être d'un goût moins général; mais quelque inférieures quelles soient, en effet, à son grand Poëme, elles ont leur mérite particulier; & on ne peut que savoir gré à M. l'Abbé Pezzana, de les avoir réunies dans les trois volumes que nous annonçons. Ils sont du format de la jolie collection des Auteurs Italiens de Prault, & ne la dépareront point; ils complètent d'ailleurs l'édition des Œuvres de l'Arioste.

Les Ouvrages que nous offrent ce Recueil, fait cinq Chants, qui sont suite au sujet de *Roland furieux*; mais on

ignore s'il se proposoit de les ajouter à ce Poëme , ou s'ils faisoient partie d'un nouveau Roman. De ces deux opinions , la seconde paroît la mieux fondée , si l'on fait attention que les cinq Chants ne présentent que des faits postérieurs à la guerre d'Agramam , à la folie & à la guérison de Roland. Le premier de ces cinq Chants , sur-tout , suppose tous les événemens de l'autre Poëme , terminés comme il le fait. Roger est Chrétien , & établi à la Cour de Charles. Alcine , qui n'a pas oublié que le Paladin a autrefois détruit ses jardins enchantés , vient en demander vengeance au Conseil des Fées. Toutes celles qui ont à se plaindre des Paladins , rappellent aussi leurs injures ; elles se décident à envoyer l'envie dans le cœur de Gan. Ce personnage fameux dans le *Morgante* , par ses perfidies , qui joue un rôle assez subalterne dans le *Roland amoureux* , & fait peu de chose dans le *Roland furieux* , devoit agir davantage dans le nouveau Roland ; car ce Paladin devoit y paroître aussi. Il est fâcheux que la mort ait empêché l'Auteur de pousser plus loin cette nouvelle entreprise ; il l'auroit perfectionnée

en la finissant. Si quelquefois on n'y retrouve pas la sagacité & la pureté de l'Arioste , on y retrouve toujours son imagination ; & on l'y auroit reconnu par-tout , si le temps ne lui avoit pas manqué.

Les Comédies de l'Arioste , sont au nombre de cinq. Les deux premières , la *Cassette* & les *Supposés* , furent d'abord écrites en prose ; il les mit ensuite en vers ; & c'est sous cette dernière forme qu'on les présente dans cette édition. Les Pièces , en général , sont d'un genre un peu singulier ; ce sont des Romans en action , qui tiennent un peu du temps où ils ont été écrits. Dans la *Cassette* , deux jeunes gens amoureux de deux jolies Esclaves qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter , parce que leurs avarés pères ne les laissent pas disposer de leurs coffres-forts , craignant de les perdre pour jamais , parce que leur maître qui s'est apperçu de leur amour , & qui veut les forcer à payer le prix qu'il desire , les a menacés de s'éloigner , & de les emmener , consentent à employer la ruse que leur propose un Valet. C'est d'envoyer un Etranger affidé , marchander l'une des Esclaves , & donner en

91 MERCURE DE FRANCE.

gage, pour le prix dont il conviendra, une cassette remplie de bijoux, qui vaut dix fois le prix de la jeune personne. Cette cassette se trouve en effet chez le père d'un des amans; mais c'est un dépôt sacré. Pour ne pas le perdre, on dira qu'il a été volé; on réclamera l'autorité du Juge qui enverra visiter la maison du Marchand, où l'on la reprendra. L'un des jeunes gens, qui est fils du Juge, appuiera l'exécution de ce projet qui donne lieu à une multitude d'*imbroglio*, qui finissent à la satisfaction des amans, & à celle même du Marchand qui emporte le prix des Esclaves. Ce sont les pères qui le paient par l'adresse des Valets, dont les fourberies ont fourni les modèles des intrigans qu'on a vu depuis sur le Théâtre.

Les *Supposés* sont encore un Roman. Erostrate, envoyé à Ferrare pour y faire ses études, devenu amoureux d'une jeune & aimable personne, imagine d'entrer dans sa maison, en qualité de Domestique, & charge son Valet de le représenter dans la Ville, & d'étudier sous son nom. Il se fait aimer; il est même aussi heureux qu'un amant peut l'être. Le père de la maîtresse, instruit enfin

de ce qui se passe, se propose de le punir sévèrement. Mais tout s'arrange, dès qu'il fait que l'homme qui a déshonoré sa fille, peut en faire une honnête femme, & lui donner un état convenable à sa naissance & à sa fortune.

Les mœurs ne sont pas entièrement respectées dans cette Pièce ; elles le sont encore moins dans la *Lena* ; c'est le nom d'une femme très-vile, qui vit dans le désordre, & que son mari encourage, parce qu'il y trouve son avantage. Un vieillard qui en est amoureux, lui a confié sa fille pour l'élever ; & cette vile institutrice est en marché pour la vendre. Heureusement l'acheteur ne demande pas mieux que d'être mari, & il le devient ; mais auparavant le honteux marché a été conclu ; & l'Auteur ne fait grâce d'aucun détail. En lisant cette Pièce, il faut se transporter du temps de l'Arioste ; on avoit plus de défauts en apparence, & on étoit plus honnête dans le fond. Absouse, Duc de Ferrare, frère du Cardinal Hypolite, faisoit représenter ces Pièces dans sa cour ; il fit même bâtir exprès un magnifique Théâtre, & le plus beau qui existât. C'étoient des Gentilshommes & des Dames res-

94 MERCURE DE FRANCE.

pectables de sa Cour, qui se chargeoient des rôles.

Le *Négromant*, d'un genre moins bas, ne laisse pas d'être aussi singulier. Cintio, fils adoptif de Massiaco, a épousé en secret une personne qu'il aime, & qui est fille adoptive d'un certain Lippo. Son père adoptif veut le marier ensuite; & presse tellement les choses, que ce second mariage se fait sans que Cintio ose rien dire. Il aime sa première femme; &, pour se conserver entièrement à elle, il affecte la plus grande indifférence pour celle qu'on l'a forcé de prendre. Les choses vont à un tel point, qu'on le croit incapable d'être mari; & sa famille s'adresse à un *Négromant*, pour lever le sort qu'elle croit qu'on a jeté sur lui. Le *Négromant* est un fripon qui reçoit l'argent du père de Cintio, qui en reçoit de Cintio lui-même, qui le met dans sa confidence, pour qu'il déclare sa maladie incurable, & qui n'en refuse pas non plus d'un amant de la femme infortunée de Cintio. Il imagine de faire surprendre cet amant avec sa maîtresse: cela délivrera Cintio, & rendra heureux son rival. Pour y parvenir, il imagine d'enfermer celui-ci dans une caisse qu'on

portera chez la Dame, & que personne n'ouvrira, parce qu'il aura soin d'effrayer les curieux. La femme secrète de Cintio, craint que le Sorcier ne lui enlève le cœur de son mari. Ceux qui s'intéressent à elle, arrêtent le porteur de la caisse, la fait décharger chez elle, pendant qu'elle a, avec Cintio, une conversation qui met son rival au fait de tout. Délivré de sa présence, Alain n'a rien de plus pressé que d'aller tout révéler à la famille intéressée. Le père adoptif de Cintio, trouve sa véritable fille dans la femme épousée en secret. La seconde trouve un époux dans l'homme qui l'aime.

La dernière Pièce est un Roman trop compliqué pour en pouvoir donner une idée exacte. L'Atioste ne la finit point, il la laissa à la quatrième Scène du quatrième Acte. Son frère Gabriel l'acheva après sa mort, d'après le plan qu'il avoit tracé. Elle est fort au-dessus des autres, qui avoient leur mérite dans le temps où elles furent composées. Son frère raconte une anecdote à l'occasion de la première de ces Pièces. L'Atioste étoit jeune, il aimoit le plaisir & la dissipation; son père l'en reprenoit souvent.

Un jour il lui fit une mercuriale très-longue & très-vive , que le fils écouta avec beaucoup d'attention , sans répondre un seul mot. Lorsque le père fut las de gronder , il se retira , & Gabriel demanda à Louis , comment il avoit pu se contenir au point de ne pas répondre , lui qui étoit accoutumé à se justifier bien ou mal ? « Je suis ma Comédie , dit » l'Arioste ; j'en suis précisément à la » Scène où le père fait une réprimande » à son fils. Le premier mot que m'a » dit mon père , m'a rappelé celui de ma » Comédie , & je n'ai pas voulu perdre » un moment aussi heureux pour ap- » prendre précisément lequel je devois » mettre dans la bouche de mon vieil- » lard ».

Les autres Ouvrages de l'Arioste , sont ses Poésies légères , Chansons , Sonnets , &c. Ses Élégies , ses Satyres & ses vers latins. M. l'Abbé Pezzana , à qui nous devons cette édition , l'a revue , avec soin , sur les meilleures qui ont été faites en Italie. Il y a joint des notes qui peuvent servir à l'intelligence du texte.

Œuvres Dramatiques de M. Mercier. A
Amsterdam ;

Amsterdam, chez Chauguyon & Van-Harrevelt ; à Paris, chez le Jay, Lib. rue St Jacques ; & à Toulouse, chez la Porte ; 2 vol. in-8°. fig. 7 liv. 10 s. & 2 vol. in-12. sans fig. 4 l.

Les Pièces recueillies dans ces deux volumes, sont Jenneval ou le Barnevelt François, le Déserteur, Olynde & Sophonie, l'Indigent, le faux Ami & Jean Hennuyer. Nous avons rendu compte de ces Pièces lorsqu'elles ont paru ; elles sont appréciées aujourd'hui. Si elles n'ont pas eu l'honneur de paroître sur les Théâtres publics de la Capitale, ceux de Province s'en sont emparé avec succès ; ils les redonnent souvent, & on les revoit avec plaisir. Le Drame, ce genre si désiré par ceux qui ont un goût exclusif, qui n'estiment que la Comédie & la Tragedie, vient de ces deux genres, & plaît généralement, parce qu'il prend ses sujets dans la société ordinaire, peint les hommes tels qu'ils sont, & rapproche davantage de nous les personnages & les actions qu'il met sous nos yeux. Il ne mérite les sorties que l'on fait contre lui, que lorsqu'il est manqué par ceux qui s'y exercent ; mais lorsqu'il est traité com-

E

me il doit l'être, le préjugé doit se taire; on peut, sans le préférer à la bonne Comédie, prendre le plaisir qu'il nous offre. Il semble même qu'aujourd'hui l'on devroit être moins difficile. La bonne Comédie & la bonne Tragédie sont rares; il faut recourir aux grands Maîtres, que l'on fait par cœur; & pourquoi ne pas tenir compte à l'Ecrivain du soin qu'il prend de varier nos plaisirs à sa manière? Nous n'entreprendrons pas de discuter si le nouveau genre s'est introduit au détriment des deux autres; il est certain que quand on sent combien il est difficile de faire une Comédie ou une Tragédie, on s'essaye volontiers dans un genre plus facile; mais les difficultés ne rebuteroient pas l'homme de génie, & le Public applaudiroit à ses efforts. Si, parmi ceux qui parcourent la carrière du Théâtre, il y en a peu qui puissent se promettre des succès dans le grand genre, il faut les encourager à en chercher dans celui-ci, inférieur, si l'on veut, & qui est toujours une nouvelle source de plaisir; au lieu de la fermer, il seroit à souhaiter qu'on en ouvrît encore d'autres, dussent leurs Auteurs les préférer à toutes celles que nous avons déjà. Ne blâmons point leur

enthousiasme ; on peut ne pas le partager ; mais on doit trouver bon qu'ils l'aient : c'est lorsque l'on se passionne, que l'on fait mieux. Quand la foule entre dans le Parterre, chacun est le maître de courir à la fleur qui lui plaît le plus ; mais celui qui préfère la rose, ne doit pas pour cela dédaigner l'œillet.

La Quinzaine Angloise à Paris, ou l'art de s'y ruiner en peu de temps ; Ouvrage posthume du Docteur Stearne ; traduit de l'Anglois par un Observateur. A Paris, chez les Libraires qui vendent les nouveautés ; in 12.

Il est douteux que cette Brochure soit réellement de l'Auteur célèbre auquel on l'attribue dans le titre, & dont on défigure le nom ; on n'y rencontre pas le Docteur Sterne & non *Stearne* ; quel qu'en soit l'Auteur, cela est indifférent : elle n'est pas sans intérêt. Le Héros, parti de Londres pour terminer son éducation par des voyages, emporte, pour se défrayer dans leur cours entier, douze mille livres sterling dans son portefeuille ; malheureusement il commence par la France ; il ne passe à Paris que

Eij

quinze jours; des escrocs s'emparent de lui à son arrivée; le jeu, les femmes vident son porte-feuille, qui ne contient plus rien le onzième jour. Un Créancier de mauvaise humeur le fait arrêter le treizième; un Compatriote honnête vient le consoler dans sa prison, dont il le tire le lendemain. Honteux d'avoir été dupe, il repart le quinziesme pour retourner dans sa patrie, qu'il se propose de ne quitter que quand il aura assez d'expérience pour ne plus tomber dans les écarts dont il vient d'être la victime. Le but moral de cette brochure ne sauroit être plus intéressant : il fait voir les conséquences des voyages entrepris de trop bonne heure : on envoie des jeunes gens sans guide, au sortir du Collège, dans un monde qu'ils ne connoissent pas, avec des femmes qui leur facilitent les moyens de satisfaire toutes leurs passions : c'est exciter, c'est armer, si l'on peut s'exprimer ainsi, leur imprudence, & mettre à leur portée tous les moyens possibles de faire des extravagances, en dissipant leur fortune d'une manière toujours aussi ridicule que scandaleuse.

Essai sur les causes principales qui ont

contribué à détruire les deux premières Races des Rois de France ; Ouvrage dans lequel on développe les Constitutions fondamentales de la Nation Françoisé dans ces anciens temps. Par l'Auteur de la *Théorie du Luxe*. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Lib. rue St Jacques.

L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres avoit autrefois proposé pour le sujet du prix, cette question curieuse & intéressante : *Pourquoi les Descendans de Charlemagne, Princes ambitieux & guerriers, ne purent se maintenir aussi long-temps sur le Trône des François, que les foibles Successeurs de Clovis?* On ne trouva, en 1733, aucune pièce qui fût digne d'entrer au concours ; elle remit le prix à l'année 1775, où elle a couronné l'essai que nous annonçons. Rien de plus intéressant que ces sortes de discussions. Les Académies ne sauroient trop les multiplier ; c'est le vrai moyen de répandre un jour lumineux sur ces temps anciens, couverts de nuages, & applanir peu-à-peu les difficultés de l'Histoire de France. L'Auteur de la Dissertation trouve les causes de décadence & de destruction dans la

102. MERCURE DE FRANCE.

constitution de l'ancien Gouvernement. C'est l'excessive autorité des Seigneurs de ces premiers temps qui fut la principale origine des maux qui causèrent tant de ravages. Ces Seigneurs pouvoient lever des armées formidables, & porter la guerre par-tout où ils vouloient, & souvent contre le gré même de leur Souverain. Rien ne les arrêtoit, puisqu'ils avoient en mains les richesses & la puissance. Ils s'arrogèrent l'indépendance la plus absolue ; & c'étoit la suite nécessaire de la constitution défectueuse du Gouvernement. On vit les mêmes abus se perpétuer sous la seconde race, & même s'augmenter, puisque la puissance usurpée des Seigneurs fut encore plus grande sous la seconde Race. On vit les Ducs, les Marquis, les Comtes commander des armées, administrer les finances, traiter en plénipotentiaires avec les voisins, & jouir de presque tous les droits régaliens, sans que le Roi osât le trouver mauvais. Une puissance qui étoit devenue extrême, & presque sans bornes, ne pouvoit manquer de miner le Trône de la seconde Race. L'étendue des conquêtes de Charlemagne & la formation de l'Empire, hâtèrent la chute de ce cplosse.

F É V R I E R. 1777. 103
qui fut plus prompt que celle des Mé-
rovingiens. L'Auteur de l'essai justifie &
développe toutes ces assertions, par des
traits de l'Histoire des deux Races, &
par une critique judicieuse qui lui a
mérité la couronne.

*Essai géométrique & pratique sur l'Archi-
tecture navale, à l'usage des gens de
mer ; par M. Vial du Clairbois. A
Brest, chez Malassis, Imprimeur or-
dinaire du Roi & de la Marine ; &
à Paris, chez Durand neveu, Libraire,
rue Galande, in-8°. 2 vol. dont un
en figures.*

Cet Ouvrage intéressant, & qui man-
quoit encore, est un traité où la théorie
produit la méthode, & conduit sans cesse
à la pratique ; sans théorie point de mé-
thode ; sans méthode, point de prati-
que. Comme cette méthode est faite pour
l'usage, il faut avoir une parfaite con-
noissance des objets auxquels elle est ap-
plicable, tant pour l'inventer que pour
l'employer. Si ce n'est pas sans fonde-
ment qu'on a dit qu'un Savant du pre-
mier ordre, seroit moins en état de
conduire un vaisseau en mer, qu'un

E iv

vieux marin qui ne sauroit pas lire ; il est vrai aussi que quelques années d'exercice au flambeau de la géométrie, feront d'un jeune-homme le Maître de ces vieux marins, qui ont pratiqué cinquante ans dans l'obscurité de leur ignorance.

Une vérité que la routine a long-temps contestée, & qui ne peut être mise en question aujourd'hui, c'est qu'avec de bons principes, on fait un progrès rapide dans les Arts auxquels on s'applique. La pratique en est bien-tôt familière, on y marche d'un pas assuré. C'est pour cette raison que les jeunes gens destinés à commander sur mer, sont aujourd'hui généralement instruits dans les Mathématiques. M. Bezout a fait pour eux un excellent cours, dans lequel ils peuvent puiser toutes les connaissances spéculatives qui leur sont nécessaires. Cet Académicien a aussi composé un Traité de Navigation, qui en est la suite.

Le pilotage n'est qu'une des trois parties essentielles qui constituent la science de l'homme de mer. Les deux autres sont la manœuvre & la construction. Peut-être ne convient-il qu'à un Officier consommé, de traiter de la manœuvre ;

quelques-uns l'ont fait habilement : & quant à l'Architecture navale, M. Bezout a mis sur la voie. Avec les connoissances que l'on aura acquises par la lecture de son livre, on peut entreprendre l'étude du Traité du navire de M. Bouguer. Pour les connoissances pratiques, on a les Elémens d'Architecture navale de M. Duhamel.

Mais ces deux Ouvrages forment plus de mille pages in-4°. M. Bouguer est fort diffus; il n'a pas toujours eu en vue l'homme pour qui il écrivoit. Souvent transcendant dans quelques endroits, il démontre dans d'autres les choses les plus élémentaires. Il s'est aussi étendu sur des propositions brillantes, mais qui laissent le regret de les voir établies sur des fondemens vicieux, sur une théorie de la résistance des fluides, contredite par l'expérience. M. Duhamel a écrit avant que le système d'enseignement fût fixé. Il étoit gêné, en quelque façon, par l'ignorance des sujets pour lesquels il écrivoit. Il n'a pu être précis, & encore doit-il avoir beaucoup travaillé pour n'être pas plus long.

Epargner aux Commençans la lecture de ces deux Ouvrages; ne laisser rien

E v

à desirer sur les matières qui en font l'objet, dans un Traité de 400 pages in-8°. étoit sans doute une entreprise utile. M. Vial du Clairbois, vient de l'exécuter avec succès. Un Ouvrage de la nature du sien, est peu susceptible d'extrait, & n'a besoin que d'être annoncé. L'Auteur y a sans cesse sous les yeux, le sujet qu'il instruit. C'est, pour l'intelligence de la première partie, l'Élève qui fait les deux ou trois premiers volumes de M. Bezout; & pour l'intelligence de la seconde, celui qui fait le cours entier. Il en dit d'autant moins, que cet Académicien en a dit davantage. M. Vial du Clairbois, n'avance rien qui ne soit fondé sur des principes géométriques qu'il établit quelquefois, mais pour lesquels il renvoie le plus souvent aux numéros de l'Ouvrage de M. Bezout. Il s'attache enfin à éviter tout double emploi de temps.

La formation des Maîtres couples, des couples ou coupes extrêmes, des réductions pour les couples intermédiaires, des plans verticaux, tant selon la longueur que selon la largeur des navires, des plans obliques, selon les *lisses*, &c. est l'objet de la première section.

Pour la pratique, il a puisé souvent dans l'Ouvrage de M. Duhamel. Il applique les méthodes qui naissent de sa théorie, à une gabare de 80 pieds de longueur, sur les fonds de laquelle il fait voir que l'on peut élever un vaisseau de 66 pièces de canon, en en doublant les dimensions.

Dans la seconde section, l'Auteur passe à la cabature de la carène, tant hors-d'œuvre pour obtenir le déplacement, que dedans-œuvre pour se procurer la jauge du navire. Il la termine par des méthodes d'échelles de solidité, dont on néglige trop l'usage.

La troisième section est employée à traiter des différentes espèces de vaisseaux : d'abord, sommairement, de ceux de marche; ensuite, d'une manière assez étendue, de ceux de Port, avec application à une flûte dans le goût des vaisseaux du Nord. Enfin, des vaisseaux de ligne, avec application à un vaisseau de 74 canons.

La seconde partie traite de la stabilité de la détermination du métacentre, des formes de carène qui le font baisser ou monter dans l'inclinaison du navire; de la recherche du centre de gravité de

E vj

la partie submergée, considérée comme homogène. On y trouve quelques vues pour se procurer le centre de gravité de tout le vaisseau, par expérience; le calcul, pour cette recherche, étant long à cause de l'hétérogénéité de ce corps.

Dans la seconde section de cette partie, il est question de problèmes qui dépendent de la théorie du choc des fluides, tels que la détermination de l'emplacement de la mâture & de sa hauteur, ou du point vélique. M. Vial du Clairbois, n'a pas cru pouvoir se dispenser de traiter les dernières questions, quoique fondées sur une théorie qui n'est pas satisfaisante, parce qu'il a craint que son Ouvrage ne parût incomplet s'il les omettoit; mais il l'a fait avec beaucoup de précision, en laissant de côté les calculs à faire sur ce sujet. Il a mis plus de détails en parlant de la stabilité, parce que c'est un objet sur lequel le Géomètre Physicien peut prononcer. Il a donné un exemple des calculs indiqués par les formules algébriques.

En général, cet Ouvrage est celui d'un homme très-instruit; il doit être mis entre les mains de tous les Elèves

de la Marine, pour lesquels il deviendra un véritable ouvrage classique. L'Auteur a apporté le plus grand soin à la correction de l'impression, qui est surtout si importante dans les livres de cette espèce, où la moindre faute peut causer de grandes méprises. Les planches, qui forment un volume, sont très-bien faites & très-bien gravées.

Fragment sur les mœurs & coutumes des Morlâques, tirés de l'Extrait du voyage en Dalmatie, de M. l'Abbé Fortis, inséré dans le Tome XX du Journal Littéraire de Pise.

Le Morlâque, habitant des lieux éloignés de la mer & des places de guerre, est, au moral, un être bien différent de nous. La sincérité, l'honnêteté, la confiance de ce Peuple, dégénèrent bien souvent en une simplicité excessive. Les Commerçans Italiens & les Habitans des bords de la mer, en abusent fréquemment; ce qui a rendu plus défians les Morlâques, auprès desquels *foi de chien* a autant de valeur que *foi d'Italien*. Malgré cela, le Morlâque, né sociable & généreux, ouvre sa cabane à l'Etranger, & lui fait part de tout ce qu'il a.

Quand un Morlâque, voyageant, s'arrête à la maison d'un hôte ou d'un parent, la fille aînée de la maison, ou la nouvelle mariée; s'il y en a une, va au-devant de lui, & le reçoit avec un baiser. Mais un Voyageur d'une autre Nation, ne peut jouir d'une telle faveur; les jeunes femmes alors se cachent, ou se tiennent sur la réserve. Tant que l'on donne à manger dans les maisons de ceux qui sont à leur aise; les pauvres du village y trouvent toujours ce qui est nécessaire à leur subsistance, ce qui fait que pas un d'eux ne s'abaisse à demander l'aumône aux Voyageurs. Le moindre sujet de joie sert d'occasion aux Morlâques pour dépenser en un jour ce qui devrait leur suffire pour long-temps. Ils sont, au contraire, très-économes dans l'usage des choses destinées à les garantir de l'intempérie des saisons. Ils ont coutume, lorsqu'ils rencontrent de la boue, d'ôter leurs souliers, à moins qu'ils ne soient plus que déchirés, & vont la tête nue en temps de pluie, pour ne pas gâter leur bonnet neuf. Leur exactitude à tenir leur promesses, est très-grande. Un débiteur ne passe jamais le terme prescrit, à moins qu'une nécessité

insurmontable ne l'y force. Dans ce cas, il va chez son créancier avec un présent, pour en obtenir quelque délai.

L'amitié est indissoluble pour les Morlâques. Ils en font un point de religion, & ce nœud se resserre au pied des autels. Le rituel Esclavon a une bénédiction particulière pour unir solennellement deux amis en présence de tout le Peuple. Les hommes qui ont été liés entre-eux par une pareille cérémonie, s'appellent, dans cette langue, demi-frères, & les femmes demi-sœurs. Les devoirs de ce lien sacré, sont de secourir son ami en quelle occasion ou quel besoin que ce soit, & de le venger des injustices & des outrages qu'on pourroit lui faire : les exemples de ceux qui ont mis leur vie en danger pour leur ami, n'y sont pas rares. De même, les inimitiés sont si durables parmi les Morlâques, qu'elles passent de père en fils. Il y a chez eux un proverbe qui dit : *Que celui qui néglige de se venger ne se sanctifie point*, & le même mot sert à exprimer *vengeance* & *sanctification*. Le meurtrier d'un Morlâque est obligé d'errer de lieu en lieu, pour se soustraire à la fureur de ceux qui le poursuivent. S'il a pu échapper à leurs recherches, & s'il a

ramassé quelque argent , il cherche , après avoir prudemment attendu un certain temps , à obtenir la paix , qui lui est accordée au moyen d'un paiement fixé par les médiateurs , & fidèlement observée.

Les Morlâques résistent aisément à toute sorte d'emplois. Leur service à la guerre est excellent , lorsqu'ils sont bien conduits. Ils sont très-propres au commerce & apprennent facilement , même , lorsqu'ils sont adultes , à lire , à écrire & à compter. L'art du Tailleur est borné , chez eux , aux anciennes modes. Ils ont quelques connoissances de la teinture , & leurs couleurs ne sont certainement point à mépriser. Ils teignent en noir avec l'écorce de frêne , qu'ils tiennent en fusion , pendant huit jours , avec de la limaille de fer. Ils obtiennent un beau bleu Turquin , au moyen de l'infusion de la laitue sauvage séchée à l'ombre , dans la lessive pure.

Les Morlâques sont extraordinairement superstitieux. Ils croient aux sorciers , aux lutins , aux sortilèges , aux vampires. Leurs vieilles Sorcières savent faire plusieurs charmes , dont le plus ordinaire est de détourner le lait des vaches

de leurs voisins, afin que les leurs en aient en abondance; & de même qu'il y a des Sorciers, il s'y trouve aussi des personnes qui savent rompre les charmes. Malheur à qui s'aviserait de montrer quelque doute sur le pouvoir des unes & des autres.

L'innocence & la liberté naturelle de la vie pastorale, subsistent encore parmi les Morlaques. Une belle fille, rencontrant un homme de son Pays, l'embrasse affectueusement, sans qu'on y trouve aucun mal. L'Auteur de ce Voyage a vu plusieurs fois des hommes & des femmes s'embrasser entre-eux, lorsqu'ils se rencontroient devant leurs Eglises les jours de fêtes.

Les filles sont fort soigneuses de leur parure avant de se marier, & s'abandonnent ensuite à la malpropreté, comme si elles vouloient justifier le mépris que leurs maris ont pour elles. Ce n'est pas, au reste, que les filles même exhalent une bien bonne odeur: le beurre dont elles ont coutume d'oindre leurs cheveux, devenant rance très promptement, produit une exhalaison fort désagréable pour les Etrangers.

L'habillement des femmes Morlaques varie suivant les lieux. Les femmes ma-

riées sont distinguées des filles par les ornemens de tête. Il n'est permis aux premières de porter autre chose qu'un mouchoir uni, de quelque couleur que ce soit. Les filles ont un bonnet d'écarlate, d'où pend ordinairement un voile très-large, qui retombe par-dessus les épaules.

Il arrive souvent qu'une fille est demandée en mariage par un jeune homme d'un village éloigné. Les vieillards des deux maisons traitent alors le mariage, avant que les époux se voyent. Il arrive rarement qu'on refuse d'accorder les filles ; on ne regarde point à la condition de l'amant. La demande une fois agréée, le futur va voir la future, & si les parties ne se déplaisent point, le mariage est conclu.

Les maris traitent leurs femmes avec mépris. Ils sont dans l'usage de ne jamais les nommer à personne sans employer auparavant la formule d'excuse, *avec votre permission, ou sauf votre respect*. Ils ne les souffrent point dans leurs lits, (qui sont fort rares parmi eux) ; mais elles doivent coucher par terre & obéir quand on les appelle. Une Morlâque ne change point de régime, n'interrompt ni ses fatigues, ni ses courses lorsqu'elle est enceinte. Elle

accouche souvent dans les champs, & ramasse alors d'elle-même son enfant, le lave au premier ruisseau qu'elle rencontre, le porte chez elle, & retourne le jour suivant à ses travaux accoutumés. On lave les enfans nouveaux-nés dans l'eau froide; on les emmaillotte ensuite dans un méchant drap, & ils restent ainsi assez mal soignés pendant quatre mois. On les laisse courir ensuite dans la cabane & dans les champs, ce qui contribue beaucoup à les rendre robustes. Ils vont à la suite de leurs mères pour les tetter, jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse fasse manquer leur lait. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de la prodigieuse longueur des mamelles des femmes Morlaques, qui peuvent donner le lait à leurs nourrissons, non-seulement par-dessous les bras, mais même par derrière les épaules. Les enfans passent leur première jeunesse dans les bois à garder les troupeaux, en s'exerçant pendant ce temps-là à faire des ouvrages de main. Leur couteau est le seul instrument dont ils se servent pour faire des fifflets, & pour travailler des tasses ornées de divers bas-reliefs, qui, quoique bizarres, ne seroient pas dédaignés dans nos villes.

Le lait, caillé de diverses manières,

116. MERCURE DE FRANCE.

est la nourriture ordinaire des Morlaques. Ils aiment à y faire infuser du vinaigre, & font ainsi une sorte de fromage frais très-rafraîchissant, dont le petit lait est pour eux une boisson très-agréable. Le fromage frais, frit dans du beurre, est le meilleur plat qu'ils sachent apprêter pour un hôte qui leur survient à l'imprévu. Ils ne font point usage de pain cuit à notre façon; mais ils font des gâteaux de toutes les espèces de froment. Les choux, les raves & les herbes nourrissantes, qui se trouvent dans les bois & dans les campagnes, sont leurs mets les plus communs.

Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne, considéré dans l'Histoire Civile, Religieuse & allégorique du Calendrier; ou Almanach avec des Figures en taille-douce, par M. Court de Géblin, &c. p. 632. Discours Prélim. p. xxxii. Paris 1776. in 4°. avec Fig. On souscrit pour la suite, chez l'Auteur, rue Poupée, &c.

L'Auteur de cet Ouvrage s'avance à grands pas dans la carrière qu'il s'est tra-

cée ; il nous donne un IV^e Volume qui ne paroîtra pas moins neuf & curieux, que ceux dont le Public est déjà en possession. Celui-ci a pour objet l'*Histoire du Calendrier*, ou Almanach. Elle y est considérée sous trois points de vue différents, mais intimement liés au plan général de l'Ouvrage entier, & d'une manière bien propre à faire sentir son utilité. On voit donc ici comment se forma le Calendrier ; quelles furent, non-seulement les Fêtes qui le composèrent chez les Peuples anciens ; mais sur-tout le rapport de ces Fêtes avec le Calendrier même. Enfin, les Allégories auxquelles il donna lieu.

Les développemens de ces trois Livres, s'ouvrent par le Calendrier des quatre Peuples dont les Antiquités sont les plus intéressantes ; les Calendriers Hébreu, Egyptien, Grec & Romain. Ils sont comme le texte de tout l'Ouvrage.

On voit dans le I^{er} Livre l'influence qu'ont le Soleil & la Lune, Roi & Reine physiques de l'Univers ; que leurs cours servit toujours de règles pour les divisions du Temps en semaines, mois, années, cycles de toute espèce ; que la première forme d'année, & la plus simi-

118 MERCURE DE FRANCE.

ple furent de douze Lunes , ou de 354 jours : qu'elle fit place à une année solaire de 360 jours : que telle fut l'année du Déluge. Qu'assez long-temps après, cette année étant devenue trop courte, on y ajouta 5 jours, qui furent séparés des autres, sous le nom d'*Epagomenes*, en Egypte & dans l'Orient ; & de *Quin-quatre* à Rome. Qu'enfin, on trouva les années bissextiles de 366 jours.

L'explication que renferme ce Livre, des noms donnés au Calendrier, à l'Almanach, au Soleil, à la Lune, aux Planètes, aux jours, aux mois, &c. par la plupart des Peuples Egyptiens, Grecs, Hébreux, Romains, Peuples du Nord, &c. apprend qu'aucun mot ne fut l'effet du hasard ; & on a la satisfaction de voir l'origine d'une multitude de mots qu'on a sans cesse à la bouche ou sous les yeux : que tout mot eut constamment sa raison, & en devient beaucoup plus précieux.

L'Origine des VI Dieux & des VI Déeses qui présidoient aux XII Mois : leurs portraits relatifs au Mois auxquels ils présidoient ; la distinction des jours heureux ou malheureux : l'origine de l'Astrologie ; celle de l'observation des Astres, & des Foires ; ainsi que des di-

vers instrumens à mesurer le tems, sont autant d'articles qui entrent dans ce Livre.

Le 2^e. a pour objet les Fêtes anciennes. La 1^{re} Section a pour objet les Fêtes en général, leurs causes, les Ouvrages qui y sont relatifs, les Cérémonies avec lesquelles on les annonçoient & on les célébroient.

La II^{me} Section traite des Fêtes relatives à de grandes Epoques. La *Victoire* remportée sur les Géans, ou ces Fêtes relatives aux révolutions physiques de l'Univers, fêtes dont l'origine & les sources étoient inconnues. » Lorsque l'année » commençoit, dit notre Auteur, on » venoit de célébrer la victoire remportée » sur les Géans.

Il trace ici l'Histoire de ces Géans, & de leur défaite; il décrit les Fêtes établies à leur sujet dans différentes contrées; l'objet de ces fêtes, le sens qu'on doit attacher à la défaite qu'on y célébroit: les fêtes de la *Victoire* qui en résultèrent, & comment la défaite de *Dahac* en Perse, & la mort d'*Hiacynthe* à Lacédémone, &c. sont des évènements relatifs à ces fêtes.

On passe delà aux fêtes du jour de

l'An chez les Orientaux , calquées par celles d'Osiris , d'Ancebis , &c. L'usage de donner des œufs à Pâques est ici une suite de la Théologie & de la Philosophie des temps primitifs , où tout étoit né d'un œuf. De là résultèrent l'Histoire des Dioscures , ou Castor & Pollux , nés d'un œuf & de *Léda* , la nuit éternelle , dans le sein de laquelle naquirent tous les Etres. Castor & Pollux , dont la vie étoit alternativement de six mois , sont le soleil d'Été & le soleil d'Hiver , qui paroissent tour-à-tour six mois sur l'horizon. Les Romains ont la même Histoire sous les noms de *Remus* & de *Romulus* , nés de *Rhée-Sylvia* , fils de *Mars* , nourris par une *Louve* , dont le premier voit six Vautours , tandis que celui-là en voit douze , & dont celui-là meurt avant celui-ci , & de la main de *Celer* ; tous caractères allégoriques auxquels on ne peut se méprendre , ainsi qu'aux fêtes célébrées en l'honneur de ces deux Frères.

Paroissent ensuite les fêtes du nouvel An , *Janus* , *Anna* , *Perenna* , &c. les fêtes de la *Neoménie* ou nouvelle Lune , & de la pleine Lune. Celles du 25 Décembre , les *Sannales* , les jeux séculaires ,
avec

F É V R I E R. 1777. 121
avec le Poëme d'Horace , destiné à être
chanté.

La 3^{me} Section est consacrée aux fêtes de Cérès & aux Mystères d'Eleusis. Elles méritoient cette distinction par l'éclat de ces mystères , & par leurs rapports, avec les premiers besoins des hommes, avec l'agriculture , dont on y célébroit l'invention ; cette invention qui réunit les hommes en société , & qui est la source des propriétés & de toute législation.

Les fêtes des Egyptiens , des Perses & des Romains , composent la 4^{me} Section, & celles des Grecs la 5^{me} ; les fêtes de ces deux derniers Peuples sont distribuées par mois , avec les Hymnes & les Prières anciennes qui subsistent encore & qui y sont relatives. Ce détail prouve le rapport étroit qui régna toujours entre les fêtes & les saisons de l'année où elles arrivoient , de même qu'avec les travaux de la campagne pour chaque mois. Ainsi les faits se trouvent toujours d'accord avec les principes posés dans les Volumes précédens.

Le Livre III^{me} traite des Allégories auxquelles donna lieu le Calendrier & ses diverses Parties. Tout fut personni-

122 MERCURE DE FRANCE.

fié ; la nuit , le jour , la lumière , les ténèbres , le tems , l'année , les saisons , les mois , les semaines , les jours de l'année , le dernier sur-tout. De là l'Histoire & les Fables d'Arthyr , de Leda , des deux principes , d'Eole , de Circé , des Filles de Cérops , &c. du *Loup* de Danaut , & de la *Louve* de Romulus.

La 2^{me} Section offre les Personnages allégoriques nés du Soleil & de la Lune. Le premier de ces Astres , toujours regardé comme un Roi , fut mis à la tête de tous les Catalogues des Rois des Nations primitives. De-là ces prétendus Princes , *Æmon* , *Man* , *Menès* , *Minos* , *Bélus* l'Assyrien , *Belus* le Tyrien , *Cadmus* , *Janus* , *Cécrops* , *Romulus* , *Enée* , *Pharnace* , *Apis* d'Argos , *Orus* de Trezène , *Thor* de Finlande.

La Lune , avec ses diverses phases , ses apparitions & ses disparitions , sœur & femme du Soleil , devint les *Gorgones* & *Méduse* , *Hélène* , *Europe* , *Basilée* , *Lo* , *Pasiphaée* , ce qui conduit à l'Histoire de *Thésée* , d'*Ariane* & du *Minotaure*.

La 3^{me} Section passe en revue les Personnages allégoriques , relatifs aux productions de la Terre. *Oferis* , *Isis* , *Bacchus* &

Cérès. On explique les allégories que renferme l'Histoire de ces Divinités ; on rapporte les monumens de l'Antiquité qui les concernent ; on analyse les *Dyonisiaques* , Poëme célèbre où l'on chantoit les exploits de Bacchus , & les Poëmes relatifs à l'enlèvement de Proserpine.

Ce III^{me} Livre se termine par l'explication d'un grand nombre de monumens précieux de l'Antiquité , tels que la Table Héliaque , & un Calendrier Egyptien & Grec.

Les Tables consistent dans des listes étymologiques de mots & de noms ; une table des fêtes , une des Allégories & symboles. On a fait entrer dans la Table des Matières , tout ce qui concernoit les mœurs & usages anciens , ainsi que leurs rapports avec les tems modernes, ce qui y répand plus d'intérêt.

Le Discours préliminaire offre après une analyse légère de ce Volume , un tableau des encouragemens qu'a reçu l'Auteur depuis la publication du 3^{me} Volume , entre lesquels ceux accordés par un Ministre du Roi , & la souscription du Roi pour cent Exemplaires , due aux sollicitations généreuses de quelques Savans illustres.

124 MERCURE DE FRANCE.

Ceci est suivi de la notice de quelques Ouvrages dans lesquels on a fait mention du Monde Primitif , de la réponse à quelques objections , & de quelques corrections & additions.

„ Nous osons dire, d'après un Savant
 „ littérateur , sans craindre d'être dé-
 „ menti par les personnes qui ont du
 „ goût & de l'impartialité , que plus M.
 „ de *Géblin* avance dans sa carrière , plus
 „ il se rend intéressant. Le second Vo-
 „ lume intéresse plus que le premier ;
 „ & le troisième , que nous avons sous
 „ les yeux , intéresse encore plus que le
 „ second , ... Un Lecteur impartial
 „ mettra le *Monde Primitif* au nombre
 „ des meilleurs livres qu'on ait publiés
 „ dans ce siècle ».

Trésor généalogique, ou extraits des titres anciens qui concernent les Maisons & Familles de France , & des environs, connues en 1400 , & auparavant ; par Dom Caffiaux , Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur , résidant en l'Abbaye Royale de S. Germain-des-Prés , à Paris. Dédié à la Reine. Ouvrage proposé par souscriptions ou inscriptions , en dix volumes

F É V R I E R. 1777. 125
in-4°. A Paris, de l'Imprimerie de
Philippe-Denys Pierres, Imprimeur
du Collège Royale de France, rue
S. Jacques, 1777.

La partie généalogique manquoit jusqu'à présent dans les Bibliothèques. C'est avec confiance, est-il dit dans le *Prospectus* qui vient d'être publié, qu'on offre au Public savant, un Ouvrage qui supplée à ses besoins, qui augmente ses richesses littéraires. Celui-ci est le fruit de quarante ans d'un travail pénible & laborieux. L'Auteur se flatte qu'on lui saura gré d'avoir rassemblé, sous un point de vue, une infinité de titres précieux & importans, dont on ne pouvoit auparavant se procurer la connoissance, qu'avec des dépenses énormes & souvent infructueuses. La nécessité de faire des preuves, obligeoit-elle de recourir aux siècles passés, de remonter à ses aïeux, de constater une extraction noble & respectable, soit pour parvenir aux honneurs qui ne s'accordent qu'à l'ancienne Noblesse, soit pour placer des parens dans les Chapitres, soit pour discuter des intérêts de famille, qui, pour l'ordinaire, demandent une suite

F iij

de filiations : Quelles peines ! quels embarras ! Ici les difficultés disparaissent , les monumens & les dépôts publics , les chartriers des Seigneurs , les registres des Greffes & des Eglises , les archives des Chapitres , des Abbayes , des Monastères , des Villes , des Provinces , viennent de toutes parts se ranger & présenter dans un ordre suivi , tout ce qu'ils ont d'intéressant pour les différentes Familles. C'est le fil conducteur qui donne l'entrée & la sortie d'un labyrinthe dont on ne pouvoit se tirer.

L'Auteur, qui a conduit ses recherches jusqu'aujourd'hui , se borne , quant-à-présent , aux personnes qui vivoient en 1400 , ou auparavant. C'est la partie la plus intéressante & la plus négligée. Plusieurs raisons qu'il expose dans son *Prospectus* , l'ont engagé à ne parler que de l'ancien temps.

Quoiqu'il n'ait particulièrement en vue que les Habitans de la France , il n'a pu se dispenser de s'étendre sur les Provinces voisines , où plusieurs familles Françoises ont pris naissance , où plusieurs branches de Maisons se sont transplantées. Il parle aussi quelquefois des

anciennes familles roturières, pour deux raisons. La première, parce que les roturiers ont le même droit que les Nobles, de connoître leur extraction, leurs ancêtres, leurs alliances. La seconde, parce que plusieurs Nobles doivent leur origine à ces illustres roturiers, qui, ayant les sentimens & la vertu, qui font la vrai Noblesse, méritent place dans un livre qui fait revivre les morts.

L'Auteur a mis à la tête du premier volume, un Discours curieux & instructif sur l'Art généalogique; une liste des abbréviations qu'il emploie, & un catalogue alphabétique des Auteurs, des personnes, des archives, & des lieux cités aux marges.

L'Ouvrage contiendra dix volumes in-4°. de 800 pages chacun, en beau papier, d'une impression nette & correcte, en caractères neufs, ainsi que les cadres & filets pour distinguer les quatre colonnes de chaque page. M. *Pierres*, chargé de l'impression de cet Ouvrage, ne négligera rien pour ce qui concerne sa partie. La première & principale colonne, contiendra les généalogies par ordre des temps, en commençant par les titres plus anciens qui les

F iv

appuient : les différens degrés de filiation seront désignés par la suite naturelle des chiffres arabes mis en tête de chaque article. La seconde colonne est pour la date des titres, dans un ordre chronologique. La troisième, pour l'indication des preuves : on n'y mettra que les pièces authentiques que l'Auteur a vues par lui-même, & les lieux où elles se trouvent. La quatrième, pour les notices, comprendra, non-seulement les pièces rapportées dans les livres imprimés, & dans les écrits des Compilateurs, mais encore celles qui sont informes, & n'ont point toute l'autorité requise pour faire preuve.

Chaque volume de 800 pages, équivalentes à 1200, à cause des abréviations, ne se vendra, en feuilles, que *huit livres* pour les Souscripteurs, & *dix livres* pour les Inscripteurs ; de sorte que tout l'Ouvrage, en dix volumes in-4°. ne coûtera que *quatre-vingt livres* aux uns, & *cent livres* aux autres.

La manière dont l'Auteur demande des avances ou des assurances, prouve son désintéressement. Il n'exige que *huit francs* d'avance de chaque Souscripteur, & rien des Inscripteurs ; sinon

leur soumission & engagement de prendre les volumes à mesure qu'ils paroîtront. L'édition commencera sur la fin du mois de Mars de la présente année 1777, au cas qu'il y ait un nombre suffisant de souscriptions ou d'inscriptions. Le premier volume sera achevé sur la fin de Septemb. suivant ; le second à la fin de Mars de l'année prochaine 1778, & les autres successivement. Les Souscripteurs, en faisant retirer le premier volume, paieront le second, & ainsi jusqu'au dixième, qui sera délivré *gratis*. Les Inscripteurs paieront les volumes à mesure qu'ils paroîtront, & toujours en représentant leur certificat d'inscription, sur lequel on fera note du volume fourni & payé. Les frais de port de lettres, port de volumes, seront à la charge des Souscripteurs ou Inscripteurs.

Les avances des Souscripteurs, & les soumissions des Inscripteurs, seront reçues chez *Ph. D. Pierres, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques*, & dans toutes les Maisons de la Congrégation de St. Maur, par les Prieurs ; & , en cas d'absence, par les sous-Prieurs ou Procureurs, qui, sans aucun intérêt,

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

& par amitié pour l'Auteur, le recevront & en donneront *récépissé*. Les souscriptions & inscriptions ne seront ouvertes que jusqu'au premier de Mars de l'année prochaine 1777 *. Ceux qui n'auront point fait alors les diligences, courront le risque de ne point avoir l'Ouvrage, ou de ne l'avoir qu'à un prix plus considérable, parce qu'on n'en tirera que cent exemplaires par-delà le nombre retenu.

Dissertation sur la nature du Froid, avec des preuves fondées sur de nouvelles expériences Chymiques; par M. Herckenroth, Apothicaire Aide-Major des Camps & Armées du Roi: brochure in-12, prix 1 l. 4 s. à Paris, chez Monory, Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Française.

*Si à cette époque, le nombre de Souscripteurs & Inscripteurs ne paroïssoit pas suffisant pour entreprendre l'Edition, les avances des Souscripteurs leur seront rendues, & les Inscripteurs seront déchargés de leur engagement. Au reste, à cet égard, on en donnera avis dans la Gazette de France, le Mercure de France, & autres Journaux.

Kunckel , dans son *Laboratoire Chimique* , ouvrage Allemand , & qui n'a point encore été traduit en François , expose une théorie sur le froid & sur le chaud , qui , jusqu'à présent , n'a point été adoptée. Il pensoit que le chaud étoit de nature alkaline , & le froid de nature acide , & que les liquides qui deviennent solides par le froid , doivent ce nouvel état à la combinaison du froid & du chaud. Si l'on a égard au temps où Kunckel a vécu , ce Chimiste étoit excusable d'avoir publié cette doctrine ; mais excusera-t-on de même l'Auteur de la brochure que nous venons d'annoncer , de vouloir faire revivre une théorie occulte , pour ne rien dire de plus ? Cette théorie est aujourd'hui absolument oubliée , & mérite de l'être , depuis , sur-tout , que nous avons sur cet objet d'excellens Ouvrages donnés par d'habiles Physiciens , que nous nous dispenserons de nommer , parce qu'ils sont connus de tous ceux qui cultivent la Physique expérimentale.

Histoire du Bas-Empire , en commençant à Constantin le Grand. Par M. le Beau , Professeur d'Eloquence au Collège Royal , Secrétaire ordinaire de Mon-

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

seigneur le Duc d'Orléans , & ancien Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris chez Saillant & Nyon , & la veuve Desaint. Tom. 19 & 20.

Les deux volumes de l'Histoire du Bas-Empire que nous annonçons , renferment les événemens de l'Empire Grec , depuis 1118 jusqu'en 1204 , sous les Empereurs Jean Comnène : Manuel Comnène , Alexis II , Andronic , tous deux de la race des Comnènes : vient ensuite Isaac l'Ange , détrôné au bout de dix ans , par son frère Alexis III , & rétabli , huit ans ensuite , avec son fils Alexis IV. Nicolas Canabe , règne quelques jours ; Alexis V , dit Marzuphle , s'élève sur le trône par le meurtre des deux derniers Princes , & fait bien-tôt place à Baudouin , Comte de Flandres , que les Latins choisissent pour Empereur , après la prise de Constantinople. Les Grecs , qui ne subissent pas le joug des Latins , se donnent pour Empereur , Théodore Lascaris.

Jean Comnène , fils & successeur d'Alexis , eût été un Prince accompli , s'il

eût moins aimé la guerre. Il eut toutes les vertus de son père, sans avoir aucun de ses défauts. Un extérieur peu avantageux cachoit une ame grande & généreuse, & son règne fut un de ces intervalles de repos, qui retardèrent la chute de l'Empire. A peine étoit-il sur le trône, qu'il repoussa les attaques des Turcs, des Patzinas, des Serves & des Hongrois. Vainqueur de tant de nations, il marche en Cilicie, d'où il chasse les Arméniens, qui s'en étoient emparés. On voit ici l'établissement d'un nouveau Royaume d'Arménie. L'Empereur oblige le Prince d'Antioche à le reconnoître comme Souverain : il entre dans la ville ; mais une révolte, sourdement excitée par ce Prince, l'oblige d'en sortir. La guerre contre les Turcs continue ; Jean retourne à Antioche, dont on lui refuse l'entrée. Résolu de se la faire ouvrir par force, il va passer l'hiver en Cilicie. Une blessure mortelle qu'il reçoit dans une chasse, lui ôte la vie ; mais avant que de mourir, il choisit pour son successeur Manuel, le plus jeune de ses fils. Le discours qu'il fait à ses Courtisans, renferme des vérités précieuses, & dût faire beaucoup de sensation.

Tous les sujets de l'Empire pensoient, de Manuel comme en avoit pensé son père. Son frère Isaac, quoique son aîné, lui étoit si inférieur en mérite, que les droits de la naissance ne trouvèrent point de défenseurs. On admiroit dans Manuel, le courage, la grandeur d'ame, la passion pour la gloire; on vouloit dès lors trouver en lui la prudence d'un âge avancé. Les grâces de sa personne aidoient encore à faire valoir son mérite: il étoit de haute stature; une beauté mâle, un regard plein de douceur, un teint vif & animé annonçoient un heureux mélange de bonté & de vigueur. Telles furent les qualités qu'il porta sur le trône. La vigueur s'y conserva, la bonté y fut fort altérée par les malignes influences de la grandeur. De mauvais Ministres corrompirent ce beau naturel. On voit ici l'élévation, le manège, & la chute des deux principaux. Environné de ces conseils, Manuel devint dur, hautain, libertin, jusqu'à entretenir un commerce scandaleux avec sa propre nièce. Sa femme Irène, Princesse modeste & vertueuse, dont l'Historien judicieux fait un portrait si intéressant, loin de le retirer de ses désordres, fut éclipsée par sa Concubine.

La fierté du Prince d'Antioche fut forcée de plier sous les armes de Manuel. Ce Prince, soldat déterminé, signale en vingt combats contre les Turcs, une bravoure téméraire, & la mort qu'il semble chercher, & qu'il eût souvent méritée, le suit toujours. Ses faits guerriers sembleroient romanesques, s'ils n'étoient attestés par deux Auteurs très-graves & contemporains, dont l'un parle comme témoin oculaire. Sa bonne-foi ne fut pas égale à sa bravoure. Plein des anciennes défiances qui avoient rendu Alexis ennemi des Croisés, il fit échouer la seconde Croisade. L'Empereur Conrad, & le Roi de France, Louis le jeune, revinrent en Europe, après avoir signalé leur courage plus que leur prudence.

Le siège de Corfou, dont les Siciliens s'étoient rendus maîtres, est un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Manuel, toujours intrépide, y fit des miracles de cette aveugle valeur qui faisoit son caractère; on vit alors quel changement l'exemple d'un Prince peut opérer dans une nation. Les Grecs semblent être ceux de Marathon & des Thermopyles. Les guerres de Serbie & de Hongrie, qui succédèrent, offrirent à Ma-

nuel de nouvelles occasions de montrer son courage. Il n'y a point de bataille où il ne paye de sa personne, & ne cherche les plus périlleuses aventures.

On lit, dans le dix-neuvième volume, le commencement des forfaits d'Andronic, cousin-germain de Manuel, Prince perdu de mœurs, mais hardi, plein de ruses, ambitieux, capable de tous les crimes, qui ne le conduisirent au trône que pour le punir sur un échafaud plus élevé. Ses diverses aventures sont ici distribuées selon l'ordre des temps.

Les guerres que Manuel fit en Italie par ses Généraux, après divers succès, se terminèrent par une paix avec le Roi de Sicile. La conquête de la Cilicie, & les guerres contre les Turcs, fournissent, dans Manuel, des exemples de générosité & d'une suprême bravoure. La visite que le Sultan d'Icône fit à Manuel à Constantinople, les fêtes données à ce Sultan, & son départ, intéresseront le Lecteur. Irène, première femme de Manuel, étant morte, il épousa Marie d'Antioche, la plus belle personne de son siècle.

Après quelques réflexions sur le peu de fruit que l'Empire retira de la valeur des trois premiers Comnènes, le quatre-

vingt-neuvième livre commence par l'histoire des guerres de Hongrie , & finit par l'expédition inutile , faite en Egypte , de concert avec Amaury, Roi de Jérusalem. On voit ici la chute bien méritée du Ministre Strypiote , & la disgrâce injuste d'Alexis.

Le quatre-vingt-dixième livre renferme la guerre contre les Vénitiens , qui dura quatre ans , & celles des Turcs , qui ne finirent qu'avec la vie de ce Prince. Sa témérité, heureuse jusqu'alors , essaya la plus sanglante défaite à Myriocephales. Cette terrible bataille , & toutes ses suites , sont racontées en détail. Manuel meurt quatre ans après , dans la trente-huitième année de son règne ; & sa conduite , dans le gouvernement , est développée dans le reste du livre qui termine le dix-neuvième volume.

La peinture de la Cour , après la mort d'Alexis , ouvre le vingtième volume, page 7 ; on y voit la suite des aventures d'Andronic, qui fait révolter Constantinople contre l'Impératrice-mère , & son Ministre favori. Andronic est reçu avec joie à Constantinople ; il n'a dessein, dit-il , que d'assurer & d'aider le jeune Empereur ; sous ce masque , il se défait

438 MERCURE DE FRANCE.

de ses ennemis, fait étrangler l'Impératrice-mère, & peu de temps après, le jeune Empereur. La suite du règne d'Andronic n'est qu'un tissu de massacres & de condamnations injustes. A la vue de tant d'horreurs, l'Historien s'arrête, & encore frémissant d'effroi : *C'est, dit il, un malheur pour l'histoire, d'être forcée de tenir si long-temps sa plume trempée dans le sang, & de n'offrir que des tableaux funestes. Mais chargée de reproduire les siècles à la mémoire des hommes, trop heureuse quand elle n'a que des héros à faire paroître, elle n'est pas moins obligée de peindre les monstres. Elle les présente & les immole aux yeux de tous les âges, sur le même échafaud qu'ils ont teint du sang des innocens, & jamais criminels ne furent environnés d'un plus grand spectacle. Il faut lire l'horrible catastrophe, qui fit, de ce tyran inhumain, un exemple affreux de la vengeance d'un peuple opprimé par une cruelle barbarie.*

Le portrait d'Isaac, successeur d'Andronic, & celui de ses Ministres, prépare le règne de l'imbécillité. Ses armées chassent de l'Empire les Siciliens, qui y avoient fait des conquêtes ; mais elles échouent contre l'Isle de Cypre, dont

un tyran, nommé Isaac, s'étoit emparé, La Bulgarie se révolte & se donne des Rois. Branas, vainqueur des Bulgares, prend le titre d'Empereur & vient attaquer Constantinople ; il est tué dans une bataille. La guerre des Bulgares continue. La troisième Croisade, à la tête de laquelle furent Philippe-Auguste, Frédéric, Empereur, & Richard d'Angleterre, est encore traversée par la perdie des Grecs. Richard chasse le tyran Isaac de l'Isle de Cypre, & s'en empare. Après plusieurs révoites, & une suite de mauvais succès contre les Bulgares, Isaac est détrôné par son frère Alexis, qui lui fait crever les yeux.

Alexis III, aussi imbécille que son frère, fut soutenu par sa femme Euphrosyne. Cette Princesse joignoit une mâle vigueur à tous les vices de son sexe. Un imposteur, qui se disoit fils de Manuel, fut bien-tôt assassiné. Une nouvelle Croisade, à la tête de laquelle étoit l'Empereur Henri VI, eut peu de succès par la mort de ce Prince. Les Bulgares renouvellent la guerre ; mais leurs Rois, Asan & Pierre, tués par leurs propres sujets, laissent la couronne à leur frère Joannitce. L'Empereur Grec se sou-

140 MERCURE DE FRANCE.

mer à payer tribut à l'Empereur d'Allemagne. Un pirat le fait trembler. Euphrosyne , disgraciée , est bien-tôt rappelée à la Cour ; mais le Ministre Constantin en est banni pour toujours. Générosité du Sultan d'Icone. Maladie de l'Empereur. Irruption des Valaques. Révolte de Chryse , que l'Empereur ne peut réduire , & d'Ivan , qui repousse les Grecs , & est pris par perfidie. On ne voit , dans le reste de ce règne , que désordres dans le Palais & dans la ville. Tous les liens de l'obéissance se relâchent ; le Prince tombe dans le mépris. Enfin , la cinquième Croisade se prépare ; plusieurs Princes d'Occident se joignent aux Vénitiens pour aller s'emparer de Constantinople , dont la conquête leur paroissoit nécessaire à celle de la Terre Sainte.

Le dernier livre du vingtième volume, ne renferme que l'attaque & la prise de Constantinople par les Latins. On y expose les divers événemens de ce siège fameux , & l'élection de Baudouin , Comte de Flandres , qui fut le chef d'une nouvelle race d'Empereurs ; & cette partie de l'ouvrage est remplie de faits intéressans. La marche des judicieux Historiens , est également intéressante dans les deux vo-

lumes que nous annonçons , soit par le choix des événemens , soit par la noble éloquence avec laquelle ils sont décrits.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine , traduites en François , avec des remarques sur les Harangues & Plaidoyers de ces deux Orateurs , & des notes critiques & grammaticales en Latin , sur le texte Grec : accompagnées d'un Discours Préliminaire sur l'Éloquence & autres objets intéressants ; d'un Traité sur la Jurisdiction & les Loix d'Athènes ; d'un Précis Historique sur la Constitution de la Grèce , sur le gouvernement d'Athènes & sur la vie de Philippe , &c. Par M. l'Abbé Auger , de l'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de la ville de Rouen , ancien Professeur d'Éloquence dans la même Ville. A Paris , chez Lacombe , rue de Tournon , près le Luxembourg , 3 vol. in-8°. reliés , 25 livres.

Nous rendrons compte , dans un volume prochain , de la partie la plus étendue & la plus difficile de ce recueil intéressant , la version du texte de Dé-

142 MERCURE DE FRANCE.

mosthène. Nous devons aujourd'hui faire connoître les accessoires que M. l'Abbé Auger y a joints; ils sont tous très-importans. Les uns destinés à l'éclaircissement & à l'intelligence du texte, sont les fruits d'une érudition peu commune, & d'un travail de plusieurs années. Les autres, en partie historiques, en partie littéraires, annoncent également le savant & l'homme de goût.

Les remarques critiques & grammaticales sur le texte Grec, que nous indiquerons d'abord, sont placées à la fin de chaque volume. Elles sont le résultat des recherches de l'Auteur; il les a écrites en latin pour en rendre l'usage plus général, & l'étendre aux étrangers mêmes qui lui sauront gré d'avoir pensé à eux. Parmi les Auteurs qu'il a consultés avec le plus d'avantage, dans cette partie de son travail, il nomme le savant Reiske de Leipfick; mort il y a quelques années, & à qui l'on doit une édition complète de tous les Orateurs Grecs, dans leur langue originale, avec des notes, des remarques, des versions latines, qui ont eu le suffrage de tous les Savans. M. l'Abbé Auger a été en correspondance avec cet homme célèbre,

qui lui a dédié la dernière partie de sa collection. Cet hommage est également honorable à celui qui l'a rendu, & à celui qui l'a reçu. Nous savons que la reconnoissance du premier y a eu beaucoup de part : il a avoué lui-même qu'il avoit des obligations essentielles au savant François avec lequel il étoit en correspondance , & dont les observations lui ont été quelquefois utiles.

Nous ne nous arrêterons pas à cette partie du travail de M. l'Abbé Auger ; elle est faite pour être consultée , avec fruit, par tous ceux qui entreprendroient de lire Démosthène dans sa langue originale. Nous nous bornerons aussi à indiquer la liste des Tribus d'Athènes, celle des Bourgs qui faisoient partie de l'Attique, & le Dictionnaire géographique des Royaumes , Provinces, Villes , Places & Ports, dont les deux Orateurs ont parlé dans leurs Discours. Ce Dictionnaire a été revu par M. Barbeau de la Bruyère , qui a fait une étude approfondie de la Géographie ancienne & moderne , sur laquelle il a écrit plusieurs Ouvrages. Cette partie des accessoires de la traduction de M. l'Abbé Auger, n'est pas la moins intéressante ;

il n'a rien négligé de ce qui pouvoit instruire & satisfaire le lecteur : il lui offre dans son Ouvrage, tout ce qu'il pouvoit désirer, & lui épargne l'embarras de le chercher ailleurs, où il ne seroit pas sûr de le trouver toujours.

Un morceau bien intéressant, c'est un tableau précis & rapide de l'histoire de la Grèce, en général, & des Athéniens en particulier. Ce tableau a été fait d'après M. l'Abbé de Condillac & M. Turreil. On ne peut avoir réuni plus de faits dans un aussi petit espace; & il a fallu beaucoup d'art pour les mettre chacun à leur place, & les présenter d'une manière claire & distincte. Avant de lire Démosthène, il faut connoître le peuple auquel il a parlé, sa situation, ses intérêts, son caractère, & celui des peuples voisins. Ces connoissances sont indispensables pour bien entendre l'Orateur. On les trouve toutes ici.

Le lecteur déjà instruit de l'état de la Grèce, à cette époque, trouve de nouvelles lumières à la tête de chaque Discours. Le Traducteur ne se borne pas à offrir, dans des réflexions préliminaires, le sommaire du Discours qu'il

qu'il va présenter. Il donne l'historique des faits qui y ont donné lieu ; il en fixe la date ; & par-tout les chef-d'œuvres de l'éloquence Grècque , se trouvent alliés à l'histoire de la Grèce. En étudiant les grands modèles de l'art oratoire , on apprend à connoître en même temps le génie & le caractère de ces peuples.

Ce travail intéressant & utile ne terminoit pas la tâche que s'imposoit M. l'Abbé Auger. Démosthène n'a pas traité uniquement des affaires d'Etat dans ses harangues ; il a défendu les intérêts particuliers d'Athènes , comme les intérêts publics de cette ville ; il a parlé aussi en faveur de quelques Citoyens, ou contre eux. Ces Discours , pour être bien entendus , demandent d'autres connoissances préliminaires plus difficiles à se procurer. L'Auteur n'a pas voulu les laisser à désirer ; & il a composé un Traité de la Jurisdiction & des Loix d'Athènes. Ce Traité , comme le titre l'indique , est naturellement divisé en deux parties : la première fait connoître les différentes espèces de Magistrats , de Juges & de Tribunaux ; les formes à observer pour obtenir justice. Tous ces détails sont

G

piquans; ils peuvent fournir des comparaisons intéressantes à ce qui se pratique de nos jours. De tout temps il y a eu des procès entre les Citoyens d'un même lieu, des loix pour les terminer, & des hommes adroits qui savoient éluder ces loix & employer les détours de la chicane, qui est aussi ancienne que les Sociétés & les Tribunaux.

La seconde partie est consacrée à faire connoître les loix d'Athènes. L'objet de l'Auteur n'étant point de donner un Traité complet de Jurisprudence attique, il se borne aux loix principales qui ont rapport aux Discours qu'il a traduits. Ce Traité peut être regardé comme neuf par la forme & la quantité des choses qui y entrent : il suppose les recherches les plus étendues, & une critique judicieuse.

La dernière partie qui nous reste à indiquer du travail de M. l'Abbé Auger, c'est son Discours préliminaire, Ouvrage plein de goût & de choses. Le véritable but de l'éloquence, est de persuader & de déterminer sur le champ les volontés. Les moyens qu'elle emploie pour y arriver, sont le raisonne-

ment qui éclaire l'esprit , les images qui frappent l'imagination , les sentimens qui touchent & remuent le cœur : tantôt elle sépare les moyens , tantôt elle les fond ensemble. D'après cette définition , l'Auteur ne regarde comme éloquence proprement dite , que celle qui est dans les genres qu'on appelle délibératif & judiciaire. Il a du moins raison de les regarder comme le premier degré de l'éloquence. Mais tous les lecteurs n'excluront pas pour cela le genre démonstratif , qui ne peut remplir le même but dans toute la rigueur de la définition de M. l'Abbé Auger ; mais qui conservera ses partisans , sur-tout dans un temps où l'éloquence n'a plus , pour l'exercer , les grands sujets qu'elle avoit autrefois. L'Auteur , après cette définition , parcourt l'état de l'éloquence , en France , à Athènes & à Rome. Il donne ensuite des principes solides sur la traduction en général , & sur celle des Orateurs en particulier. Ces principes amènent des réflexions sur les différens genres de style ; & il les applique aux langues Grecque , Latine & François. Il termine ce Discours profond par un parallèle de Cicéron &

de Démosthène. Il compare, non-seulement les deux Orateurs, mais encore les hommes & leur génie.

La lecture de tout ces morceaux, peut seule donner une juste idée du travail de leur Auteur, & des difficultés qu'il a eu à vaincre. Il fixe celle que nous devons avoir de ces Orateurs généralement moins connus que célèbres, & que leurs Traducteurs, jusqu'à présent, avoient défigurés.

Le mouvement est un des principaux caractères de l'éloquence de Démosthène; mais ce n'est pas un mouvement qui va par sauts & par bonds, si nous pouvons nous exprimer ainsi; c'est un mouvement progressif & rapide où tout est lié, tout est enchaîné. Un style coupé, haché, décousu, seroit entièrement opposé au genre de cet illustre Orateur. Tout n'est pas d'ailleurs mouvement chez lui. On se trompe lorsque l'on se représente Démosthène, toujours tonnant, toujours foudroyant, pour nous servir d'une expression répétée jusqu'au dégoût, par tout ceux qui ont parlé de lui. Il y a dans ses Discours beaucoup d'endroits tranquilles & paisibles, pleins d'adresse & d'insinua-

tion. C'est ainsi qu'en jugent ceux qui le lisent dans sa langue. Ceux qui le liront avec attention, dans cette traduction, en penseront de même. En voyant M. l'Abbé Auger avouer qu'il n'y a point de phrases dans ces Discours, qu'il n'ait remaniées bien des fois, qu'il n'ait retouchées & repolies d'après ses idées & d'après celles de personnes éclairées qu'il a consultées; qu'il a mis enfin à les traduire, le temps que Démosthène mettoit à les composer, ils concevront difficilement que ce soit un Orateur à traduire, *d'après la première impression que fait le plaisir de le relire.* C'est cependant ce que l'on a dit, ce que l'on a prétendu tenter. Un rapprochement des passages ainsi traduits légèrement avec ceux traduits par M. l'Abbé Auger, pourra intéresser le Lecteur.

Il faut entendre Démosthène, a dit le Journaliste, répondre à ceux qui demandent quelle nécessité de s'armer contre Philippe. « Eh quelle autre, grands Dieux! » que celle qui meut des hommes libres » à la vue du déshonneur? Est-ce cette » nécessité que vous attendez? Elle vous » assiège, elle vous presse. Il en est une » autre.... Dieux protecteurs! Eloignez-

» là des Athéniens ! Il en est une autre ,
 » celle qui frappe les Esclaves , la vio-
 » lence. Athéniens ! j'aurois honte de
 » vous en parler ».

M. l'Abbé Auger a traduit : « Pour-
 » quoi différer ? Pourquoi temporiser ?
 » Qu'attendons-nous , Athéniens , pour
 » faire ce que nous devons ? Que la
 » nécessité nous presse ? Mais la néces-
 » sité qu'on peut appeler celle des hom-
 » mes libres , n'a plus besoin d'être atten-
 » due ; elle nous presse depuis long-tems :
 » prions les Dieux d'éloigner de nous
 » celle des Esclaves. La plus grande né-
 » cessité pour un homme libre , c'est
 » le déshonneur. Je n'en connois point ,
 » on n'en peut imaginer de plus forte.
 » Celle d'un Esclave , ce sont les coups ,
 » ce sont les tortures ; puissions nous ,
 » Athéniens , n'éprouver jamais cette
 » dernière ; on ne doit pas même en
 » parler » !

Nous ne ferons aucune réflexion sur ces deux traductions ; mais nous observerons , en passant , au sujet des deux harangues de la couronne , dont nous allons citer quelques morceaux que le Correcteur de M. l'Abbé Auger reproche à Eschine , de donner à toutes

les loix qu'il cite, un sens faux & forcé. C'est précisément sur l'article des loix qu'Eschine a le plus d'avantages. Quand on lit légèrement & rapidement, on ne peut pas prendre garde à tout ; mais quand on relit, cela suppose qu'on a déjà lu & bien lu. . . .

Traduction faite d'après la première lecture, par M. D. L.

« Non , Athéniens , non , j'en jure,
 » vous n'avez point failli en défendant
 » la liberté de la Grèce. J'en jure , &
 » par les mânes de vos ancêtres qui ont
 » péri dans les champs de Marathon ,
 » & par ceux qui ont combattu à Platée,
 » Salamine & Artémise , par tous ces
 » grands Citoyens dont la Grèce a re-
 » cueilli les cendres dans des monumens
 » publics. Elle leur accorde à tous la
 » même sépulture & les mêmes hon-
 » neurs. Oui , Eschine , à tous ; car tous
 » avoient eu la même vertu , quoique
 » la destinée souveraine ne leur eût pas
 » donné à tous le même succès ».

Version de M. l'Abbé Auger. « Si ,
 » condamnant l'Auteur du décret, vous
 » méprisez mon administration, vous

Giv

252 MERCURE DE FRANCE.

„ paroîtrez avoir fait une faute , & non
 „ pas avoir subi les rigueurs injustes de
 „ la fortune. Mais non , Athéniens ,
 „ non , vous n'avez point fait une faute ,
 „ en vous exposant pour le salut & la
 „ liberté de tous les Grecs. J'en jure ,
 „ & par ceux de vos ancêtres qui ont
 „ exposé leur vie à Marathon , & par
 „ ceux que la Ville de Platée a vus
 „ ranger en bataille , & par ceux qui
 „ ont livré le combat naval , soit d'Ar-
 „ témise , soit de Salamine , & par tous
 „ ces braves Citoyens dont les corps
 „ reposent dans les tombeaux publics.
 „ L'état leur a accordé à tous les mê-
 „ mes honneurs , la même sépulture :
 „ oui , Eschine , à tous , & non pas seu-
 „ lement à ceux dont la fortune a se-
 „ condé la valeur. Cette conduite étoit
 „ juste ; ils avoient tous fait le devoir
 „ de gens braves ; mais ils ont eu le
 „ sort que le Souverain Etre réservait
 „ à chacun „ .

Nous nous arrêterons un instant sur
 ce morceau , *j'en jure , & par les mânes
 de vos ancêtres , &c.* Démosthène , plein
 d'un noble enthousiasme , représente les
 braves guerriers d'Athènes , morts à Ma-
 rathon , à Platée & à Salamine , comme

des Dieux protecteurs & sauveurs de la Grèce, comme des Divinités par lesquelles il jure; il se sert d'une expression sacrée, pour ainsi dire, *με*, préposition que l'on n'employoit que dans les sermens faits par les Dieux, *με τὸν Δία, με τὸν Ἀπολλόνα, με τὴν Ἀθηνῶν*. L'expression *mânes*, qui ne convient qu'à des morts, suivant la réflexion judicieuse de M. Tourreil, & non à des Dieux toujours vivans, détruit cette idée. *Qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise*. On réunit ici les objets, tandis que Démosthène les divise pour donner plus de nombre à la phrase, pour multiplier les exemples, & pour y appliquer l'attention de ses Auditeurs, dont la Grèce a recueilli les cendres. Ce n'étoit pas la Grèce qui avoit recueilli les cendres des Athéniens morts en combattant pour leur patrie, ou pour la Grèce; c'étoit dans l'enceinte de la ville & au nom de la ville qu'on leur avoit rendu cet honneur. Démosthène, dans une de ses harangues, vante cet usage comme particulier à la ville d'Athènes. *Cui, Eschine, à tous*, M. de L. H. a omis, & non pas seulement à ceux dont la fortune n'a pas secondé la valeur; circonstance sur la-

quelle Démosthène insiste , & à laquelle il veut que ses Auditeurs fassent une attention particulière.

« L'avez-vous remarqué, Athéniens,
 » dit M. L., lorsqu'il a parlé de nos mal-
 » heurs ; il en parle sans rien ressentir ,
 » sans rien témoigner de cette *tristesse* ,
 » *qui sied si bien à un Citoyen sensible &*
 » *vertueux*. Son visage étoit rayonnant
 » d'allégresse ; sa voix étoit sonore &
 » éclatante. Le malheureux ! il croyoit
 » m'accuser , & il s'accusoit en effet lui-
 » même en se montrant dans nos revers
 » communs , si différent de ce que vous
 » êtes. »

Version de M. l'Abbé Auger. « Dans
 » le cours de ses imputations calomnieu-
 » ses , ce qui m'a le plus étonné, Athé-
 » niens, c'est qu'en insistant sur nos in-
 » fortunes , il en a parlé sans ressentir ,
 » sans témoigner la tristesse d'un Citoyen
 » zélé & vertueux. Avec cet air & ce
 » ton satisfaits , avec les éclats d'une voix
 » sonore, il croyoit m'accuser sans doute ;
 » mais , il prouvoit en effet contre lui-
 » même , qu'il n'étoit pas affecté de nos
 » revers comme les autres. »

Il y auroit bien des remarques à faire sur ce morceau ; nous les laissons à nos

Lecteurs. Nous demanderons seulement à l'homme de goût où est le style nombreux de Démosthène, & si des oreilles Athéniennes, ces oreilles fières & délicates auroient supporté dans un Orateur le concours des lettres sifflantes, (qu'on nous permette l'expression,) *qui sied si bien à un Citoyen sensible.*

L'exorde de la même harangue est un chef-d'œuvre dans le genre tranquille & paisible. Nous prions le critique de juger si une exclamation qu'on insère n'est pas opposée au genre de cet exorde. Voici l'exemple qu'il propose. « Eschine a dans » cette accusation de grands avantages : » oui, Athéniens, de bien grands ! Nos » risques ne sont pas égaux. S'il ne gagne » pas sa cause, il ne perd rien, & moi, » si je perds votre bienveillance... Mais, » non, il ne sortira pas de ma bouche » une parole sinistre au moment où je » commence à vous parler. Athéniens, » on écoute volontiers l'accusation & » l'injure, & *qu'on entend avec peine » ceux qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes !* Ainsi donc Eschine a pour lui » tout ce qui attire l'attention des hommes. Il m'a laissé *ce qui les blesse & leur déplaît.* Si, dans cette crainte, je me » tais sur les actions de ma vie, je pa-

» roîtrai me justifier mal ; je ne ferai
 » plus celui que vous avez cru digne de
 » récompense ; si , pour l'intérêt de ma
 » cause , j'expose ce que j'ai fait en per-
 » dant l'Etat , je serai dans la nécessité
 » de parler souvent de moi-même. Je le
 » ferai du moins avec toute la modéra-
 » ration dont je suis capable ; & ce que
 » je serai forcé de dire , imputez-le ,
 » Athéniens , à celui qui m'oblige à me
 » défendre.

M. l'Abbé Auger traduit au contraire
 d'après l'orateur Grec. « Eschine , dans
 » cette affaire , a sur moi plus d'un avan-
 » tage ; deux sur tout , Athéniens , &
 » qui sont essentiels. Premièrement , les
 » risques ne sont pas égaux entre nous.
 » Je perdrois infiniment plus en perdant
 » votre amitié , que lui en ne gagnant
 » pas sa cause. Si je perds votre amitié ,
 » il y va pour moi. . . . Mais j'évite en
 » commençant toute parole sinistre ;
 » lui , au contraire , il m'accuse sans
 » avoir rien à perdre. On aime naturel-
 » lement à écouter des accusations &
 » des invectives , & on n'entend qu'avec
 » peine ceux qui font eux-mêmes leur
 » éloge. Eschine avoit donc pour lui ce
 » qui captive l'attention des hommes. Il
 » ne me reste à moi que ce qui déplaît

» à presque tout le monde. Si , dans la
 » crainte de choquer , je ne parle pas
 » des actions de ma vie , il semblera que
 » je ne peux ni me justifier sur les griefs
 » de l'accusation , ni montrer à quel titre
 » je me crois digne d'une récompense.
 » Si , pour l'intérêt de ma cause , j'entre
 » dans le détail de ce que j'ai fait pour
 » l'Etat & pour les Particuliers, me voilà
 » forcé à parler souvent de moi : je tâcherai
 » du moins de le faire avec toute la
 » modération possible ; & ce que la nécessité
 » me forcera de dire , il faut l'imputer
 » à celui qui m'oblige à me défendre. »

Nous aurions mieux aimé que M. l'Abbé Auger eût préféré le mot *bienveillance* à celui d'*amitié*. Quant au Traducteur qui a cru mieux faire , il nous semble qu'il a manqué une finesse qui n'étoit pas à négliger. *Il m'a laissé ce qui les blesse & leur déplaît*, en parlant des hommes en général est un peu dur. Démosthène a dit , *il ne me reste à moi que ce qui déplaît à présent presque à tout le monde*. Comme c'est dans l'homme un effet de la malignité & un sentiment de jalousie qui l'empêche d'entendre volontiers quelqu'un se louer lui-même ; l'Orateur qui

158 MERCURE DE FRANCE.

a voulu dans ce moment ménager ses Auditeurs , & ne rien dire absolument qui pût les blesser , se garda bien de rendre sa proposition générale. Cette observation prouve, en faveur de l'opinion de M. l'Abbé Auger , qu'il ne faut rien omettre dans Démosthène , autant que la langue le permet.

Encore un exemple , & nous terminerons par-là ce parallèle & notre extrait.
 « Écoutez - moi , vous le devez ; c'est
 » pour vous que j'ai eu la force de sup-
 » porter tous ces travaux ; il seroit trop
 » honteux que vous n'eussiez pas celle de
 » les entendre. »

M. l'Abbé Auger. « Vous devez m'é-
 » couter , Athéniens, pour plusieurs rai-
 » sons , & sur-tout parce qu'il seroit
 » honteux que j'eusse soutenu pour vous
 » tant de travaux , & que vous ne pus-
 » siez en supporter le récit. » Il n'y a ici
 qu'une phrase ; les deux leçons disent la
 même chose , mais que le ton en est dif-
 férent ! Le premier Traducteur fait par-
 ler Démosthène en homme fier de ses
 services , & les reproche à ceux aux-
 quels il les a rendus. M. l'Abbé Auger
 a rendu celui que devoit avoir l'Orateur
 dans cette circonstance importante pour

F É V R I E R. 1777. 159

lui, où sa cause étoit délicate, & où son adverfaire avoit un parti : sa fierté devoit se soutenir & craindre de blesser les Juges ; aussi sa tournure adoucit-elle tout ce que la pensée qu'il avoit à exprimer pouvoit avoir de dur.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LES Incas, ou la destruction de l'Empire du Pérou, par M. de Marmontel, Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Française, dédié au Roi de Suède, très-belle édition, ornée de onze superbes gravures, 2 volumes, grand in-8°. broché, 18 liv. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, 1777, ouvrage important & très-intéressant, dont nous parlerons dans le *Mercur* prochain.

Hymne au Soleil, en quatre divisions, traduit du Grec, par M. l'Abbé de Reyrac, Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, petit in-12, prix 24 s. broché. A Paris,

chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, 1777.

Cet ouvrage est dans le goût des bons Ecrivains de la Grèce. S'il n'est pas un Poëme échappé à l'injure des temps, il paroît du moins avoir été composé sur les meilleurs modèles de l'antiquité : nous en rendrons compte incessamment.

Histoire des progrès de l'Esprit Humain dans les Sciences & dans les Arts qui en dépendent. SCIENCES INTELLECTUELLES : savoir, la Dialectique, la Logique, l'Ontologie, la Cosmologie, la Psycologie, la Théologie naturelle, la Religion naturelle, la Morale, la Législation & la Jurisprudence, la Politique, la Grammaire, la Rétorique, & l'Éloquence, la Poésie ; avec un abrégé de la vie des plus célèbres Auteurs dans ces sciences ; par M. Savérian, volume in-8°. relié 5 liv. chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg,

Ce précis historique des Sciences *Intellectuelles*, fait suite à l'histoire des Sciences *Mathématiques*, & à celle des Scien-

F É V R I E R. 1777. 161
ces *Physiques*, que le Public a favorablement accueillies, qui sont du même Auteur, & chez le même Libraire : nous ferons connoître plus particulièrement ce nouvel ouvrage si utile à l'éducation.

Dictionnaire interprète manuel des noms latins de la Géographie ancienne & moderne, pour servir à l'intelligence des Auteurs latins, principalement les Auteurs classiques, avec les désignations principales des lieux ; ouvrage utile à ceux qui lisent les Poètes, les Historiens, les Martyrologes, les Chartes, les vieux Actes, &c. &c. &c. volume grand in-8°. relié 5 liv. chez le même Libraire, au Bureau des Journaux, rue de Tournon.

Les Spectacles de Paris, vingt-sixième partie, chez la veuve Duchesne, rue St. Jacques.

Almanach de Gotha, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Étrennes Orléanoises, chez Couret de Villeneuve, Libraire, à Orléans.

Étrennes aux Amateurs de la Loterie

162 MERCURE DE FRANCE.

Royale de France, ou la vraie explication des Songes, avec leur rapport aux quatre-vingt-dix numéros de la Loterie Royale de France, suivie de quatre-vingt-dix figures allusives aux mêmes numéros, avec des cabales pour le calcul, tirés des meilleurs Auteurs Italiens ; ouvrage traduit de l'Italien en François, fort intéressant à tous ceux qui veulent tenter la fortune par des mises heureuses. A Paris, chez Molini, Libraire, rue de la Harpe, Esprit, au Palais-Royal, la veuve Duchesne, rue S. Jacques, Lesclapart, quai de Gêvres, prix 1 liv. 16 sols.

Cet Almanach ne doit être regardé que comme un jeu pour ceux qui ont le loisir & la fantaisie de combiner des chimères & de s'en amuser.

L'Égyptienne, Poëme épique, petit in-12, broché, 24 sols, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon.

Histoire abrégée des Papes, depuis S. Pierre jusqu'à Clément XIV, tirée des Auteurs Ecclésiastiques, 2 vol. in-12, reliés 6 liv. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Hurepoix.

F É V R I E R. 1777. 163

On trouve chez le même Libraire, *Morceaux choisis des Prophètes*, mis en François par M. l'Abbé Champion de Nilon, deux vol. in-12, 6 liv.

Histoire de la décadence & de la chute de l'Empire Romain, par M. Gibbon, ouvrage traduit de l'Anglois, in-12, relié, 3 liv. chez Moutard & les frères Debure, Libraire, quai des Augustins.

Description des aspects du Montblanc, présenté à Sa Majesté le Roi de Sardaigne, par Marc-Théodore Bourrit, pour servir de suite à la description des Glacières de Savoie, &c. Lausanne, 1776, in-8°. broché, 36 f. & chez Moutard, Libraire, quai des Augustins.

Précis des argumens contre les Matérialistes, par Pinto, in-8°. broché, 36 f.

Relation ou Journal d'un Officier François, au service de la Confédération de Pologne, Amsterdam, 1776, in-8°. broché, 36 f.



ACADÉMIES.

I.

*Prix proposé par l'Académie des Sciences ,
Belles-Lettres & Arts de Lyon , pour
l'année 1777.*

M DE FLESSELLES , Intendant de la Ville & Généralité de Lyon , empressé de concourir à l'avancement des Arts qui fleurissent en cette Ville , a invité l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts , qui y est établie , de proposer , en son nom , une Médaille d'or , du prix de 400 livres , pour la perfection de la Teinture noire sur la Soie.

L'Académie a accepté cette commission avec reconnoissance , & s'empresse d'annoncer qu'elle décernera ce prix dans la Séance publique de sa rentrée , au mois de Décembre 1777 , à celui qui aura constaté avoir porté , en France , à une plus grande perfection , la Teinture noire de la Soie , ou par un Mémoire détaillé.

accompagné d'échantillons d'essais , ou par des expériences répétées pardevant les Commissaires nommés par l'Académie , & qui s'engageront à garder le secret du procédé , si l'Inventeur l'exige. L'intention de M. l'Intendant étant au surplus de solliciter la faveur du Gouvernement pour l'Auteur couronné.

Les Académiciens ordinaires sont seuls exceptés du concours ; les Mémoires n'y seront admis que jusqu'au 1^{er} Août 1777. Ils pourront être adressés à l'Académie , sous le couvert de M. l'Intendant ; ou *francs de port* , à M. de la Tourrette , Secr. perp. de la classe des Sciences ; ou à M. Boullioud , Secr. perp. de la classe des Belles-Lettres ; ou chez Aimé de la Roche , Imprimeur - Libraire de l'Académie.

I I.

Prix proposé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne. Pour l'année 1778.

L'Académie des Sciences , Arts & Belles - Lettres de Châlons-sur-Marne, propose pour sujet du prix qu'elle adjugera dans son assemblée du 25 Août 1778.

Les moyens les moins onéreux à l'État & au Peuple , de construire & d'entretenir les grands chemins.

Tous les amis de la patrie & de l'humanité sont invités à travailler sur ce sujet. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trois cens livres.

Les pièces seront écrites en François ou en Latin , & elles seront envoyées , franchises de port , à M. Sabbathier , Secr. perp. de l'Académie , trois mois avant la distribution du prix.

Les Auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront seulement une devise à la tête ou à la fin de leur Mémoire. Ils y joindront un billet cacheté qui contiendra leur nom , qualités & demeure , s'ils veulent se faire connoître ; & la devise sera répétée sur ce billet.

III.

Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Pour l'année 1778.

L'Académie Royale des Sciences & Belles - Lettres , dans son assemblée du 6 Juin 1776 , a jugé le prix de la classe qui concernoit la question suivante :

Quelle a été, relativement aux denrées, la valeur des monnoies depuis Constantin le Grand jusqu'au partage de l'Empire à la mort de Théodose ? Et quelle a été l'influence réciproque entre les variations qu'a subies cette valeur, & les changemens arrivés dans l'état politique & économique de l'Empire ?

Ce prix a été remporté par feu M. Jules Frédéric de Keffenbrinck, premier Président de la Régence de Stettin. Son Mémoire étoit en Allemand & avoit pour devise : *Rector omnium vim quoque intelligendi, quam ipse dedit, & regit & adjuvat.* La Classe des Belles-Lettres, en le couronnant, auroit souhaité de voir la troisième partie plus généralisée & plus développée.

La Classe de Philosophie spéculative avoit différé jusqu'à l'année 1776, l'adjudication du prix sur l'examen des deux facultés primitives de l'ame, celle de connoître & celle de sentir. Le Mémoire Allemand, qui a remporté ce prix, avoit pour devise, *Nosce te ipsum* ; & il étoit de M. Jean-Auguste Eberhard, Pasteur à Charlottenbourg.

L'accès a été accordé, 1°. à la Pièce Française, intitulée : *Recherches sur la fa-*

*culté de sentir & sur celle de connoître ,
 ayant pour devise : Sin , has-ne possim
 Natura accedere partes.* Virg. Georg. 2°. A
 la Dissertation Allemande qui a pour de-
 vise un passage Grec de Platon ; *Oudè yap*
&c. 3°. Au Mémoire Allemand , qui a
 pour devise : *Est quodam prodire tenus ,*
&c.

La Classe de Philosophie expérimentale,
 a proposé pour l'année 1777, la question
 suivante :

Il est connu que les angles sous lesquels
 les rameaux des artères sortent de leurs
 troncs sont différens , & que cette diffé-
 rence est relative à celle qui se trouve
 entre les viscères.

Cela posé, on demande :

Quelle est la grandeur déterminée de ces
 angles , préféablement requise pour cha-
 que espèce de sécrétions ? Comment on peut le
 mieux parvenir, au moyen des expériences ,
 à fixer cette détermination ? Et quelles sont
 les modifications dans la vitesse & dans
 la circulation du sang qui en résultent ?

On invite les Savans de tous pays , ex-
 cepté les Membres ordinaires de l'Aca-
 démie , à travailler sur cette question. Le
 prix , qui consiste en une médaille d'or du
 poids de 50 ducats , sera donné à celui
 qui

F É V R I É R. 1777. 169
qui , au jugement de l'Académie , aura
le mienx réussi. Les Pièces écrites d'un
caractère lisible , seront adressées à M.
le Conseiller privé *Formey* , Secrétaire
perpétuel de l'Académie.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
continue de donner alternativement des
représentations des *Fragmens* , compo-
sés de l'Acte d'*Eglé* , de celui de la
Danse , des *Talens Lyriques* , & d'*Or-
phée & Euridice* , Drame héroïque en trois
Actes. On a ajouté aux *Fragmens* le Bal-
let des *Horaces* , de M. Noverre.

Ce Ballet est divisé en cinq Actes ,
& en Scènes Dramatiques , où l'action
théâtrale , la déclamation muette , la
Pantomime concourent avec la Danse
& la Musique pour former un Spec-
tacle.

ACTE 1^{er}. La décoration représente une
salle du Palais des *Horaces*. Camille ,

H

170. MERCURE DE FRANCE.

sœur des Horaces, & amante de Curiace, déplore sa cruelle destinée, apprenant que son frère & son amant doivent combattre l'un contre l'autre pour décider du sort de leur patrie. Cependant elle présente à son Amant, une écharpe qu'elle a brodée. Curiace accepte ce présent, & vole au combat ; Camille tremble pour son Amant, & ne peut recevoir, sans frémir, les adieux de ses frères. Le vieil Horace encourage ses fils.

11^e. ACTE. *La décoration représente un Camp, & un Autel est au milieu.* Les deux armées se prosternent devant l'Autel ; les Prêtres font des libations. Les deux Rois ennemis se jurent qu'ils s'entendront à ce que le sort du combat entre les Horaces & les Curiaces décidera. Combat des trois frères Romains, contre les trois frères Albains, en présence des deux armées. L'ainé des Horaces, resté seul contre les trois Curiaces, les attaque l'un après l'autre & en triomphe. Tullus met sur sa tête la couronne de la victoire. Le vieil Horace trompé par un faux rapport, gémit de la honte de son fils, & ne tarde pas à se féliciter de sa gloire.

III^e. ACTE. *La décoration représente le Capitole.* Le vainqueur est conduit en triomphe au Capitole. Camille ne voit dans son frère que le meurtrier de son Amant ; elle lui arrache l'écharpe qu'il avoit ôtée à Curiace ; elle s'abandonne à tout son désespoir, & forme des imprécations contre la Patrie. Horace ne pouvant soutenir ses plaintes & ses reproches, lui plonge son épée dans le sein. Ce crime fait horreur aux Romains, Horace, lui-même, en frémit. Le vieil Horace applaudit seul à cet attentat. On charge de fers le triomphateur.

IV^e. ACTE. *La décoration représente une Prison.* Horace déplore sa destinée. Fulvie, son Amante, veut envain faciliter son évasion. Elle se désespère, & tombe évanouie. Le vieil Horace vient alors soutenir le courage de son fils. Procule, père de Fulvie, apporte le décret du Sénat, qui accorde la grâce du coupable, & lui donne sa fille.

V^e. ACTE. *La décoration représente le Palais du Roi.* L'union d'Horace & de Fulvie est célébrée par des fêtes brillantes.

Nous n'examinerons point si ce sujet convenoit à un Ballet, & si une action aussi tragique devoit être accompagnée de danses. M. Noverre a voulu faire voir que son art pouvoit, comme la Poësie, former un Drame suivi, grand, pathétique & intéressant. C'est une Tragédie, c'est Corneille en Pantomime; mais il a fallu rompre l'unité de l'action pour la varier & la soutenir; alors on s'écarte des principes si essentiels à toute action théâtrale; on parvient à faire un spectacle, mais non pas une œuvre de génie.

Il n'en faut pas moins admirer, dans cette composition, le talent avec lequel M. Noverre fait employer tous les moyens de son Art. Cependant, il sent lui-même qu'il est des convenances & des vraisemblances à conserver; & il se propose de faire des changemens dans les derniers Actes. Mademoiselle Heinel, Mlle Guimard, M. Vestris, M. Gardel, ont rempli les principaux rôles avec une intelligence & une vérité qui ajoutent à leur réputation & à leurs succès.

On a repris l'Acte du *Devin de Village*, pour être joué après *Orphée & Euridice*. Mlle Levasseur & M. Lainez

F É V R I E R. 1777. 739
exécutent avec distinction les premiers rôles.

L'Académie Royale de Musique doit remettre encore l'*Iphigénie en Aulide*, de M. le Chevalier Gluck.

L'*Olympiade*, Opéra de M. Sacchini, pour lequel on avoit fait déjà quelques préparatifs, exigeant encore des changemens, ne sera joué qu'après Pâques.

D É B U T S.

M. L'HÔTE, jeune Acteur, chantant la basse-taille, a débuté le jeudi 9 Janvier, par le Rôle d'*Eurilas*, Berger, dans l'Acte de la *Danse des Talens Lyriques*. Sa voix est très-agréable ; sa prononciation distincte : il est très-bon musicien, & il met de la dignité dans son maintien. En cultivant son talent, il pourra acquérir la précision nécessaire à la musique.

M. LE MELLE, chantant aussi la basse-taille, a débuté, le même jour, dans l'Acte de *Vertume & Pomone*, par le Rôle de *Pan* : ce jeune Acteur est d'une figure théâtrale ; la qualité de sa voix

H iij

est fort flatteuse ; son jeu est plein de naturel & de feu ; il chante avec intelligence & avec goût.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Mercredi 22 Janvier, les Comédiens François ont donné la première représentation de *Zuma*, Tragédie nouvelle de M. Lefevre. La fable de cette Pièce est entièrement d'imagination, & un peu romanesque ; mais elle produit des situations intéressantes, & des scènes vives & pathétiques, relevées par de beaux vers, & par des morceaux de sentiment heureusement exprimés.

Une Horde Américaine s'est réfugiée dans l'abyme des rochers du Perou, loin de la cruauté des Espagnols, commandés par le fameux Pizarre. Leur Reine, tranquille dans cette retraite, oubliant son ancienne grandeur, élève sa fille & un Espagnol qui avoit été délaissé dans son enfance. Cet Espagnol devient passionnément amoureux de Zuma, sa compagne. Leur amour est agréable à la Reine, qui admire dans ces enfans

l'image de la candeur & de la belle nature. Ces amans voient ce jour tant désiré de leur union , lorsqu'un Espagnol , errant de montagne en montagne , arrive jusques dans cet asyle de la paix & du bonheur. C'est le fils du fameux Pizarre , si odieux aux malheureux Américains. La Reine reconnoissant cet Espagnol , se laisse emporter par les premiers mouvemens de vengeance ; mais le jeune homme , autant par humanité que par un secret sentiment d'amitié , obtient qu'il soit traité avec tous les égards de l'hospitalité ; on l'accueille , on le plaint , on adoucit ses maux. Cependant le fils de Pizarre reconnoit dans Zuma l'objet de sa passion. Il s'indigne de la résistance qu'il éprouve , & d'avoir un rival. Ses Soldats échappés au naufrage , viennent se ranger sous ses ordres. Pizarre laisse alors éclater sa violence & ses menaces. Il est le tyran de ses bienfaiteurs , il fait enlever Zuma. La Reine découvre en lui le meurtrier de son époux. Elle rassemble une troupe d'Américains & poursuit l'indigne ravisseur de sa fille. Le combat est près de se livrer , lorsque le jeune Amant propose de terminer

cette querelle l'un contre l'autre. Pizarre accepte le défi , mais le jeune homme est détourné par un parti. Il va retrouver son rival, ils se reconnoissent pour frères. Alors Pizarre se livrant à toutes les douceurs d'une union si douce, sacrifie sa passion à celle de son rival aimé , & se propose de devenir le défenseur des Américains , après en avoir été l'op-
 presseur. La Reine , ignorant cet heureux changement , a tout disposé pour perdre Pizarre. Il est surpris sans défense , & accablé de traits. Pizarre mourant , reconnoît la juste punition de ses attentats. Cette Tragédie , dont nous n'avons pu tracer qu'une légère idée , d'après la première représentation , a eu beaucoup de succès , & fait le plus grand honneur à M. Lefevre.

Les principaux rôles de cette Tragédie , sont joués avec beaucoup d'intelligence , de chaleur & de supériorité , par MM. Molé & Larive , & par Mesdemoiselles Sainval.

D É B U T.

M. a débuté , le 21 Janvier ,
 par le rôle d'*Aryiane* dans *Mélanide* , &

F É V R I E R. 1777. 177
par celui du *Marquis*, dans la *Pupile*. Il
avoit déjà paru sur ce Théâtre.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont repris & donné avec succès *les Sultanes*, en trois Acte en Vers, de M. Favart, avec *le Couronnement de Roxelane*. Cette Comédie charmante a été revue avec plaisir : on y applaudit les traits délicats & brillants dont cette pièce est remplie. Les trois caractères des Sultanes y sont tracés & soutenus avec beaucoup d'esprit. Mesdames Billioni, Colombe & Beaupré, les jouent avec intelligence. On se rappelle, à cette occasion, avec quelle finesse, quelle gaieté, quel intérêt, Roxelane étoit jouée par Madame Favart, si digne d'associer son talent à celui de son ingénieux époux. Le rôle du Sultan n'a jamais été mieux rendu que par M. Clairval, qui fait toujours si bien saisir l'esprit de ses rôles, si différents depuis *Montauciel* jusqu'au *Magnifique*, & depuis *Colin* jusqu'à *Soliman II*. *Le Couronnement de Roxelane* forme un beau spectacle.

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

La *Buona Figlioula* a été reprise , chantée & exécutée dans l'*esprit du maître* , d'après les conseils du célèbre Piccini , qui est l'Auteur de la Musique.

On a donné quelques représentations de *Roger & Javotte* , parodie d'*Orphée & Euridice*.

D É B U T.

Mademoiselle TESSIER a débuté , le lundi 27 Janvier , par le rôle d'*Agathe* dans *le Sorcier*. Elle a de la jeunesse , une voix délicate , & la cadence très-brillante. L'étude & l'exercice lui donneront , dans la suite , plus de précision & de sûreté dans son chant.



A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Mutius Scévola dans la tente de Porfenna

Estampe de 18 pouces de haut sur 17 de large , gravée par Jacques Schmu-
zer , d'après le tableau original de Ru-
bens, qui est dans le Cabinet du Prince
de Kaunitz, Comte de Rietberg , Pro-
tecteur de l'Académie de Vienne , au-
quel cette Estampe est dédiée. Elle se
trouve à Vienne , chez l'Auteur , & à
Paris , chez M. Aliamet, Graveur du
Roi , rue des Mathurins , prix 16 liv

RUBENS a , dans cette scène si pro-
pre à développer les passions & l'enthou-
siasme patriotique , représenté Scévola
étendant , sur un brâsier ardent , la main
qui vient de trahir son courage. L'atti-
tude du jeune Romain est noble & as-
surée; il semble, en regardant Porfenna,
braver les supplices qui lui sont réservés.

H v j

Le Roi, placé sur un plan plus élevé, paroît pénétré d'admiration à la vue de cet acte d'héroïsme. Au pied du trône est renversé l'Officier que Marius vient de poignarder. Le visage de cet Officier, victime de la méprise du Romain, annonce avec énergie la douleur & les convulsions qui précèdent une mort violente. La scène est, du côté opposé, remplie par les gardes de Porcenna qui témoignent leur étonnement, & s'assurent en même-temps de la personne de Scévola.

Rubens a traité très-peu de sujets historiques aussi intéressants. L'art d'ailleurs avec lequel ce sujet est rendu en gravure, le fera rechercher des Artistes & des Amateurs. Il paroît que M. Schmuizer s'est proposé pour modèle les plus célèbres Graveurs Flamands, & l'on peut ajouter que son Estampe se soutient à côté de celles de Bolsvert, de Pontius, de Wolsterman. Le burin du Graveur Allemand a de la couleur, de la souplesse, du brillant, & les travaux en sont variés avec l'intelligence nécessaire pour donner à l'ensemble un effet pittoresque & harmonieux.

I I.

Première suite de douze Estampes, de format in-4°. gravées sous la direction du sieur le Brun, Peintre, d'après différens Tableaux des plus célèbres Peintres des Ecoles Flamande & Hollandoise, prix 18 livres A Paris, chez Bafan & Poignant, Marchands de Tableaux & d'Estampes, rue & hôtel Serpente.

L'objet de M. le Brun, en publiant ces Gravures, exécutées par d'habiles Artistes, est de former une Collection qui puisse rappeler aux Amateurs le genre de composition & le *faire* des meilleurs Maîtres des Ecoles de Flandre & de Hollande, dont les tableaux sont aujourd'hui si fort recherchés; & il faut avouer qu'ils méritent cet empressement par la gaieté de la composition, la vérité du coloris & le fini précieux du pinceau. La suite que nous venons d'annoncer, présente divers sujets de Lingelbach, P. Potter, J. Steen, Terburg, Rembrandt, Metzru, Berghem, Wouvermans, Winants, Cuyp, Van

182 MERCURE DE FRANCE.

dermeulen : ces Tableaux sont ou ont été dans le Cabinet de M. le Brun , qui se propose de continuer cette Collection. Le choix & le zèle qu'il y met, ne peuvent qu'être agréables aux Amateurs. Il est dit à la tête de la première livraison , que la seconde, aussi de douze Estampes , se fera dans l'espace de six mois environ.

I I I.

On distribue à la même adresse ci-dessus, le Portrait de *Gérard Dow* , peint par lui-même. Cet Artiste s'est représenté dans l'enceinte d'une croisée jouant du violon. L'Estampe , qui a 15 pouces de haut sur 11 de large , a été gravée d'un burin fini & soigné , par Ingouf , le jeune , prix 4 livres.

Les Amateurs peuvent aussi se procurer , chez le sieur Bafan, la suite des gravures exécutées d'après les tableaux peints à gouache , par Baudouin. La dernière Estampe de cette suite est *Marton Bouquetière*. Cette jolie Estampe est gravée par Ponce , prix 1 liv. 4 sols.



I V.

Collection de Tableaux & Dessins des plus Grands Maîtres des trois Ecoles de Porcelaines anciennes , d'effets précieux d'ancien laque , de Figures de bronze , de Vases d'Agathe, de Jaspe, de Porphyre , de Tables de différens Marbres , de riches Meubles du célèbre Boule , de Pendules de choix & autres Effets précieux , provenants du Cabinet de feu M. Randon de Boisset , Receveur-Général des Finances.

Cette Collection , la plus variée & la plus riche , peut-être , qu'aucun particulier ait jamais formée , n'est pas moins recommandable par la rareté que par le choix & la belle conservation des différens objets qui la composent. Feu M. Randon n'avoit point pour les Arts un simple goût , mais un amour , une passion qui ne lui permettoit point d'attendre tranquillement dans son Cabinet des occasions d'augmenter sa Collection. Cet Amateur éclairé a fait plusieurs voyages en Italie , en Flandres , en Ho-

lande , & est parvenu , par des recherches continues , à rassembler des morceaux uniques , qu'il fera facile de distinguer dans le Catalogue de cette collection. Il est dressé pour la partie des tableaux , desseins , figures de bronze , par *Pierre Remi* , Peintre , que feu M. Randon consultoit toujours , pour ces sortes d'acquisitions , avec beaucoup de confiance , & tous les Amateurs ajouteront ici avec une confiance méritée. Le Catalogue des porcelaines , laques ; effets précieux est dû au soins de *C. F. Julliot*. Ce genre de curiosités qui présente beaucoup d'objets rares & peu connus , est ici détaillé d'une manière satisfaisante pour les Amateurs & pour tous ceux qui voudront donner des commissions.

La vente de ce riche Cabinet est annoncée pour le vingt-sept du présent mois de Février & jours suivans. Le Catalogue se distribue à Paris , chez *Musier* , père , Quai des Augustins , *Pierre Remi* , Peintre , rue des Grands Augustins , *C. F. Julliot* , Marchand , rue S. Honoré , près celle du Four , & chez *M. Chariot* , Huissier Priseur , Quai de la Ferraille. A Londres , chez *Thomas*

F É V R I E R. 1777. 185

Major, Graveur du Roi. A Amsterdam,
chez Pierre Fouquet Junior. A Bruxelles,
chez M. Danoot, Banquier.

Nous devons renouveler à l'occasion
de ce Cabinet, le plus beau peut-être ,
qu'aucun particulier ait jamais possédé,
que l'Amateur éclairé , qui en étoit le
propriétaire, en avoit confié depuis qua-
tre ans le soin & l'entretien à M. Pi-
cault fils , demeurant rue Bourtibourg,
maison de M. Hollande. On sait que M.
Picault a le secret si précieux & si étonnant
de transporter les peintures de dessus les
toiles usées , & même de dessus le plâ-
tre, & de les remettre sur une toile neu-
ve , après avoir ôté les taches que le
temps ou l'ignorance des Artistes y
avoient faites ; en sorte qu'elles ont toute
la pureté , la franchise & la fraîcheur
des touches & du coloris du maître. Cet
art de conserver les tableaux & de leur
rendre tout leur prix , est ce qui avoit at-
taché M. Randon de Bossêt à M. Picault,
& ce qui l'avoit engagé à lui donner tou-
te sa confiance , comme l'attestent une
foule de lettres qu'il lui a écrites , &
que cet Artiste a conservées comme des
titres de son talent.

On voit aussi chez le sieur Pi-
cault des tableaux de fleurs pein-

186 MERCURE DE FRANCE.

tes en grand, sur verre , par le sieur Godfrey , Anglois , qui a un art prodigieux en ce genre , soit pour la composition , soit pour l'exécution brillante de ces peintures destinées à orner des appartemens.

V.

Portrait de Jean-François Regnard , le meilleur de nos Poètes comiques , après Molière ; gravé d'après le tableau de Rigaud , par Fiquet , Graveur de LL. MM. Imp. & Royale format in-8°. Prix 3 livres.

Ce Portrait est gravé avec beaucoup de délicatesse , de goût & de talent ; il fait suite à ceux de Molière , la Fontaine , Crébillon , J. Baptiste Rousseau , Descartes , Montaigne , Lamotte le Vayer , Voltaire , J. Jacques Rousseau ; ils sont tous de même grandeur , & font également honneur au burin de cet habile Artiste. On les donne au même prix de 3 livres , chez Prevôt , Graveur , rue S. Thomas , Porte S. Jacques , & chez les Marchands d'Estampes.

V I.

Portrait de feu M. de Beauteville ,

F É V R I E R. 1777. 187

Evêque d'Alet , chez le Père & Avaulez , rue S. Jacques. Prix 1 livre 4 sols. La charité , la douceur & les vertus épiscopales caractérisent ce digne Prélat. Les personnes qui aimeront à se retracer son image , ne pourront que la recevoir avec empressement.

Une couronne d'épine sert de cartel à ce Portrait , gravé par M. Voyez , l'aîné , avec beaucoup de soin & de talent.

V I I.

Le sieur Janinet vient de graver & mettre au jour un petit *Portrait de Mlle. Colombe* : il est dans le goût du pastel ; l'illusion est complète , l'emploi des couleurs y est entendu à faire même honneur à un dessin précieux. C'est le premier portrait qu'on a fait paroître dans cette manière. L'Auteur a déjà donné des ruines & des sujets très-agréables : il va offrir dans peu des objets très-intéressans. On trouvera le tout chez lui , rue S. Jacques , vis-à-vis celle du Plâtre.

V I I I.

M. Henriquez, Graveur de Sa Ma-

188 MERCURE DE FRANCE.

jesté Impériale de toutes les Russies , de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Pétersbourg , vient de publier , en faveur des Acquéreurs du Dictionnaire Encyclopédique , le *Portrait de M. de Montesquieu* , d'après le tableau qui est à l'Académie Françoisse ; de *M. de Voltaire* , peint en 1774 , à Ferney , par Bonart ; de *M. Diderot* , peint par M. L. M. Vanloo , & de *M. d'Alembert* , dessiné par M. R. Jollain, Peintre du Roi. Ces Portraits sont très-ressemblans & bien gravés. Ils sont du format in-fol. de l'Encyclopédie , & peuvent-être placés dans ce Dictionnaire : savoir , ceux de MM. Diderot & d'Alembert , dans le 2^e & 3^e volumes , l'Estampe du frontispice devant être à la tête du premier volume. Le Portrait de M. de Voltaire sera placé dans le 4^e volume , & celui de M. de Montesquieu sera réuni à son éloge dans le 5^e volume. On se propose de donner successivement , pour orner les autres volumes , les Portraits de M. Rousseau de Genève , de M. de Buffon , de M. Dumas , &c. Le prix de chacun des quatre Portraits , publiés actuellement , est de 3 livres. On les trouve chez M. Henriquez , rue de la vieille Estrapade , mai-

F É V R I E R. 1777. 189
fon de M. Moreau , Maître Charpen-
tier , & ceux de MM. Diderot & d'A-
lembert , feuleinent , chez Panckoucke ,
Libraire , rue des Poitevins , & Brunet ,
Libraire , rue des Ecrivains.

I X.

Ont vient de mettre en vente à l'Hô-
tel de Thou , rue des Poitevins , & chez
le fleur Regnault , Auteur de la Botani-
que mise à la portée de tout le monde ,
rue Croix-des-Petits-Champs , le 7^e Ca-
hier des Quadrupèdes enluminés , de
l'œuvre de M. de Buffon , prix 7 l. 4 s.

La souscription pour le Supplément
de la Botanique mise à la portée de tout
le monde , est prolongée jusqu'à la fin
de Février , pour la commodité des per-
sonnes de Province , chez Regnault , &
chez les Libraires qui ont fourni déjà
l'ouvrage.

Nota. On ne tirera que le nombre
d'exemplaires pour lesquels on aura sous-
crit.



M U S I Q U E.

I.

Traité de Musique concernant les tons, les harmonies, les accords, & le discours musical; dédié à Mgr. le Duc de Chartres, par M. Bemetzreider, 2 volumes in-8°. chez l'Auteur, rue des SS. Pères, maison de M. Bernard, près la rue de Verneuil, & chez Piffot, Libraire, Quai des Augustins; 1776.

L'AUTEUR a fait un ouvrage nouveau sur la Musique: il a éclairci & démontré sa théorie & sa nature, en décomposant ses élémens, en analysant ses procédés, & suivant dans un ordre progressif, la marche des sons, leur liaison & leurs rapports.

1°. Dans le discours théorique, l'Auteur examine comment l'octave a pu se compléter de treize sons; comment & dans quel cas le virtuose altère les notes naturelles, *dièses & bémols*.

2°. Dans la première partie , il examine la nature du mode majeur & mineur ; il divise les sons de la gamme en sons naturels.... *ut* , *mi* , *sol* , *ut*... & en sons *appels*.... *fi* , *ré* , *fa* , *la*.... Il transporte le modèle des deux modes dans toutes les octaves. Il compare les tons entre eux , pour en déduire des rapports qui les approchent & qui facilitent leur enchaînement. Il indique de chaque ton les issues ou les sorties immédiates , les tons intermédiaires entre deux tons donnés ; la succession la plus naturelle des tons , des marches extraordinaires qui étonnent : il donne deux exemples sur l'enchaînement des tons , l'un, abstraction faite de la mesure & du mouvement ; l'autre , mesuré : par tout il représente les tons par la principale consonance du corps sonore , un des sons naturels à la basse.

3°. Dans la seconde partie , il considère les sons par rapport au ton : il détermine tous les ensembles harmonieux. Il définit & indique les intervalles consonnans & dissonans qui séparent les sons des harmonies : de là il infère la division des harmonies en consonnantes & dissonantes. Il divise les

192 MERCURE DE FRANCE.

harmonies consonnantes en consonnances *repos* & en consonnances qui fatiguent. Il indique la succession des harmonies, & il démontre l'insuffisance des systèmes harmoniques.

4°. Dans la 3^e partie, il considère les sons par rapport à la basse, pour indiquer les accords; il les divise en accords simples & en accords composés, en accords consonnans & accords dissonans, en accords superflus, faux ou diminués, majeurs & mineurs, & en accords neutres. Il indique une orthographe simple & non équivoque pour les chiffres, qui sont les signes des accords. Il prouve que chaque accord dissonant simple, détermine le ton & les sons qui doivent succéder pour le sauver. Il nombre toutes les combinaisons des accords. Il donne de exemples sur l'enchaînement des accords.

5°. Dans la 4^e partie, il emploie les tons, les harmonies & les accords pour en former la phrase, la période & le discours musical; il présente d'abord le tout, abstraction faite de la mesure & du mouvement, & marque seulement les virgules & les points qui éclaircissent le sens. Il commence par des phrases

ses, périodes & discours qui ne renferment que des consonnances ; il en donne ensuite des exemples où il y a des dissonances mêlées avec les consonnances. Il rapporte les plus belles pensées harmoniques qui sont dispersées dans les chefs-d'œuvres de musique. Il analyse & décompose un morceau de musique, & puis le recompose, montrant comment on peut animer & embellir une simple construction d'accords par la mesure & par le mouvement. Il donne le moyen de trouver à la fois la basse & les accompagnemens d'un chant donné. Il indique les parties de la composition musicale qui appartiennent au génie & au goût, & il donne le plan d'une poétique musicale.

Ce Traité n'est pas un ouvrage de pure érudition, dont l'étude est stérile & ne conduit qu'à un vain raisonnement ; c'est la science-pratique des tons & des accords, des consonnances & des dissonances.

On y apprend à décomposer la musique pour en extraire le fond harmonique, c'est-à-dire, les accords enchaînés & phrasés : par ce moyen on peut se meubler la tête & apprendre le doigt

avec tout l'esprit harmonique qui est dispersé dans la musique.

En étudiant ce livre, on n'est pas borné au seul plaisir de l'oreille, on accoutume encore l'esprit à observer, à comparer & à déduire des conséquences; l'intelligence se forme au raisonnement, en même-temps que l'oreille se forme au jugement des sons & des accords.

Le traité de M. B. est intéressant pour le Musicien & pour l'Amateur; le premier pourra y gagner pour lui & surtout pour ses élèves; l'Amateur, l'homme du monde ne doit s'occuper de la Musique qu'autant que l'intelligence accompagne son étude.

Le second volume contient des exemples clairs, parmi des morceaux célèbres, & que l'on divise en vingt-trois numéros, gravés dans le même format, afin que l'on puisse mettre sur le même pupitre, l'exemple à côté du précepte.

I I.

- *Concerto pour le Clavecin ou le Piano-Forte*, avec accompagnement de deux violons, alto basse & une *ad libitum*; dédié à M. de Vermonet fils, Fermier.

F É V R I E R. 1777. 195
des Domaines du Roi, par M. R. J.
Dreux; prix quatre livres quatre sols.
A Paris, chez l'Auteur, rue Sainte-
Avoye, près la rue des Blancs-man-
teaux, & aux adresses ordinaires de Mu-
sique.

I I I.

*VI Sonates per cembalo o piano-forte,
con violino o flauto ad libitum*; composte
da Mattia Vento, Opera V. Nuovamente
stampata à spese di G. B. Venier. Prix 7
livres 4 sols. Plusieurs de ces pièces peu-
vent s'exécuter sur la harpe. A Paris, chez
M. Venier, éditeur de plusieurs ouvra-
ges de musique, rue S. Thomas-du-Lou-
vre, vis-à-vis le Château d'Eau, & aux
adresses ordinaires: en Province, chez
tous les Marchands de Musique.

I V.

C O N T R E D A N S E S.

*Les Plaisirs de l'Amitié. La Société
Bellevilloise. La 1777*, contredanse fran-
çoise & allégorique. *Les Paysans de qua-
lité*, & autres contredanses nouvelles
à huit figurans, par M. Bacquoi-Gué-

I ij

don, Auteur de la musique & des figures.
 Prix, 4 sols la feuille. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Potterie, près celle de la Tifféranderie; chez Mondharre, rue S. Jacques; Mademoiselle Castagnerie, rue des Prouvaires, & aux adresses ordinaires de Musique.

Lettre de M. Beauvalet, ancien Asteur de l'Opéra, à l'Auteur du Mercure.

Monsieur, on me montra hier un article du *Mercur* du 1 de Janvier, qui me concerne. On y prétend que je chantois, *avec succès, la basse-taille* à l'Opéra. Je chantois la basse, il est vrai, mais avec succès, c'est autre chose : on m'a flatté. Le public commençoit à s'accoutumer à me voir, & voilà tout. *J'ai été en Italie*, mais j'ai passé un an à Naples, & non pas quelques mois, parce que quelques mois sont ordinairement quatre ou cinq, à six même on les nomme.

Je n'ai pas une voix de *fausset* : il est bien vrai que j'ai chanté *un air italien dans la manière* que l'on enseigne à Naples. Cette ville est renommée par toute l'Europe pour avoir la meilleure école de chant & de musique en général : (n'en déplaise à toutes les autres villes d'Italie) parce que cela est aussi vrai, qu'il est constant que la meilleure école de peinture & de sculpture a été jadis à Rome, du temps que les arts n'étoient point avilis en Italie. Un air à

passages est la chose la plus commune & la plus aisée. Il suffit de lier les notes qui composent les *groupes* & les *volatines*, au lieu de les aspirer, ce qui n'est pas plus agréable que de les chevrotier. Quand on se borne à ce genre, ce n'est pas une chose *difficile*. Je ne sais pas ce qu'on entend par *voix mâle*, si c'est une voix dure & pesante qui bourdonne presque toujours à l'oreille, ou une voix svelte & franche, qui prend toutes les inflexions, qui caractérise la fierté, la tendresse & l'amour. D'abord la première des deux est excellente pour faire la grosse note à l'église; la seconde au contraire est toute théâtrale, & c'est ce qu'on appelle la voix humaine partout pays, & particulièrement *tenor* en Italie. La preuve en est que le jeu qu'on nomme la *voix humaine*, inséré dans l'orgue, n'a ni le son, ni la marche de la basse. Il est aisé de s'assurer que ce n'est, ni la haute-contre on *contr'alto*, ni la basse qui ont été regardées comme voix humaine; car la haute-contre, telle qu'elle doit être, n'est une voix naturelle que chez les femmes; (& c'est ce qu'on appelle bas-dessus) chez les hommes, elle est surnaturelle, * & la

* On m'objecteroit à tort la charmante voix de M. le Gros. Cette voix n'est point une haute contre: c'est le plus rare & le plus superbe tenor. M. le Gros, qui, à cet avantage, joint encore le bon goût des écoles d'Italie, a l'art d'employer le fausset dans les cordes aiguës, pour les adoucir & mieux faire valoir les sons graves. M. Richer qui, quoiqu'on en puisse dire, a une voix très-décidée & très jolie, emploie, on ne

basse bornée par sa pesanteur, a été consacrée au fondement de la musique.

Ceci est essentiel à spécifier; car, sans ce partage que les maîtres Italiens observent si sagement, il n'est plus de proportions dans l'harmonie. Ainsi, Monsieur, on peut vous assurer que je n'ai pas une voix de *fausset* & que je ne me fers jamais dans les plus hauts tons que de trois cordes appelées en Italie (*i sopracuti*) lesquelles n'auroient pas été mises en valeur, si ce n'étoit pas la règle. D'ailleurs la réputation du maître que j'ai eu, dans ce pays-là, est solidement établie par les élèves qu'il a faits dans la *Gabrielli & Millico*.

Je suis aussi éloigné de croire que vous ayez eu intention de me donner un ridicule, que je le suis de me repentir de m'être transporté à Naples pour y étudier l'art du chant. Il est à penser que vous n'avez pas été instruit clairement, ainsi j'attends de votre complaisance & de votre honnêteté, que vous voudrez bien rectifier ce jugement hasardé, qui pourroit me faire tort, en attendant que vous puissiez vous convaincre, par vous même, de la vérité de ce que j'avance.

J'ai l'honneur d'être parfaitement, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, BEAUVALET.

Ce 16 Janvier 1777.

peut mieux, la même adresse. On n'accusera point ces deux virtuoses d'avoir une voix de *fausset*; pourquoi mériterois-je ce reproche?

O P T I Q U E.

LA dame Juillet, demeurant rue de Bièvre ; maison du Quincaillier, & le Sr le Tellier, Ingénieur-Opticien de la Reine, rue Saint Jacques, à côté de celle du Plâtre, viennent de mettre en vente un Optique de la grandeur & du format d'un livre in-8°. Ils reçoivent aussi des souscriptions pour cet Ouvrage, qu'ils promettent de rendre aussi parfait & aussi complet qu'il est possible. Ils auront soin, surtout, que le dessin & le coloris soient mieux exécutés que tout ce qui a paru en ce genre.

Le prix de ce livre Optique, avec vingt estampes ou vues, est de 20 liv. Les personnes qui voudront en faire acquisition, peuvent s'adresser aux adresses ci-dessus indiquées.

On donnera par mois quatre estampes, qui coûteront 40 sols, au-dessus des 20 premières. On compte en porter le nombre jusqu'à cent.

On peut souscrire aussi chez *Lacombe*,

L iv

Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, au Bureau des Journaux.

A L M A N A C H.

BIBLIOTHEQUE des Amans, Odes érotiques, par M. Sylvain M ***. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, au Temple du Goût.

Très-jolie édition, & poésies très-agréables. Nous en rendrons compte dans le Mercure prochain.

Lettre de M. des Hautefrayes, Professeur au Collège Royal.

J'ai reçu, Monsieur, une lettre anonyme, en date du 26 Décembre, au sujet de l'Histoire de la Chine, traduite par le P. de Mailla, à laquelle je donne mes soins. La personne qui m'écrit, & dont les vues me paroissent très-judicieuses, a trouvé dans le *Proffectus* de cette Histoire, publié par M. l'Abbé Grosier, quelques expressions qui lui font craindre que le Traducteur n'ait sacrifié la chronologie Chinoise à celle de nos Livres Saints.

En attendant que l'Ouvrage paroisse, ou que cette personne se fasse connoître & m'accorde l'entree qu'elle desire, je me sers de la voie du Mercure, la seule qu'elle m'indique, pour la prier de se rappeler :

Que le P. de Mailla fut l'antagoniste de M. Freret, qui attaquoit la chronologie & l'histoire Chinoise, pour en adapter les dates & les faits à son système particulier.

Qu'il fut le censeur le plus irréconciliable de certains figuristes, qui, à la faveur des caractères Chinois, dont ils faisoient la dissection, se persuadoient voir dans les *King*, les plus anciens livres de la Chine, des images de nos mystères plus sensibles, plus circonstanciées & en plus grand nombre que dans nos Livres Saints ; qui tentèrent de déroner les anciens Monarques des trois premières Dynasties Chinoises, pour leur substituer nos Patriarches.

Qu'il le seroit indubitablement, s'il vivoit encore, d'un nouveau détracteur des antiquités Chinoises, qui publia, comme une rare découverte, que les eaux du *Hoangho*, dont les habitants de Peking boivent depuis plus de 4000 ans, & dont les inondations ont souvent occasionné les plus grands ravages, n'étoient point différentes de celles du fleuve bienfaisant qui fertilise régulièrement tous les ans, les campagnes de l'Égypte ; qui disputa aux figuristes les Monarques Chinois pour les transplanter du Paradis terrestre, des plaines de Sennaar & de la Palestine, dans le pays des Pharaons.

Qu'il tiroit, en lisant dans les Mémoires

sur les Chinois, imprimés l'an passé, où l'on suppose d'ailleurs une critique plus raisonnable, que l'Empereur *Yao*, chef de la colonie qui peupla la Chine, encore toute humectée des eaux du déluge universel, commença à se plaindre amèrement, après 60 ans de règne, de ce que les *flots mugissans* de ce déluge menaçoient encore le ciel & rendoient ses Peuples malheureux, quoique le texte de la Genèse marque le dessèchement de la terre, avec la sortie de l'Arche. *Viditque* (Noé) *quod exsiccata esset superficies terra.* Genès. VIII. 13.

Le P. de Mailla n'a point cherché à se singulariser, ni à se faire de la réputation par des systèmes neufs; il remplit l'office d'un simple Traducteur, qui narre les faits tels qu'il les trouve, sans se permettre aucune sorte d'écart, évitant sur-tout avec soin, de se placer entre le Lecteur & l'Historien qu'il traduit; par cette sage méthode, la seule à mon gré qu'il dût suivre, il laisse aux faiseurs de systèmes la liberté de calculer & d'établir leurs comparaisons, d'après les écrits originaux qu'il met sous leurs yeux, & qu'il abandonne à leur jugement.

Voilà, Monsieur, ce que je peux répondre en général, à la personne qui me fait l'honneur de m'écrire. Je pourrois encore l'inviter à se donner la peine de passer chez MM. Pierres & Cloufier, Imprimeurs, rue Saint Jacques, où on lui feroit voir les deux premiers volumes bientôt en état de paroître; mais je serois plus flatté qu'elle voulut se faire connoître, & me faire part de ses

lumières. J'en profiterois avec plaisir, & le Public y gagneroit.

Je suis très-parfaitement, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, DES HAUTESRAYES.

Au Collège-Royal, ce 4 Janvier 1777.

Acte de Courage & d'Humanité.

ON apprend de Carcassonne un fait dont le civisme & la vertu respirent les mœurs antiques. Le 19 du mois dernier, le feu se manifesta vers les onze heures du matin dans une maison appartenante à la Fabrique de l'Eglise Paroissiale de Saint-Michel, & attenante à cette Eglise. Les planchers & les toits étoient déjà embrasés lorsqu'on s'aperçut du danger que couroient toutes les maisons du quartier ; mais les progrès de l'incendie furent arrêtés par la vigilance des Officiers municipaux & les secours de tous les Citoyens. Une maison abattue empêcha la communication, & il n'y eut de consumé que deux maisons, dont quatre familles, qui les habitoient, per-

I vj

dirent tout ce qu'elles possédoient de meubles & d'effets.

Dès le lendemain , les Officiers municipaux convoquèrent le Bureau de charité établi dans cette Ville, où l'on ne voit pas de pauvres , parce qu'ils y sont tous occupés & bien payés. D'une voix unanime , on y décerna des secours prompts & proportionnés aux pertes qu'avoient essuyées les quatres familles incendiées.

Une action d'éclat avoit illustré , dans cette catastrophe , un Citoyen qui s'étoit élancé au milieu des flammes pour en arracher l'enfant d'un autre Habitant , & l'acte suivant est la récompense honorable & patriotique , décernée à ce courageux Citoyen par les Officiers municipaux.

« L'an 1776 , & le 25^e jour du mois
 » de Décembre , après-midi : nous Jean
 » Vidal , Huissier Royal & Audiencier
 » au Siège de Police de la Ville de Car-
 » cassonne , y résidant , soussigné , ac-
 » compagné de J. Labat , Trompette &
 » Crieur public , & précédé de la Livrée-
 » Consulaire de ladite Ville , & des
 » Tambours , Fifres & Hautbois , nous
 » sommes portés au-devant de la porte
 » de la maison & domicile du sieur Rai-

„ mon Charbardé, Maître Cordonnier
 „ de cette Ville, sise à la rue des Mou-
 „ lins, où étant, & du mandement de
 „ MM. les Maire, Lieutenant de Maire
 „ & Consuls, Capitaines-Gouverneurs
 „ de la présente Ville, avons fait savoir
 „ à tous les Citoyens & autres quelcon-
 „ ques, que dans l'incendie qui arriva
 „ le jeudi 19 du courant, le sieur Rai-
 „ mond Chabardé, Maître Cordonnier
 „ en cette Ville, ancien Soldat du Ré-
 „ giment de Flandres, avoit non-seulement
 „ donné de très-grands secours pour ar-
 „ rêter les progrès de cet incendie, mais
 „ avoit encore exposé sa vie pour sauver
 „ celle de l'enfant du nommé Gazel,
 „ qui se trouvoit au milieu des flam-
 „ mes; & de suite, en vertu des ordres
 „ desdits sieurs Maire, Lieutenant de
 „ Maire & Consuls, & en mémoire &
 „ récompense du courage & du zèle pa-
 „ triotique dudit sieur Chabardé, nous
 „ avons, au son des Tambours, Fifres
 „ & Hautbois, appendu & attaché sur
 „ la porte d'entrée de la maison &
 „ domicile dudit sieur Chabardé, une
 „ branche de chêne, & de tout ce que
 „ dessus nous avons dressé le présent pro-
 „ cès-verbal. Fan & jour susdits, & avons

» signé avec ledit Labat, Trompette ,
 » & laissé copie audit sieur Chabardé
 » du présent procès-verbal , dont l'ori-
 » ginal demeurera déposé aux archives
 » de l'Hôtel-de-Ville. *Signé*, Labat &
 » Vidal. Contrôlé à Carcassonne, le 28
 » Décembre 1776. Reçu 11 sols 3 de-
 » niers , *Signé*, Fornier ».

HISTOIRE NATURELLE.

I.

UN habitant de Thezenai, en Poitou, trouva, au mois d'Octobre dernier, sur un Jasmin, un insecte d'une espèce assez singulière, & dont aucun Naturaliste n'a peut-être encore donné la description : il a la forme des chenilles ; mais il ne leur ressemble pas pour la grosseur : il a 2 pouces de circonférence, & 5 de longueur ; sa tête est rouge, & du genre des ichneumones, sa queue d'un jaune moucheté. Il a les yeux noirs, & assez gros pour être facilement aperçus. Ses pieds, dont la couleur est d'un bleu de turquoise, sont des poings.

sans aucune espèce de pointes ni de griffes ; ils approchent de la grosseur des pois verts. Le corps présente une très-belle variété de couleurs : le verd y domine ; les autres nuances sont jaunes, bleues, couleur de feu. Cet insecte a été pris vivant.

I I.

Paramaribo, est une Colonie Hollandoise, dans la Province de Surinam, sur la côte septentrionale de l'Amérique méridionale. Il y a en ce pays-là des fourmis que les Portugais appellent *fourmis de visite*, & avec raison. Elles marchent en troupe comme une grande armée. Quand on les voit paroître on ouvre tous les coffres & toutes les armoires des maisons. Elles entrent & exterminent rats, souris & cackerlacs, qui sont des insectes du pays ; enfin, tous les animaux nuisibles, comme si elles avoient une mission particulière de la nature pour les punir & en défaire les hommes. Si quelqu'un étoit assez ingrat pour les fâcher, elles se jetteroient sur lui & metteroient en pièces ses bas & ses souliers. Le mal est qu'elles ne tiennent pas, pour ainsi dire, leurs grands jours assez sou-

vent : on voudroit les voir tous les mois, mais elles sont quelquefois trois ans sans paroître.

*Variétés , inventions utiles ; établissemens
nouveaux , &c.*

I.

Pommes de Terre.

D'APRÈS les expériences connues que le Sr. Parmentier a faites sur les pommes de terre & la fécule nourrissante qu'il en a retirée, le sieur Demontot a perfectionné cette fécule au point d'en pouvoir faire , pour les enfans , des bouillies qui les garantissent des vers. Il l'annonce comme une nourriture singulièrement appropriée aux personnes d'un tempérament foible & délicat , aux malades & aux convalescens. On peut faire aussi de cette farine des gelées , des biscuits , des crêmes , des restaurans ; on l'emploie avec avantage à la place du fagou , du salep , & de tous autres farineux. Cette découverte économique a reçu l'approbation de la Société Royale de Méde-

F É V R I E R. 1777. 209
cine. On la trouve , avec la manière de
s'en servir , chez l'Auteur , rue du Tem-
ple , entre celles de la Corderie & Porte-
foin ; & chez le sieur Talma , Chirurgien-
Dentiste , rue Mauconseil , vis-à-vis
la rue François.

I I.

Industrie.

Le sieur Crochet , Artiste , pensionné de
la ville de Lyon , possède les secrets de
faire revivre les dorures , en galons ,
étoffes , broderies , & ainsi que plusieurs
couleurs sur les étoffes de soie piquées ou
changées. Il fait aussi revivre la couleur
sur le drap écarlate en laine , & il a les
certificats le plus authentiques de la bon-
té & de l'utilité de ses secrets. Il demeure
rue Saint-Honoré , près celle du Four.

I I I.

M. Adolphe Murray , Suédois , a pu-
blié , depuis peu à Leipzig , une méthode
pour purger l'acier de toute espèce d'ar-
senic ou autre poison qui se seroit atta-
ché ou incorporé à ce métal. Ce procédé

a le même effet sur le plomb & le cuivre. M. Murray possède aussi un secret pour étamer ce dernier métal , de sorte qu'il ne puisse plus s'y former de verd-de gris.

A N E C D O T E S.

I.

UN Grand-Duc de Toscane s'amusoit un jour à voir peindre Pierre de Cortone , qui représentoit un enfant pleurant à chaudes larmes : *Je vais bientôt , s'écria l'Artiste , le faire changer de figure ;* alors il donna un coup de pinceau ; & ce même enfant parut rire de la meilleure grâce du monde : ensuite une autre touche le remit dans son premier état. *Vous voyez , dit le Peintre , avec quelle facilité les enfans rient & pleurent.*

II.

George II , Roi d'Angleterre , dînant un jour en public , dit au Baron de Wrisberg , Président du Tribunal Suprême de ses Etats Electoraux : *Apprenez*

moi, Monsieur le President, pourquoi je perds tous mes procès au Tribunal des Appels : —Sire, répondit-il, c'est parce que Votre Majesté n'a jamais raison.

I I I.

Un Religieux, en faisant l'éloge de son Ordre, disoit qu'on n'y recevoit que trois sortes de gens, ou des personnes de condition, ou de fort riches ou de très-spirituelles. M. de S.***, qui étoit présent, lui dit : *Mon père, vous êtes donc fort riche.*

I V.

Bembow, Amiral Anglois, s'avança par son seul mérite. Beaucoup de courage, une expérience consommée, des circonstances heureuses le portèrent à ce grade. Il avoit commencé par servir en qualité de Matelot, sans se douter de ce que la fortune devoit, un jour, faire pour lui. Dans sa seconde campagne, n'occupant encore que ce poste sur un vaisseau de guerre, il servoit un canon dans une action, avec un de ses compagnons, à qui un boulet de canon

212 MERCURE DE FRANCE.

emporta la jambe: « Je ne puis plus rester debout, lui cria celui-ci, porte-moi, je te prie, au Chirurgien ». Bembow le charge aussitôt sur ses épaules & l'emporte; il n'étoit pas encore à la porte du Chirurgien, qu'un second boulet de canon enlève la tête du blessé, & Bembow qui ne s'en apperçoit pas, appelle à tue tête le Chirurgien qui sort, & qui voyant sa charge, lui dit: « Que diable veux-tu que je fasse d'un homme dont la tête est emportée? » *La tête!* répondit Bembow avec une naïveté plaisante, & à laquelle dans le moment il n'entendoit point finesse, *il m'avoit dit que c'étoit sa jambe. Le voilà bien! Je n'ai jamais cru ce qu'il m'a dit sans en être fâché la minute d'après.*

A V I S.

LE sieur Chaumont, Perruquier, approuvé de l'Académie Royale des Sciences, dans sa nouvelle manière de placer les cheveux sur le bord du front des Perruques en bouffe & autres, de façon à imiter la nature, a trouvé, depuis, le moyen de faire de nouveaux Touffets postiches.

Ces Toupets fort commodes pour les personnes qui n'ont point de cheveux sur la tête, mais qui en ont assez aux faces pour pouvoir être accommodés, sont faits sans tissu; ils en sont bien plus fins sur la peau, & pour imiter le naturel, une espèce de cheveux très fins y sont arrangés avec art & si librement sur le front, qu'ils y effacent absolument toute apparence de bordure.

*Pommade attractive nécessaire pour ces
nouveaux Toupets.*

Cette Pomade, dont l'odeur est agréable & qui ne se fond point, a la propriété de faire tenir ces Toupets, sur la tête, sans aucun inconvénient, & de manière à faire allusion à la chevelure la mieux plantée; on s'en sert aussi avec succès pour les Perruques sujettes à reculer & à se déranger: elle se vend trente sols l'once; les bâtons sont de deux onces chacun; un seul suffit pour toute l'année.

Il demeure rue des Poulies, en entrant à droite par la rue Saint-Honoré.



NOUVELLES POLITIQUES.

De Varsovie , le 5 Décembre.

AU nombre des sages institutions qui sont l'ouvrage du Conseil-Permanent, on a sur-tout applaudi à la suppression de la torture dans la procédure criminelle, & de toute espèce d'actions contre les forciers. Ces préliminaires annoncent qu'une raison éclairée présidera au code de législation auquel on travaille actuellement.

De Stockolm , le 28 Novembre.

Quelques-uns de ces esprits dangereux , que le bon ordre & la tranquillité blessent , parce qu'ils leur sont moins favorables que le trouble & la confusion, entreprirent, il y a quelque temps, de corrompre un jeune homme, à qui le talent d'écrire en vers tenoit lieu de fortune; à leur instigation, le jeune Poète osa prendre le Roi même pour l'objet des satires qu'il se permit. Le Monarque en fut instruit, voulut les lire, & fit venir l'Auteur, qui ne parut devant lui qu'avec le juste effroi d'un coupable qui prévoit son châtement: *Mon ami*, lui dit le Roi, *vous écrivez avec esprit; mais il vous manque une chose essentielle, c'est du pain. Je vous fais mon Bibliothécaire, pour vous mettre à portée de cultiver vos talents. Je vous pardonne ce que vous avez écrit.* Quelques jours après Sa Majesté ayant

fait lire au même Poëte, confus & reconnoissant, quelques vers de sa façon, & trouvant qu'il avoit encore le talent de bien lire, ajouta à la qualité de Bibliothécaire celle de son Lecteur.

De Lisbonne, le 24 Décembre.

Avant-hier, la Princesse du Brésil, accoucha très-heureusement d'une fille, & Son Altesse Royale se porte aussi bien que son état peut le permettre, ainsi que la princesse nouvellement née. On a ordonné ici, à cette occasion, des illuminations pendant trois jours consécutifs.

Le Roi se trouve, depuis quelques jours, dans un état à faire espérer qu'il pourra se rétablir.

Un vaisseau Américain parti de Philadelphie dans les premiers jours de Juin dernier, & qui étoit dans le port de cette capitale depuis plus d'un an, ayant été expédié pour Corke en Irlande, avec une cargaison de sel, fut pris la semaine dernière, dans le moment où il débouchoit le Tage, par une frégate Angloise, qui alloit entrer dans cette rade; mais le Gouvernement, auquel cette prise auroit dû appartenir, si le vaisseau avoit été dans le cas de la confiscation, a jugé à propos de le rendre à son Armateur.

De Londres, le 8 Janvier.

Les dépêches reçues dernièrement de l'Amérique, ont donné lieu à de grands mouvemens dans le Ministère. Nonobstant les succès divers

des armes du Roi , & la soumission des Comtés les plus voisins de nos Troupes , on paroît ne pas douter que cet hiver les Américains ne fassent encore de tous côtés les plus grands efforts , pour soutenir leur projet d'indépendance. Le refus des prisonniers de recevoir la liberté & le pardon , en jurant la soumission demandée par nos Généraux , sembleroit prouver du moins que les événemens n'ont point encore abattu l'esprit du soldat.

Une lettre d'un Particulier d'Halifax , dans la Nouvelle-Ecosse , dit que le Capitaine Barnfait , qui , au siège de Québec , tua le Général Montgomery , ayant depuis obtenu du Général Carleton la permission de croiser contre les Américains , a fait sur eux trois prises , dont la plus essentielle est celle du vaisseau *l'Espérance* , de dix huit canons & de cent-soixante hommes d'équipage , ayant à bord cinq mille paires de couvertures.

Il se répand un bruit que le Chevalier Howe revient ici , & doit être remplacé en Amérique par l'Amiral Clinton. On donne plusieurs motifs à ce retour qui , avant tout , a besoin de confirmation.

Malgré l'exécution ponctuelle de tous les ordres pour la Presse , il manque encore plus de trois mille Matelots pour le service le plus pressant de la marine. Dans le port d'Yormouth , plus de quarante vaisseaux marchands tout équipés , sont arrêtés faute de pouvoir recompléter leur équipage , qui leur a été enlevé pour le service des vaisseaux de guerre : on ne fait monter le nombre des Matelots pressés , bons & mauvais , qu'à 4750.

De

De Livourne, le 18 Décembre.

On mande de Hollande, que dans le grand nombre de bâtimens pèris dans le port du Texel, s'est trouvé *l'Anne*, vaisseau destiné pour cette ville, & qui avoit à bord une somme d'environ 800000 florins de Hollande.

De la Haye, le 7 Janvier.

On assure que l'escadre de douze vaisseaux qu'on prépare dans les différens ports de la République, est destinée à aller relever celle du Contre-Amiral Pichot, & que le commandement en sera donné au Contre-Amiral Regut.

Selon les lettres d'Amsterdam, il est entré dans le Texel, pendant l'année 1776, mille six cents quarante-cinq vaisseaux.

On a encore observé dans cette ville que pendant le cours de la même année, le nombre des morts a été de huit mille neuf cent quatre vingt-deux, & qu'il n'étoit, en 1775, que de sept mille huit cents quatre-vingt-quinze.

De Bonn, le 18 Janvier.

Dans la nuit du 14 au 15 de ce mois, entre trois & quatre heures, une sentinelle donna avis qu'elle appercevoit des flammes au Château de cette résidence électoral, & bientôt après l'embrasement parut aux quatre coins du corps de cet édifice immense. Deux heures ensuite, quoiqu'on eût apporté les secours les plus prompts,

K

la charpente des toits, dans toute leur étendue, & celle de trois tours sur le jardin, s'écroulant avec un fracas épouvantable, entraînent par leur poids tous les planchers des appartemens, enflammés aussi-tôt par cette chute horrible. A midi le magnifique escalier de marbre fut renversé de fond en comble, ainsi que la chapelle, dont les Chapelains de la Cour ne purent enlever le ciboire qu'avec le plus grand danger.

Dix-neuf personnes, tant de la campagne que de la ville, ont été écrasées par la chute d'une corniche du bâtiment intérieur, près des arcades du grand escalier de marbre, dans le moment où elles étoient employées à faire agir une pompe sur un reste du plancher de la grande salle au-dessus, qui s'écrouloit & qui menaçoit d'embraser une des portes du Conseil-Aulique. Le Conseiller Breuning, qui présidoit à cette manœuvre, fut du nombre de ces malheureuses victimes, dont quelques-unes, dangereusement blessées, sont soignées à la maison-de-ville.

De tous les bâtimens de cette résidence, augmentée successivement par les trois derniers Electeurs de la maison de Bavière, & qui passoit pour une des plus vastes, des plus richement meublées & des plus belles de l'Allemagne, il ne reste que l'appartement appelé le *Buon-Retiro*, & celui qu'habitoit l'Electeur. L'une & l'autre forment des ailes avancées sur le jardin, dont celle qui est à gauche est la plus considérable & s'étend vers le Rhin. Tous les meubles qu'on avoit détachés ou arrachés par le desir de les mettre en sûreté, ont prodigieusement souffert, & il en est peu dont

on puisse encore faire usage, à l'exception de l'argenterie de table, des bijoux & du trésor de l'Electeur.

On peut évaluer à plus de trois millions d'écus le dommage causé par cet incendie. Dans la quantité d'effets précieux consumés par le feu, une tenture des Gobelins, représentant les aventures de Télémaque, donnée par Louis XIV à Joseph-Clément de Bavière, alors Electeur de Cologne, est l'objet qu'on regrette le plus.

On ne sauroit donner trop d'éloges au zèle & au courage que les Citoyens de tout état ont montré dans cette circonstance malheureuse.

De Versailles, le 29 Janvier.

Sa Majesté, toujours attentive à encourager les arts & les sciences utiles à la marine, a fait expédier des lettres d'ennoblissement au sieur Groignard, Ingénieur-Constructeur en chef de la marine, déjà connu par la grande quantité de vaisseaux qu'il a construits avec succès, & qui vient de donner de nouvelles preuves de ses talens dans la construction, au port de Toulon, d'une forme ou bassin dans lequel les vaisseaux, seront radoubés avec autant de commodité, que dans ceux de Brest & de Rochefort.

De Paris, le 31 Janvier.

L'Académie Royale des Sciences arrêta en 1775, qu'elle n'examinerait plus aucun ouvrage sur la quadrature du cercle, la trisection de l'angle, la duplication du cube & le mouvement

K ij

perpétuel : cette délibération fut annoncée dans le temps ; mais comme l'Académie, malgré sa déclaration notifiée, a reçu encore un assez grand nombre de mémoires sur ces quatre objets, elle croit devoir la renouveler aujourd'hui.

PRÉSENTATIONS.

Le 12 janvier, le marquis d'Aubeterre, commandant en chef dans la province de Bretagne, & l'évêque de Rennes, président de l'ordre de l'église, ont été présentés au Roi par le duc de Fronzac, premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté en survivance, & Sa Majesté leur a témoigné sa satisfaction de leur conduite pendant le cours de la dernière assemblée des états de cette province.

Le marquis de Sérent, de retour des états de Bretagne, où il a présidé la noblesse, a eu pareillement à son arrivée, l'honneur d'être présenté au Roi par le duc de Fronzac, premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté en survivance. Le Roi lui a accordé les entrées de sa chambre.

Le même jour, la marquise de Vogué & la vicomtesse de Sefmaisons, ont eu l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille royale, la première par la comtesse de Vogué, & la seconde par la duchesse de Laval.

Le 24, le prince Palatin duc de Deux-Ponts, fut présenté à Leurs Majestés & à la Famille royale,

sous le nom de comte de Sponheim, étant conduit par le sieur Lalive de la Briche, introducteur des ambassadeurs; le sieur de Séqueville, secrétaire du Roi pour la conduite des ambassadeurs, précédoit.

L'après-midi, la duchesse de Deux-Ponts fut présentée à la Reine & à la Famille royale.

Le sieur Hocquart, président du parlement de Paris, a eu, le 19, l'honneur d'être présenté au Roi par le sieur de Miromesnil, garde des sceaux de France, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté pour la place de conseiller d'honneur du même parlement, vacante par la mort du sieur de Thunisy, à laquelle Sa Majesté l'a nommé.

Le 23, le comte de Saint-Priest, ambassadeur du Roi à la Porte, de retour ici par congé, a eu, à son arrivée, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le 28, le comte de Saint-Paul, ministre plénipotentiaire de la cour de Londres, eut une audience particulière du Roi, dans laquelle il prit congé de Sa Majesté; il fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celle de la Reine & de la Famille royale, par le sieur Lalive de la Briche, introducteur des ambassadeurs. Le sieur de Séqueville, secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des ambassadeurs, précédoit.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 7 janvier, le sieur Buc'hoz, médecin botaniste & de quartier de Monsieur, a eu l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois, les trois premiers volumes in-fol. du discours de *l'Histoire universelle du règne végétal*.

Le sieur Lescalier, ancien sous-commissaire de la marine, a eu l'honneur de présenter, le 20, au Roi, & à la Famille royale, un Vocabulaire des termes de marine, anglois & françois, ouvrage utile pour les traductions de l'une en l'autre langue, de tout ce qui a rapport à la navigation, ainsi qu'à la construction & aux manœuvres des vaisseaux.

NOMINATIONS.

Sa Majesté vient d'accorder à la demoiselle de Clermont-Tonnerre, petite-fille du maréchal de Clermont-Tonnerre, pair de France, & chef du tribunal, la permission de se qualifier du titre de dame.

Le 22 janvier, le Roi a accordé les entrées de sa chambre au prince de Saint-Mauris, capitaine-colonel des suisses de la garde de Monsieur.

Le duc de Chartres, chef d'escadre, a été promu au grade de lieutenant-général des armées navales.

Le sieur Marchais, ancien commissaire-général de la marine à Brest, a été fait intendant de la marine au département de Rochefort.

M A R I A G E S.

Le 19 janvier, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du sieur de Montmort, comte de Dognon, sous-lieutenant dans les gardes-du-corps du Roi, avec demoiselle de Guiraud; & celui du sieur de Lameth, capitaine à la suite du régiment de Berry, cavalerie, avec demoiselle de la Tour-du-Pin.

N A I S S A N C E S.

Il est né à Paris, dans le courant de 1776, 9716 garçons, & 9203 filles, en tout 18919. Le nombre des morts en hommes est de 10883, & en femmes de 8884, en tout 19767; on a porté à l'hôtel des Enfans-Trouvés, 3226 garçons, & 3193 filles, en tout 6419. Le nombre des morts a excédé celui de l'année dernière de 1319. Il y a eu 731 baptêmes de moins, 416 mariages de plus.

Françoise Bruneau, femme de J. Thuau, Fer-

224 MERCURE DE FRANCE.

mier de la Hairiaye, dans la baronnie d'Ingrande, paroisse d'Azé, près Château-Gontier en Anjou, est accouchée le 21 décembre dernier, d'un garçon & de deux filles. Les deux dernières survivent à leur frère, mort quelques jours après.

La nommée Luce de Labatte, femme de Jean le Lievre, fabricant de bas, rue des Petits-champs St Martin, est accouché le 19 décembre dernier, de trois enfans, dont un garçon & deux filles, qui vivent encore. Ce particulier, depuis quatorze ans qu'il est marié, a eü quinze enfans, dont douze garçons; il lui en reste encore huit, y compris les trois nouveaux-nés.

M O R T S.

Pauline de Villeneuve-Vence, épouse de Joseph-André-Ours de Villeneuve, marquis de Flayosc, est morte en son Château de Flayosc au commencement de Janvier, dans la cinquantième année de son âge.

Henri Zacharie d'Isle-Beauchaine, chevalier de l'ordre royale & militaire de Saint-Louis, chef d'escadre des armées navales, ci-devant commandant des gardes de la marine au port de Brest, est mort à Paris, âgé de 59 ans.

Louis-François de Goujon de Thuisy, marquis de Thuisy, sénéchal héréditaire de Reims & conseiller d'honneur du Parlement, est mort à Châlons-sur-Marne, le 2 Janvier, dans sa 66^e année.

Le comte Jacques-François de la Rue Launai, chambellan du feu duc d'Orléans, brigadier des

armées du Roi, gouverneur des ville & château de Doullens, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, est mort à Paris le 9 Janvier, âgé de 73 ans.

N. née baronne de Duminique, veuve de Michel Armand, marquis de Broc, commandeur de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, maréchal des camps & armées du Roi, commandant en Basse-Alsace, & précédemment en Bretagne, est mort le 11 Janvier, au château de Kintzeim près de Schelestadt.

Marie Louise-Angélique Barberin de Reignac, épouse du marquis de Montmorency Laval, brigadier des armées du Roi, & auparavant veuve du sieur Camper, marquis de Saujon, est morte à Paris, le 16 de Janvier, dans la quatre-vingtième année de son âge.

*Tirages de la Loterie Royale de France,
du 16 Janvier 1777.*

Pour les lots, 10, 52, 49, 84, 35.

Pour les } 1^{er} classe. 83, 10, 64, 38, 73.

primés. } II^e. 61, 52, 90, 16, 8.

III^e. 81, 14, 35, 11, 52.

IV^e. 80, 51, 34, 73, 61.

En vertu de l'arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 3 décembre 1776, les tirages des primes demeureront éteints & supprimés, à commencer au prochain tirage du 1 février.

T A B L E.

P	PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5
Suite de l'Automne,	<i>ibid.</i>
L'argument sans réplique,	10
La fable justifiée,	11
A Mercure,	13
La naissance de la Rose,	14
Imitation Italienne,	15
Epigramme,	16
Les jeux de l'amour & du hasard,	17
A la Paresse,	36
Epigramme,	<i>ibid.</i>
A Mademoiselle **,	37
Epitaphe d'un Médecin,	<i>ibid.</i>
A une Dame,	38
A M. **,	<i>ibid.</i>
L'erreur de l'amour,	39
Les soupirs de Rosine,	<i>ibid.</i>
Pensée de Saadi,	40
L'éloge de la vie champêtre,	41
Dialogue entre François I & Henri VIII,	46
Le Criminel juge de lui-même,	57
Epigramme,	63
A M. le Comte de Saint-Germain,	<i>ibid.</i>
Epitaphe de Mlle Q. T.	65
Explication des Enigmes & Logogryphes,	66
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	68
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	71
Lettres de Mylord Rivers,	<i>ibid.</i>

Œuvres diverses de Louis Arioste,	38
— dramatiques de M. Mercier,	96
La quinzaine Angloise à Paris,	99
Essai sur les causes qui ont détruit les deux	
premières races des Rois de France,	100
Essai géométrique sur l'architecture navale,	103
Fragmens sur les mœurs des Morlâques,	109
Monde primitif,	116
Trésor généalogique,	124
Dissertation sur la nature du froid,	130
Histoire du Bas-Empire,	131
Œuvres complètes de Démosthène & d'Es-	
chine,	141
Annonces littéraires,	159
ACADÉMIES,	164
Lyon,	<i>ibid.</i>
Châlons-sur-Marne,	165
Prusse,	166
SPECTACLES.	169
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française,	174
Comédie Italienne,	177
ARTS.	179
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	190
Lettre de M. Beauvallet à l'Auteur du Mercure,	196
Optique,	199
Almanachs,	200
Lettre de M. des Hautefrayes,	<i>ibid.</i>
Acte de courage,	203
Histoire naturelle,	206
Variétés, inventions, &c.	208
Anecdotes.	210
AVIS,	212
Nouvelles politiques ;	214

228 MERCURE DE FRANCE.

Présentations ,	220
————— d'Ouvrages ,	222
Nominations ,	<i>ibid.</i>
Mariages ,	223
Naissances ,	<i>ibid.</i>
Morts ,	224
Loterie ,	225

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France pour le mois de Février , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Février 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe ,
près Saint Côme.

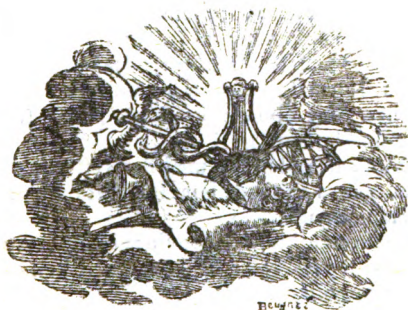
MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

M A R S, 1777.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE, ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Mémoire & observations sur le Salpêtre, in 8°. rel.	6 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 f.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 f.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 f.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 f.
Dict. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 f.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Lettres nouvelles de Mde de Sevigné, in 12 br.	2 l. 10 f.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 f.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Imperatrice-Reine, in-8°. br. avec fig.	4 l.



M E R C U R E *D E F R A N C E .*

M A R S , 1777.

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E .

*Suite de L'AUTOMNE, Chant troisième
du Poëme des Saisons ; imitation libre
de Tompson.*



L A C H A S S E .

Les cris aigus des Chasseurs matineux,
Le bruit des cors , le tonnerre des armes ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Dans les forêts vont semer les alarmes :
Viens, ô ma Muse ! assister à ces jeux ;
Suivons le vol de la perdrix timide,
Qui, dans les airs, croit s'ouvrir un chemin :
Plus prompt que l'œil du Chasseur intrépide,
Le plomb s'échappe & lui perce le sein.

Quels jeux cruels ! une Muse paisible,
Avec horreur rejette ces tableaux ;
Elle craindrait de souiller ses pinceaux,
En esquissant cette peinture horrible :
Elle se plaît à contempler l'accord
De l'Univers ; mais l'accent de la mort
Porte l'effroi dans son ame sensible.
Quelle fureur prélude à ton réveil,
Jeunesse aveugle ! & quelle affreuse rage
Vient t'arracher aux douceurs du sommeil,
Et t'exciter à l'ardeur du carnage ?
L'homme emporté ne suit que son penchant :
Rien n'est sacré pour sa rage homicide ;
Fier de ses droits, ce farouche tyran
Immole tout au plaisir qui le guide,
Vous, qui semez la terreur & l'effroi
Dans les déserts de l'inculte Hyrcanie,
Monstres sanglans, une suprême-loi,
La faim, conduit votre aveugle furie !
Mais nous, mais nous, qui, comblés des bienfaits
De l'Eternel, qui, faits à son image,

Devons chérir l'innocence & la paix,
Nous nous livrons aux plus honteux excès,
Et nous osons détruire son ouvrage!
Comment, hélas! nos insensibles cœurs
Peuvent-ils donc, à des jouets fastices,
Sacrifier des plaisirs enchanteurs,
Dans le carnage éprouver des délices,
Et de la mort savourer les horreurs?

Si, possédés de l'amour de la gloire,
Vous méditez de sanguinaires jeux,
Fuyez du moins un triomphe odieux,
O jeunes gens! disputez la victoire
Au loup cruel, au sanglier fougueux;
Domptez, domptez un courfier belliqueux,
Venez forcer ces ennemis terribles,
Qui, sans pitié, dévastent nos guérêts;
Mais respectez des animaux paisibles,
Dont la présence embellit les forêts.

Eh! quel triomphe est aussi méprisable,
Que de réduire un animal troublé
Par les clameurs d'une meute intraitable
Tableau cruel! chassé d'un champ de blé,
De sa jeunesse asyle impénétrable,
Le lièvre part, & le groupe ébranlé
Vole après lui: par une prompte fuite,
De ses tyrans il trompe la poursuite;

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Mais c'est envain. Le ruisseau sablonneux,
Les joncs touffus & la rive escarpée,
L'épais bouleau, la fougère coupée,
Tout lui refuse un abri généreux.
Jusques à lui le cri des chiens arrive :
Envain il prête une oreille attentive ;
Il se replie, & revient sur ses pas ;
L'odeur trahit sa course matinale :
Il s'affoiblit, il sent l'heure fatale ,
Et tombe enfin : on sonne son trépas ,
On se rassemble en tumulte ; la joie
Eclatte alors en mille échos divers,
Et les vainqueurs, insultant à leur proie ,
Du bruit des cors font retentir les airs.

Plus loin, le cerf, du chasseur qui s'apprête
Entend les cris, fuit devant la tempête,
Et dans ses pieds cherche sa sûreté :
L'orage approche, il double de vitesse,
Et, se fiant à sa légèreté ,
Gagne un taillis qui s'offre à sa détresse.
Dans sa frayeur, il fuit contre le vent ;
En s'éloignant, le cri meurtrier cesse :
Mais son espoir ne dure qu'un instant.
La meute avance ; il franchit les clairières ,
Où ses rivaux redoutoient ses transports ,
Et, traversant les monts & les rivières ,

Pour se sauver, il fait de vains efforts.
Ses compagnons, qui partageoient sa fuite,
De tous côtés échappent au malheur
Qui le menace; accablé de langueur,
Il voit la mort qui vole à sa poursuite;
L'abattement s'empare de son cœur.
Il touche enfin à son heure dernière,
Entend gronder la meute sanguinaire,
Verse des pleurs, & lui livre ses flancs:

 rouvre encor la mourante paupière,
Et, dans l'horreur des plus cruels tourmens,
Son œil éteint se ferme à la lumière.

Quoi! dans son sang vous baigneriez vos mains!
Cessez... que dis-je? A ces jeux inhumains,
Si trop d'ardeur entraîne la jeunesse,
Ah! que du moins cette fatale ivresse
Ne gagne pas un sexe séduisant,
Qui doit régner par la délicatesse,
Et qu'embellit encor le sentiment!
- Loin de ses yeux cette scène terrible!
Loin de ses yeux ces spectacles sanglans!
Il faut offrir à la Beauté sensible,
Il faut offrir d'autres amusemens.
La cruauté semble altérer ses charmes:
Le sentiment qu'inspire le malheur,
Et la pitié qui fait couler les larmes,
Un front orné d'une aimable pudeur,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Une ame pure où règne la candeur,
Voilà sa gloire, & son lustre & ses armes;
Que, modulant d'harmonieux accords,
De la Beauté les lèvres séduisantes,
Du tendre amour interprètes touchantes,
Livrent notre ame à de plus doux transports
Que sous ses pas naîsse un essaim de grâces !
Que l'Univers se soumette à ses loix,
Que les talens s'empressent sur ses traces,
Et que le luth résonne sous ses doigts !
Sous ses pinceaux que la toile s'anime,
Que tout enfin se plaise dans ses noeuds.
Mais qu'elle fuie un plaisir odieux,
Qui peut flétrir une ame magnanime ;
Quand la Beauté règne par la douceur,
A ses vertus nous devons notre estime,
Et son triomphe en devient plus flatteur.

Par M. Willemain d'Abancourt.

ÉPITAPHE d'un Bon-Homme.

Ci gît, qui de parler, de chanter & d'écrire
Crut avoir le triple talent :
Dans l'autre monde, où l'a conduit sa lyre,
Il est allé chercher le jugement.

Par le même.

L' É B É N I S T E.

Conte.

AUPRÈS d'un Prélat respectable,
 On accusa quelqu'un d'être entiché.
 Du dogme qu'autrefois Jansen avoit prêché.
 Il mande à son palais le prétendu coupable :
 « Monseigneur, dit ce pauvre diable,
 » Mon bon Seigneur, je tombe à vos genoux :
 » Je suis innocent... — Levez-vous,
 » Et répondez : vous êtes Janséniste ? —
 » Moi ! Monseigneur, c'est bien à tort
 » Qu'on vous a fait un tel rapport. —
 » Tant mieux ; en ce cas-là vous êtes Moliniste ? —
 » Moliniste ? — Oui. — Je ne fais ce que c'est. —
 » Mais qu'êtes-vous donc, s'il vous plaît ? —
 » Monseigneur, je suis Ebéniste ».

Par le même.



A vj

*VERS adressés à LA REINE, masquée
au Bal de l'Opéra, le 26 Janvier.*

POURQUOI nous dérober, sous un masque
fâcheux ,

La Reine & la beauté que les François adorent ?

Oh ! daignez vous montrer & nous sommes heureux.

Livrez-vous au plaisir que les Princes ignorent ,

Celui de se soustraire aux suprêmes grandeurs ,

Et d'étendre leurs droits en acquérant les cœurs.

Jupiter dans les cieux , armé de son tonnerre ,

Arrache des respects , n'inspire que l'effroi ;

Mais quitte-t-il l'Olympe & descend-il sur terre ?

Il est aimé pour lui comme l'est notre Roi.

Vénus même , Vénus , au ciel n'est qu'Uranie ;

C'est à Paphos , à Gnide & sur le Mont Ida

Que sa Beauté triomphe , & qu'elle remporta

Le prix , au jugement du Berger de Phrygie :

Et Pâris présenta la pomme à la Beauté ,

Qu'il avoit refusée à la Divinité.

O vous qui nous charmés , qui voyez sur vos traces

Accourir tout un Peuple amoureux de vos graces ,

Qui faites sur le trône adorer la bonté ,

Pourquoi vous cachez-vous ? Craindriez-vous
notre hommage ?

Ah ! laissez-nous jouir de l'heureux avantage
De fixer notre Reine en toute liberté.

Envain vous espérez de rester inconnue,
Notre cœur vous devine : il ne sauroit errer.

A-t-on jamais besoin du secours de la vue
Pour connoître l'objet qui se fait adorer ?

Laissez à l'intrigante, à la vieille coquette,
A la laide sur-tout, ce masque officieux.

Mais ce n'est point à vous, ô divine Antoinette,
Vous, fille des Césars, de tant de demi-Dieux,

Epouse de Louis & Reine à tous les titres,
A refuser nos cœurs & nos yeux pour arbitres.

Paraissez parmi nous, sans pompe, sans soldats,
Et rapportez-vous-en à vos brillans appas,

A votre taille svelte, à votre grace extrême,
A ce tendre respect du Peuple qui vous aime,

Pour n'être confondu avec nul autre objet :
L'on ne brille en ces lieux que par votre reflet.

Si pourtant une garde est un point nécessaire,
Ne souffrez, près de vous, que celle de Cypris,

Les Grâces, les Amours, & les Jeux & les Ris.
Mariez à nos lys les roses de Cythère.

Vous vintes vous asseoir sur le trône des fleurs,
Pour en semer sans cesse & régner sur les cœurs :

Ah ! donnez-vous encore un plus grand caractère !

16 MERCURE DE FRANCE.

Mais avant de tenter fortune,
Nos Sages fatigués se livrent au sommeil ;
Midi du premier jour fut l'heure du réveil.

Du lit on court à table.

Mets exquis & vin délectable,

Ainsi finit le premier jour.

Du lendemain on attend le retour.

Il arrive : alors on s'empresse

A remplir son objet , & chacun s'intéresse

A s'adonner aux observations ,

A s'enfoncer dans les réflexions :

Mais, contre-temps fâcheux ! brillante compagnie

Vient , en grande cérémonie ,

A nos Sages offrir magnifiques présens ,

Louange , honneurs & force complimens ;

Des complimens on passe à la fadaïse

Des conversations : nos Sages , à leur aise ,

Du sexe féminin aiguïsent le caquet ,

Chacun d'eux se ménage un entretien secret.

Autre accident : on vient troubler la fête ,

Et des voisins fâcheux rompent le tête-à-tête.

Ces furieux armés demandent , à grands cris ,

Vengeance de l'affront de n'être point admis

A la commune joie.

La douceur est l'unique voie

Qui puisse sûrement ramener les esprits ;

Car par la violence , ils sont toujours aigris.

Aux sentimens de paix nos Sages les invitent ;

Nos braves champions fort satisfaits se quittent ;

Le procès , pour le lendemain ,

Doit se juger de grand matin.

Nos Sages vont à l'audience

Exercer leur jurisprudence :

Le jour se passe en plaids ,

Défense , contredits ; on constate les faits ,

On opine , on délibère ,

Et l'on parvient enfin à juger cette affaire.

Les trois jours sont passés : Sages de déguerpir

Sont avertis : ne rien savoir , quel repentir !

A leur retour on rit de leur sottise ignorance :

Par la honte on punit leur insigne imprudence.

Ce terme de trois jours , aux yeux de la raison

Peut , avec notre vie , être en comparaison.

Le premier jour désigne la jeunesse ,

Temps de sommeil & d'une folle ivresse :

L'âge viril est notre second jour ;

L'intérêt , le plaisir l'occupent tour-à-tour.

Le dernier jour est la vieillesse ,

Jour de remords & de faiblesse ;

Enfin on meurt sans avoir la vertu ,

C'est mourir sans avoir vécu.

Par M. Dagues de Clairfontaine.



ÉPI TRE à M. D. M.

HEUREUX enfant de la nature,
Ton cœur , sans fard & sans parure ,
Ne connoît point ces faux détours ,
Ces grimaces dont rit le Sage ,
Ces vains propos , ces mensonges d'usage...
Ah ! puisses-tu les ignorer toujours !
Non , mon Ami , ton ame n'est point faite
Pour adorer l'idole des François.
Va , laisse la marionette
Faire élégamment la courbette ,
Se parfumer & s'orner de plumets.
Conserve , sous ton air Anglois ,
Sous tes cheveux épars , cette franchise austère ,
La vérité , que dans toi je révère...
Chéris cette vertu , ne la trahis jamais.
Fuis , mon cher D. M. la fade politesse ,
Le mensonge odieux... mais sois vrai sans rudesse.
Garde-toi , mon Ami , de toujours penser haut :
Renferme dans ton sein la vérité trop dure.
L'excès de la vertu souvent est un défaut.
On peut , en se taisant , éviter l'imposture ;
En parlant même , sans mentir ,
Avec urbanité , nous pouvons adoucir

Le sel piquant d'un propos trop sévère.
La vérité farouche est sûre de déplaire :
L'homme d'esprit l'admire , mais la fuit :
Le sot la craint & contre elle s'irrite ;
Souvent le repentir la suit...

Pardonne , mon Ami , je sens que je t'imité ;
Et peut-être en ai-je trop dit.
Non , tu fais que mon cœur t'estime & te chérit ;
Que mon amitié seule a dicté cette épître.

Cher D. M. c'est à ce titre

Que j'ose encor ajouter quelques mots.
D'un sexe délicat , d'un sexe fait pour plaire ,
Respectons la pudeur jusques dans nos propos.

Couvrons toujours d'une gaze légère,
Ces objets dont le nud dégoûte & fait rougir.
Ne faisons qu'effleurer : imitons le zéphir ;
Il admire une fleur , il vole & la carresse ;

Mais loin de faner ses attraits ,
Du sein éblouissant qu'il presse ,

: L'incarnat en devient plus frais.

Egaïons les beaux jours de nos moitiés charmantes.
Quand il s'amuse , Ami , ce sexe s'embellit.
Mais usons près de lui d'expressions décentes.
Evitons les discours dont la vertu rougir.
Contemple avec moi la pudeur qui sourit...
Admire , mon Ami , ces grâces si touchantes ,
Vois ces yeux enchanteurs , ce tendre coloris.

20 MERCURE DE FRANCE.

Admire & connois le prix
De la fraîcheur de l'innocence :
Gardons-nous bien de la flétrir ;
Le souffle impur de l'indécence ,
Peut à l'instant la faire évanouir.

Laiſſons , cher D. M. les cyniques ſauvages
Insulter , dans leurs bois , à l'innocence en pleurs.
En un mot, ſoyons francs, ſans choquer les uſages,
Et toujours enjoués , ſans offeuder les mœurs.

Par M. Caraïbe de Sainte-Lucie.

Imitation de l'Ode VII^e du Livre IV d'Horace.

A M O N A M I.

LA neige eſt diſparue , & déjà la prairie
Se pare & ſ'embellit des couleurs du printemps :
Le feuillage renaît , & ſur l'herbe fleurie ,
Les troupeaux rajeunis errent en bondiſſant.

L'exiſtence circule , & la roſe animée ,
Exhale ſes parfums ſous l'ombre des berceaux ;
Des perles du matin la verdure eſt ſemée ,
Et la lumière éclatte au ſommet des côteaux.

Les filles de Cypris, négligemment vêtues,
D'un pas rapide & lent dansent sur les gazons;
Et l'on voit dans leurs jeux les Nymphes ingénues,
S'agiter en cadence au bruit de leurs chansons.

En voyant s'écouler nos flottantes années,
Les heures, en fuyant, emportent nos beaux jours;
Nous sommes avertis que toutes nos journées
N'ont rien de permanent, & finiront leur cours.

Dans l'ordre des saisons, où tout se renouvelle,
Les folâtres zéphirs succèdent aux frimats;
Et la saison des fleurs s'enfuit à tire d'aile,
Dès qu'on voit le soleil embrâser nos climats.

La terre a ses couleurs & ses métamorphoses:
De tous ses changemens nous recueillons le fruit,
Et l'instant qui détruit & fait naître les roses,
Nous conduit pas-à-pas au séjour de la nuit.

Une fois descendu sur la rive éternelle,
A quoi nous serviront tant de talens divers?
Hélas! que nous importe une gloire immortelle,
Quand on n'a jamais su rendre heureux l'Univers!

Ami, ne compte point sur le jour qui t'éclaire:
La vie est un éclair qui brille & qui s'enfuit:
Le jour dont tu jouis peut fermer ta paupière,
Et t'ouvrir tout-à-coup l'empire de la nuit.

Par M. Dautert, de Caen.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

Romance imitée de La Fontaine.

A Mademoiselle de P... Chanoinesse de M...

Air : *L'Amour m'a fait la peinture.*

O NYMPHE ! qui faites gloire
De l'insensibilité !
Dans votre jeune mémoire
Gravez bien vître l'histoire
D'une trop fière Beauté.

Ainsi que vous, en partage,
Elle eut le don de charmer ;
Joli pied , joli visage ,
Et la gaieté du bel âge,
Ah ! que ne fût-elle aimer !

Son nom fut Alcimadure,
Et ce nom n'est point heureux :
Sans doute il étoit l'augure
D'une ame insensible & dure
Qui repousse tous les vœux.

Le beau Daphnis, né si tendre,

En fut ardemment épris :
Mais envain il fut attendre
Le retour qu'il dû prétendre ,
Il n'eut pas même un souris.

Las d'adorer une Belle
Que ses soins n'ont pu fléchir,
Et ne voulant aimer qu'elle ,
Un jour, ce Berger fidèle,
Ne songea plus qu'à mourir.

A l'asyle de sa Reine
Il porte ses derniers pas :
Du désespoir qui l'amène ,
Elle se rit , l'inhumaine !
La porte ne s'ouvre pas.

Elle fêtoit sa naissance
Avec de jeunes Philis :
Sans pitié, sans indulgence ,
Les chants, les jeux & la danse
Bravoient l'amoureux Daphnis.

Glacé du mortel breuvage,
Dont il attend son repos,
A la Beauté qui l'engage,
A la Beauté qui l'outrage,
Il fait entendre ces mots :

« J'espérois, Nymphé chérie ,
 » Finir mes jours sous vos yeux ;
 » Mais, par votre barbarie ,
 » Cette faveur m'est ravie ,
 » Et je meurs plus malheureux.

» De mon cœur, un dernier gage
 » Vous'est pourtant destiné :
 » Dans peu mon frère Pélage
 » Vous remettra l'héritage
 » Que les Dieux m'avoient donné.

» Pour compléter mon hommage ,
 » J'ai chargé d'autres Pasteurs
 » De consacrer un bocage ,
 » Où sans cesse votre image
 » Brillera parmi les fleurs.

» Là, j'aurai pour sépulture
 » Le plus simple monument.
 » On lira sur la bordure :
 » *La rigueur d'Alcimadure ,*
 » *Fit mourir ce tendre Amant ».*

Il dit : & puis il expire ;
 Sa fin touche tous les cœurs :
 Celle qui fit son martyre ,
 (Ce trait peut-il se redire !)
 Le vit sans verser des pleurs.

Voulant

Voulant au Dieu de Cythère
Montrer un mépris formel,
Ce jour même la Bergère
S'en va, d'un pied téméraire,
Danfer devant son autel.

Mais enfin, l'heure est venue
Où l'Amour veut la punir :
Oui, du poids de sa statue,
Ce Dieu l'accable & la tue ;
J'entens son dernier soupir.

Ainsi périt l'insensible,
Qui mit l'Amour en courroux.
Que cet exemple est terrible !
Belle Eglé ! belle inflexible !
Prenez , prenez garde à vous.

Par Mademoiselle Coffon de la Cressonnière.

O S M I N.

Conte moral.

O S M I N, qui avoit un long voyage à faire, s'étoit levé de grand matin, & avoit commencé sa route à travers les

B

26 MERCURE DE FRANCE.

plaines fertiles & riantes de l'Arabie heureuse. Animé par le desir & l'espérance, il marchoit d'un pas rapide & léger, croyant appercevoir de loin le lieu de sa destination. A l'approche du midi, l'ardeur du soleil commença à ralentir ses forces; son œil fatigué, cherchoit de tous côtés un endroit où il pourroit se mettre à l'abri des rayons brûlans de l'astre du jour, & à sa droite, un bois dont le feuillage étoit agité par les zéphirs, sembloit l'inviter à venir se reposer sous son ombre. Charmé d'avoir trouvé cet adoucissement aux fatigues du voyage, il continua sa route sur un sentier agréable qui passoit par ce bois, & s'arrêta de temps en temps pour entendre le doux ramage des oiseaux, ou pour cueillir les fleurs & les fruits qui se présentoient sur son passage.

Osmin se consulta cependant s'il devoit s'abandonner à la direction d'un sentier qui lui étoit tout-à-fait inconnu; mais considérant que la chaleur du jour étoit dans son plus fort degré, & que la plaine étoit couverte de poussière, se proposant d'ailleurs de regagner la grande route lorsqu'il y seroit forcé, il résolut de suivre les inflexions du sentier.

Bientôt ce sentier fleuri se confondit, avec plusieurs autres, dans un vallon couvert de collines, semé de buissons innombrables, & abreuvé de plusieurs ruisseaux qui y serpentoient & s'entre-coupoient. Osmin se reprochoit quelquefois d'avoir préféré un chemin incertain à une route sûre & immanquable : son imprudence lui causoit de l'inquiétude ; la crainte de s'égarer troubloît sa raison : au moindre bruit qui se faisoit entendre, il s'arrêtoit, il grimpoit sur les hauteurs pour découvrir la campagne ; chaque nouvel objet rallumoit son espérance ou augmentoit son agitation, & insensiblement les heures s'écoulerent.

Pendant qu'Osmin étoit ainsi balotté par les divers sentimens qui se présentoient à son ame, le ciel s'obscurcit, des nuages épais s'assemblent autour de lui, une nuit profonde arrête ses pas ; il ne peut discerner aucun objet, il erre, il tourne cent fois, le chemin fuit, l'air siffle, un tonnerre lointain se fait entendre, & arrive avec fracas sur les ailes enflammées de l'éclair. L'oiseau nocturne, poussant un cri lugubre, fend d'un vol pesant l'épaisseur des nuages, & s'abat

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

sur un cyprès, & d'un coup d'aile il en fait rouler le triste feuillage avec un bruit sourd ; des torrens accumulés s'élancent de tous côtés & rendent le chemin impraticable ; les bêtes féroces , que l'orage avoit troublé dans leurs demeures , se dispersent dans le vallon & poussent des hurlemens affreux : tout annonce à Osmin une mort prochaine & inévitable. Ses idées se confondent ; il trébuche ; l'effroi précipite ses pas ; mais bientôt un frisson glacé le pénètre , une sueur froide lui ôte le sentiment , ses yeux se couvrent d'un nuage , ses genoux fléchissent sous lui , les forces lui manquent & il tombe à terre ; déjà il croit voir le tableau du trépas , déjà il croit entendre la voix des morts qui saluent son arrivée.

Cependant l'orage cesse : un foible jour commence à blanchir la voûte étoilée , & les nuages s'enfoncent sous l'horizon. Le calme des airs , la sérénité du ciel , rapellent Osmin à la vie. Il se relève , & après s'être recommandé au Maître de la nature , il se remet en chemin avec un nouveau courage. Il distingue , à travers l'épaisseur du bois , une foible lueur que l'ombre alloit bientôt

couvrir. Osmin s'élance à la clarté de ce petit point lumineux , & pénètre dans le séjour d'un Hermite , qui le reçoit dans sa cabane. Instruit du sujet & des circonstances du voyage d'Osmin , le Solitaire lui donna le temps de réparer ses forces par une nourriture champêtre & frugale , suivie d'un sommeil bienfaisant.

Le lendemain l'Hermite reconduisit Osmin sur le grand chemin ; & , avant de le quitter , il lui dit : « Mon fils , que
 » les événemens de la journée d'hier ,
 » restent profondément gravés dans ton
 » cœur , & te servent de leçon pour le
 » reste de tes jours. La vie humaine est
 » la journée d'un Voyageur. Au matin
 » de la jeunesse , nous nous levons le
 » cœur plein de gaieté & d'allégresse :
 » impatiens d'arriver au vallon du repos ,
 » nous enfilons le grand chemin de la
 » mortalité , soutenus par l'espérance &
 » le courage. Peu-à-peu notre ardeur
 » diminue , les passions viennent semer
 » des cailloux sur nos pas , le chemin
 » nous paroît raboteux & pénible , la
 » fatigue nous épouvante , & nous vou-
 » drions trouver un chemin plus aisé
 » pour arriver à notre destination. Alors
 » le vice , sous un aspect gracieux , nous

30 MERCURE DE FRANCE.

» montre des sentiers faciles & agréa-
 » bles, qui semblent nous dispenser de
 » suivre la grande route. Pleins de con-
 » fiance en notre fermeté, nous ne crai-
 » gnons pas d'avancer dans ces détours
 » dangereux, résolus de les quitter au
 » premier faux pas qu'ils nous feront
 » faire; mais insensiblement notre vigi-
 » lance s'endort, & nous sommes envi-
 » ronnés de périls & de dangers. Envain
 » nous voudrions nous étourdir dans le
 » labyrinthe de la volupté ou dans le
 » tourbillon des plaisirs; un coup vient
 » nous frapper après l'autre, & nos
 » yeux défilés apperçoivent avec effroi
 » le gouffre de l'abysme. Heureux alors,
 » si une main secourable vient nous reti-
 » rer du bord du précipice, pour nous
 » ramener dans le véritable chemin, qui
 » est celui de la vertu !

» Ainsi, mon fils, pour ne rien redou-
 » ter, sois vertueux. En marchant sur
 » le chemin étroit & scabreux de la vie,
 » mets ton cœur en état de te dire : Ne
 » crains rien; avance sous l'œil d'un
 » Dieu, père universel des hommes,
 » avec la confiance d'un fils qui voudroit
 » ne pas déplaire à l'auteur de ses jours.
 » Jouis de la vie, en t'appliquant à en

» faire un digne usage, & souviens-toi
 » qu'une vie future doit être la récom-
 » pense des maux innombrables qui nous
 » assiègent pendant ce voyage terrestre ;
 » souviens-toi que notre ame, après
 » avoir habité quelque temps cette por-
 » tion d'argile que la terre nous prête,
 » veut s'élancer dans sa beauté originelle ;
 » & qu'alors, après un sommeil passager,
 » que nous nommons la mort, nous
 » nous réveillerons à la clarté d'un jour
 » éternel : l'immensité des êtres, des
 » mondes innombrables, semés avec une
 » magnificence prodigue, se dévoileront
 » à nos yeux : au milieu d'une félicité
 » inaltérable, nous admirerons le fabri-
 » cateur de ces pompeux miracles ».

Par M. de Papelier.

L E G A S C O N.

Conte.

CERTAIN Gascon, de naissance & d'humeur,
 Pourvu de créanciers, fut pris de maladie.

Comme on voyoit du danger pour sa vie,

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

On fut soudain chercher un Confesseur.
Messire André, vénérable Jésuite,
Homme utile d'ailleurs, homme de grand crédit,
Chez le mourant s'encourut au plus vite.
Bonnet en tête, il s'assied près du lit,
Dit *Oremus*, achève sa tirade,
Et se met en devoir de le bien confesser.
« Hélas! hélas! s'écria le malade,
» Mourir n'est rien; mais en mourant laisser
» Maints créanciers, mainté detté criarde,
» Voilà cé qui mé déchiré lé cœur.
» Rassurez-vous, reprit le Confesseur :
» Du haut du ciel, mon fils, Dieu vous regarde,
» Il prend pitié des pécheurs pénitens,
» Et votre repentir (car je le crois sincère)
» Vous obtiendra de vivre tout le temps
» Qui peut vous être nécessaire
» Pour tout payer, même avec intérêts.
Lors le Gascon : « S'il étoit vrai, mon père,
» Je serois bien certain dé né mourir jamais.

Par M. le Roux.



ÉPIGRAMME à un grand Parleur,

N'AGUËRE un grand bavard tant jasoit, tant
jasoit ,
Qu'enfin las de l'entendre & ne pouvant le suivre ,
Un Aveugle attentif, estimant qu'il lisoit,
Lui dit: Pour Dieu! Monsieur, brûlez ce mauvais
livre.

*Par M. l'Abbé de Reyraç, Corresp. de
l'Acad. des Insç. & Belles-Lettres.*

STANCES sur la mort de mon Époux.

Sous les voiles les plus sombres,
Cachez-vous mes tristes yeux ;
De la nuit cherchez les ombres,
Evitez l'éclat des cieux ;
La profondeur des ténèbres
Plaît aux malheureux Amans,
Et les attributs funèbres
Flattent leurs regards mourans.

C'est pour eux que la nature

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

Trouble l'ordre des saisons ,
L'oïseau de funeste augure ,
Pour eux croasse des sons :
S'il est un désert sauvage
Au désespoir consacré ,
S'il est un fatal rivage ,
Par eux il est désiré.

Ainsi ma douleur mortelle
N'offre à mes sens éperdus ,
Qu'une terre où je chancelle ,
Où rien ne m'arrête plus ;
Comme une lampe tarie ,
D'où s'exhalent quelques feux ,
De ma languissante vie
Se traîne le poids affreux.

Cette moitié de moi-même ,
Que m'avoient donné les Dieux ,
Cette volupté suprême ,
Qui toujours serroient nos accuds ,
Sur moi , ce n'est plus que songe ;
De mon amoureux sommeil
Le mort détruit le mensonge
Par un lugubre réveil.

Par Madame de Montanclos.



L'ORIGINE DE LA FLÛTE.

*Ovide, Métam. Liv. I.**Nouvelle imitation, par M. le Métayer.*

DES bois de l'Arcadie aimant l'ombre & la
paix,

Une Nymphé jadis y cachoit ses attraits.

Syrinx étoit le nom de la jeune Naïade,

Plus belle mille fois qu'aucune Hamadriade,

Du Satyre lascif & du Faune léger,

Ses charmes chaque jour éluoient le danger.

Son cœur, toujours envain, lui dit qu'elle étoit
belle :

Emule de Diane, aussi sauvage qu'elle,

Elle imitoit ses mœurs, ainsi que ses habits;

Sans son arc, aisément l'on s'y feroit mépris;

Le sien est d'un bois simple, & celui de Latoné,

Fait de l'or le plus pur, a l'éclat que l'or donne.

On s'y trompoit pourtant; Pan la surprit un jour,

Des bois du Mont Lycée à peine de retour :

Ah! lui dit-il; Naïade, aussi belle que sage,

Souffre qu'un doux hymen à ton Amant t'engage:

Je suis le Dieu des bois... Il en auroit plus dit;

Mais, sans vouloir l'entendre, aussi-tôt elle fuit.

B vj

Rien ne l'eût arrêté , si ta rive profonde ,
 Ladon , n'eût opposé l'obstacle de ton onde.
 Elle implore ses sœurs ; en ce péril affreux ,
 Une métamorphose est l'objet de ses vœux.
 Le Dieu vole embrasser la Belle qu'il adore ;
 Mais , si près du bonheur , il n'en voit que l'aurore ;
 Son Amante , à ses yeux , est changée en roseaux ,
 Et n'offre à son amour que de froids chalumeaux ,
 Qu'il presse mille fois de sa bouche amoureuse ;
 De sa bouche aussi-tôt l'haleine harmonieuse ,
 Des roseaux agités fait éclore un soupir ;
 La Nymphé , de leur sein , lui semble encor gémir.
 Ah ! dit le Dieu , charmé de cette découverte ,
 Je retrouve Syrx , quand j'en pleure la perte ;
 Et des joncs inégaux il forme un instrument
 Que de ton nom , Syrx , appela ton Amant.

*A Madame H. de L. T. qui est accouchée
 d'une troisième fille , & qui ayant déjà
 trois jeunes fils très-jolis , en espère
 un quatrième.*

PUISQU'ON voyoit voltiger sur vos traces
 Le riant essaim des Amours ,
 Il falloit bien , par un juste concours ,
 Qu'on y vit aussi les trois Grâces.

*Par M. M**.*

ÉPITRE à M. le Comte de Sainte-Fère,
à qui Madame sa Mère envoyoit une
montre.*

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Boileau.

Les beaux jours de l'adolescence
Pour vous couleront désormais;
O mon fils! les jeux de l'enfance,
Ses goûts frivoles, ses hochets,
A de plus sublimes objets
Doivent céder la préférence,
Et ne la reprendre jamais.
Ce meuble brillant & fragile,
Que vous obtenez en ce jour,
Foible gage de mon amour,
Vous est une leçon utile,
Comme le temps d'une aile agile,
S'envole, hélas! & sans retour.
S'il faut à l'ardente jeunesse
Permettre d'innocens loisirs,
Que les ans soient pour la sagesse,

* Elève de M. de Longpré, célèbre Professeur de Mathématiques.

Et les instans pour les plaisirs.
L'éclair rapide de la vie
Echappe à nos regards surpris :
Sans en avoir connu le prix,
Elle nous est souvent ravie.
Quand la rose s'épanouit ,
La saison pour lors est charmante ;
Mais d'une vîtesse étonnante,
Avec zéphir elle s'enfuit.
Voulez-vous vivre sans alarmes ?
Comptez vos jours par vos vertus ;
A leur pouvoir rendez les armes ;
Plus heureux alors que Titus ,
Vous n'aurez point de jours perdus
Qui puisse vous coûter des larmes.
Aimez , cultivez les talens :
Il est beau d'agrandir son être :
Vers le bien portez vos élans ,
Et si vous brûlez de l'encens ,
Que ce soit au souverain Maître.
Au métier pénible de Mars ,
Alliant les mœurs & les arts ,
Vos émules pourront connoître
Que vous étiez digne de naître
Des Fabrices ou des Bayards.
De la saine philosophie ,
Un Elève respectueux
Discerne ce qu'il doit aux Dieux ,

De ce qu'il doit à la patrie ;
Que dis-jé ? il les sert tous les deux.
Reconnoissant & généreux ,
Pour leur querelle il sacrifie
Le sang qu'il tient de ses aïeux.
Si dans ces sentiers glorieux ,
Le desir de marcher vous touche ,
Ah ! mon fils ! cherchez dans mes yeux
Ma joie expirant dans ma bouche !

*Par M. l'Abbé Dourneau , Chevalier
du Saint-Sépulchre.*

É P I G R A M M E.

U N Harpagon , bavard des plus ignares ,
Disoit un jour , à tout propos :
Comme je méprise les sots !
Combien je hais tous les avares !
Certain Plaisant lui réplique aussi-tôt :
L'amour-propre, Monsieur, n'est pas votre défaut.

Par le même.



*ODE CONTRE L'AÏL. Horace ,**III^e Epode.**Parentis olim , &c.*

S'IL est un monstre affreux qui, d'une main
barbare,
Ait plongé le couteau dans le flanc maternel ,
Que l'ail soit son supplice au fond du noir Tartare,
Et son aliment éternel.

Quels feux brûlent mon sein ! Dieux quelle per-
fidie !

Des poisons de Colchos ces mets sont infectés ;
Ou ne seroit-ce point l'infâme Canidie
Qui fit ces ragoûts empestés ?

Les charmes de Médée étoient moins redoutables ;
Ou plutôt ce fut d'ail qu'elle frotta Jason ,
Pour lui faire dompter les taureaux indomptables
Qui gardoient la riche toison.

Elle en teignit encor cette robe fatale ,
Qui la vengea depuis d'un Amant odieux ,
Lorsque , prêt à le fuir , la mort de sa rivale
Signala ses derniers adieux.

Jamais l'été brûlant de l'ardente Appulie ,
N'éleva dans les airs de pareilles vapeurs ;
Jamais le fils d'Alcmène, aux monts de Thessalie,
Ne sentit de telles ardeurs.

Quel estomach d'airain peut supporter sans peine,
Cet horrible aliment cher à nos moissonneurs ?
Ah ! si je vous revois, voluptueux Mécène ,
Goûter ces sucs empoisonneurs ,

Puisse votre Maîtresse, au lit même cruelle ,
Repousser de la main vos baisers dangereux ,
Et détournant la tête en cherchant la ruelle ,
S'effrayer de vos tendres feux !

Par M. L. R.

*VERS à M. DE LONGCHAMP le Fils,
Administrateur-Général des Postes, en
survivance, envoyés le premier jour de
l'An.*

C'EST, je l'avoue, un frivole langage,
Que celui qu'en ce jour on tient à tous venans :
Cependant les Amis & les parfaits Amans
En font le plus heureux usage.

Sous l'un de ces beaux noms, je veux, sans compliment,

Vous adresser des vœux d'un fortuné présage ;
Mais quoi vous souhaiter ? vous avez en partage
Tous les biens, tous les agrémens.

Vous êtes à cet aimable âge ,
Dont la main des plaisirs file tous les instans.
Si la raison s'oppose à vos tendres penchans ,
L'Amour, d'un doux regard, écarte son nuage ;
Lui seul veut régner sur vos sens.

À ses jeux, à son badinage ;
Vous savez joindre encor d'autres amusemens :
Les beaux-arts, à leur tour, occupent vos momens.
Ainsi vous possédez, par un triple avantage ,
Les faveurs du Dieu des Amans,
Les attraits d'Apollon & ses heureux talens :
Que vous faudroit-il davantage ?

*A M. DÉSESSART, ci-devant Procureur,
& actuellement Comédien ordinaire de
Sa Majesté, sur l'inscription de sa gravure : J'aime mieux faire rire les hommes, que de les ruiner.*

S'il faut en croire la devise
Que ton portrait offre en tous lieux,

Et dont le tour ingénieux
Décèle ton esprit & le caractérise;
Ministre de Thalie, aimable Désessart,
De l'enjouement parfait modèle,
Qui réunis & la nature & l'art,
Et vois toujours le parterre fidèle,
Egayé par ta bonne humeur,
Battre des mains & rire de bon cœur.
Du destin autrefois quelle fut la méprise,
Lorsque voulant se défaire de toi,
Il te força d'accepter, sans remise,
Dans la chicane un équivoque emploi?
Si l'insatiable intérêt,
Que conduit à présent les hommes à sa guise,
Si la commune friandise
Pour les épices du Palais,
Avoient jamais dompté ta probité docile,
Dans quel oubli seroient ces précieux talens
Qui t'ont déjà rendu l'émule de Préville,
Qui de la Cour & de la Ville
Font les plus doux amusemens!
Au lieu d'en faire un glorieux usage,
Et de ravir l'équitable suffrage
Des nombreux spectateurs,
En usurpant si bien le ton & le visage
Des Financiers & des Tuteurs;
Au lieu de prêter à Molière
Un lustre & des charmes nouveaux

44 MERCURE DE FRANCE.

Et de poursuivre la carrière
Où des rivaux jaloux , tombés sur la poussière ,
Te voyent couronné des lauriers les plus beaux ,
Dans le morne réduit d'une étude isolée ,
Avec deux Clercs silencieux ,
Tu griffonnerois donc des exploits ennuyeux ,
Le matin & l'après-dînée.
Hélas ! que de momens perdus pour mon plaisir ,
Si le plus prompt dégoût n'avoit su t'affranchir
De cet état peu convenable ,
Et n'eût tourné tes pas vers cette route aimable
Que nous te voyons parcourir !
Ma tâche sera bien remplie ,
Quand j'aurai dit , à ton honneur ,
Qu'un *qui-pro-quo* causa l'erreur
Du destin qui voulut contenter ton envie ;
Sans doute il confondit rôles de Procureur
Avec les rôles de Thalie.

• *Par M. Mabile.*



*LE VIEILLARD RAISONNABLE.**Moralité.*

DANS mon cerveau , maintenant , quand je fouille ,

Je n'y trouve plus que la rouille

D'un ressort usé qui se brouille.

Sur le papier que je barbouille ,

J'en écris pas une gribouille

Qui vaille un pepin de citrouille.

En devidant la fatale quenouille ,

Lachésis enfin nous dépouille.

Saturne , dont le souffle fouille

Dans l'Univers tout ce qui grouille ;

L'él phant , le rat , la grenouille ,

Goujon , baleine , & l'oiseau qui gazouille ,

Et l'homme que l'orgueil chatouille ,

Et le dur roc que Thétis mouille ,

Sur mon crâne , ras comme andouille ,

A jeté huit lustres , bredouille.

Il faut alors , sans être niquedouille ,

Se détacher & de salmis & d'ouille ,

Et du Madère & de la Pouille * ;

* Vins exquis.

46 MERCURE DE FRANCE.

Souffrir, pour les neveux, que la marmite bouille,
Et songer que dans la gargouille
Où le Szyx affreux nous vetrouille,
Atropos qui fait la patrouille,
Va me plonger d'un coup de douille.
Pour la fléchir envain on s'agenouille;
Il faut partir : ainsi faisons notre paquet;
Adieu, Sophie, Amis, tout est au berniquer.

Par un Vicillard.

Explication des Enigmes & Logogryphes du volume de Février.

LE mot de la première Énigme est *Bracelet* ; celui de la seconde est *Sou*, (monnoie), celui de la troisième est *la Pie*. Le mot du premier Logogryphe est *Rateau*, où se trouvent *rat* & *eau* ; celui du second est *Espoir*, & les trois pieds sont les trois lettres qu'on trouve de plus dans *désespoir* ; celui du troisième est *Cage*, où l'on trouve *âge*.



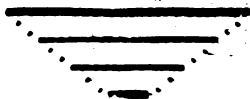
ARIA.

Parolles de M.^r de Launay,

Musique de M.^r Tissier,

de l'Academie Roy.^{le} de musique.





É N I G M E.

JE suis de tout temps dans le monde ;
Quelquefois en repos , quelquefois vagabonde :
Comme un trait on me voit passer ;
Je marcherois sans fin sans jamais me lasser.
Je prend la forme qu'on me donne :
On ne me voit résister à personne.
A la Cour je tiens bien mon rang ,
Sur les pas des Princes du Sang :
Je paroïs devant eux le chapeau sur la tête ,
Sans craindre qu'on m'arrête.
J'ose faire encor plus , je les contrefais tous ,
Sans appréhender leur courroux.

*Par M. Chandorat , Curé de Saufet ,
en Bourbonnois.*

A U T R E.

JE suis utile & redoutable ;
Au riche , à l'indigent je me rends secourable ;
Perfide néanmoins , je cause bien des maux ,
Très-souvent le trépas. J'arrête les Héros :
J'oppose à leur vertu guerrière ,

48 MERCURE DE FRANCE.

Sans coup férir, une forte barrière.
Je suis toute à la fois, par l'arrêt du destin,
Souvent voyageur & chemin...
Je cours sans jambe & jamais ne me lasse;
Lorsque je dors, je reste en place.

Par M. Bouvet, à Gisors.

A U T R E.

C'EST moins le tendre amour que la galanterie
Qui m'a donné naissance, aimable Glicerie.
Connu dans les palais, aux hameaux étranger,
Je suis aimé du Roi, méprisé du Berger.
Chaume paisible & doux qu'habite l'innocence,
Vergers où zéphir seul éveille le silence,
Grottes pour Amaranthe, asyles pleins d'appas,
Champs émaillés des fleurs qui naissent sous ses
pas,
Vallons, lieux de soupirs, retraites des délices,
Temples où l'Amour fait de si doux sacrifices,
Sièges du vrai bonheur & trône des plaisirs,
Je comble, comme vous, l'espoir & les desirs;
L'art me fait pour le but que vous fit la nature;
Vous m'ornez quelquefois, mais ce n'est qu'en
peinture;

Et

Et quoique les plaisirs, dont j'enivre les sens,
Soient les mêmes sans doute, ah ! qu'ils sont dif-
férens !

Par M. le Métayer.

LOGOGYPHE.

QUI veut jouir de la santé,
De moi souvent doit faire usage :
Mais où je brille davantage,
C'est dans les beaux jours de l'été.
Si mon Lecteur souhaite exercer son génie,
J'ai neuf pîeds bien comptés ; il peut donc s'amuser,
Dans son loisir, à les décomposer,
Pour y trouver trois villes d'Italie ;
Une autre en France, & deux en Arabie ;
Un instrument nécessaire au soldat ;
Un corps puissant que l'on mène au combat ;
Une rivière en Moscovie ;
Deux en Toscane ; une autre en Westphalie ;
Une en Champagne, & deux au pays des Nor-
mands ;
Une Province de Turquie ;
Une autre en Palestine ; un principe de vie
Qui règle tous nos mouvemens ;
Un quadrupède objet de nos mépris ;

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Un lieu fameux près de Paris ;
 Une espèce de lime ; un peuple de l'Asie ;
 Une ville Espagnole au terroir Africain ,
 Qu'en vain crut conquérir l'Empereur Marocain ;
 Un terme de Chancellerie ;
 Le discours familier que prononce un Curé ;
 Certain titre en Espagne aux Nobles consacré ;
 Une pièce de poésie ;
 Deux verbes à l'infinitif ,
 Dont l'un est neutre & l'autre actif ;
 Le réservoir où se tient l'eau croupie ;
 L'oiseau favori de Junon ;
 Ce qui produit de l'herbe ; une étoffe ; un pronom ;
 Les deux auteurs de ta naissance ;
 Ce qu'on doit décliner ; l'idole de la France ;
 Le mot qu'on place après une oraison ;
 Double terme de jeu ; de la mer une plage
 De très-difficile abordage ;
 Ce qui fait mouvoir un bateau ;
 Le flux & le reflux de l'eau ;
 Une sorte de couverture ;
 Le synonyme d'univers ;
 Un esprit malfaisant habitant des enfers ;
 Un terme de l'architecture ;
 Ce que doit être un cercle ; un arbre ; un excré-
 ment ;
 Le contraire de doux ; un héros de roman ;
 De couleur noire une humaine figure ;

Une femme de qualité...

Quoique je puisse allonger cet ouvrage,
Je ne veux pourtant pas en dire davantage,

Car je suis las en vérité.

Par M. Vincent, C. de Q.

A U T R E.

JOUR de l'humeur inconstante,
D'un Peuple toujours agité,
Mon élévation fait que l'on me tourmente,
Mon tourment fait ma gloire & mon utilité.
Si ton esprit, Lecteur, vient à me disséquer,
Il trouvera dans moi, sans trop s'alambriquer,
Le logis d'une bête à poil roux, longue oreille,
Et qui, les yeux ouverts, à ce qu'on dit, sommeille ;
Un nom d'un animal dégoûtant & vilain,
Qui dans la fange impure aime à prendre son bain ;
Ce que devient le front de la jeune Emilie,
Lorsque quelque discours choque sa modestie ;
Un instrument qui sert pour le chanvre & le lin ;
Ce sans quoi, sûrement, n'iroit pas un moulin ;
Un titre que Louis fait chérir à la France,
Et dont il ne se sert que pour la bienfaisance ;

C ij

92 MERCURE DE FRANCE.

Une herbe que l'on craint de trouver sous sa main,

Quand, dans les bois, on va cueillir la fraise ;

Ce métal si chéri qui rend l'homme bien-aise ;

Deux notes de musique ; un de nos sens ; un grain...

Je ne finirois pas, si je voulois tout dire :

Si tu ne me tiens pas, tu peux lire & relire.

Par M. Patu.

A U T R E.

HABITANT de l'humide plaine,

A qui veut m'arracher le cœur,

J'offre un vrai fléau destructeur,

Trop connu de l'espèce humaine.

Par M. Houllier de Saint-Remy,

à Sezanne.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en François, avec des remarques sur les Harangues & Plaidoyers de ces deux Orateurs, & des notes critiques & grammaticales en Latin, sur le texte Grec : accompagnées d'un Discours Préliminaire sur l'Eloquence & autres objets intéressants ; d'un Traité sur la Jurisdiction & les Loix d'Athènes ; d'un Précis Historique sur la Constitution de la Grèce, sur le gouvernement d'Athènes & sur la vie de Philippe, &c. Par M. l'Abbé Auger, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la ville de Rouen ; ancien Professeur d'Eloquence dans la même Ville. A Paris, chez Lacombe, rue de Tournon, près le Luxembourg, 3 vol. in-8°. rel. & ornés du portrait de Démosthène d'après l'antique, d'une carte géographique, &c. prix 25 liv.

QUE seroit-ce si vous l'eussiez entendu lui-même ? Ce mot, si connu d'Eschine,

C iiij

54 MERCURE DE FRANCE.

rival de Démosthène, est l'éloge le plus complet qui ait été fait de ce grand Orateur; il sert d'épigraphe à la Collection de ses Œuvres, & trouve naturellement sa place à la tête du compte que nous nous proposons d'en rendre. Il y a dans le grec : *Que seroit-ce si vous eussiez entendu tonner cet homme extraordinaire?* Il est assurément ridicule d'avoir traduit le mot *θύσις* par *le monstre*; ce n'est ni le sens littéral, ni le sens raisonnable.

Une grande précision qui, dans Démosthène, ne nuit point à l'harmonie, l'énergie de la pensée & de l'expression, les rapports justes & précis de l'une à l'autre, qui souvent ne permettent pas de retrancher ou d'ajouter un seul mot, rendoient l'entreprise de le traduire extrêmement difficile. Aussi les Ecrivains qui ont essayé de nous le faire connoître, se sont-ils bornés à quelques discours. Des cinquante-sept qui nous restent de cet Orateur, & des trois de son rival, nous n'avons que les Philippiques, traduites par MM. Tourreil de Maucroix & l'Abbé d'Olivet; les deux harangues pour la couronne, par MM. l'Abbé Millot & Tourreil; & celle

contre la Loi Leptine, par M. Gédéon le Cointe. Il falloit un courage rare pour envisager l'étendue de la carrière, & se déterminer à la parcourir toute entière; il falloit un travail prodigieux pour la fournir avec succès, & sur-tout des connoissances peu communes. M. l'Abbé Auger n'a point été effrayé de l'entreprise, & il vient de l'exécuter. C'est un présent précieux qu'il fait à la littérature Française; il lui en prépare un nouveau dans la traduction de tous les Orateurs Grecs, & de l'Orateur Latin qui sera opposé seul aux premiers. Cet Ouvrage immense est déjà fini; celui que nous annonçons, & qui manque encore, ne peut qu'en donner la plus haute idée & le faire attendre avec impatience.

M. l'Abbé Auger a partagé en trois classes les discours de Démosthène & de son rival, auquel il a joint une harangue de Dinarque contre Démosthène; ce qui porte à soixante un le nombre des productions oratoires contenues dans ce recueil. Il les divise en discours politiques, plaidoyers publics & plaidoyers particuliers.

Dans les premiers, l'Auteur traitant des affaires d'Etat devant le Peuple, lui

Civ

expose ses véritables intérêts, avec cette éloquence vive & véhémence, qui ne se borne pas à séduire les Auditeurs, mais qui les étonne & les entraîne. Dans ses plaidoyers publics, il parle pour lui-même ou pour d'autres, tantôt accusant, tantôt défendant; mais accusant plus souvent; car un génie austère & rigide, observe le Traducteur, un caractère un peu âpre, devoit le porter à l'accusation plutôt qu'à la défense. La plupart de ses plaidoyers particuliers, sont les ouvrages de sa jeunesse. Cet Orateur fécond & sublime, qui traitoit avec tant d'élévation & de force les sujets les plus importants, savoit porter la même supériorité dans les petits détails; il y descendoit sans bassesse, & y jetoit tout l'intérêt dont ils étoient susceptibles.

: Parmi les productions moins connues de Démosthène, & que l'on retrouve dans cette collection complète de ses Œuvres, il y a une suite de cinquante-six exordes, que M. l'Abbé Auger n'a vu citer nulle part. Ces morceaux détachés roulent tous sur des objets politiques, & semblent avoir été destinés à des discours de ce genre. Le Traducteur, en exposant son opinion sur ces exordes,

ne la présente que comme une conjecture, & elle est au moins vraisemblable. Démosthène avoit pour principe de ne parler, que le moins qu'il lui étoit possible, sans être préparé; mais occupé des affaires publiques, il se présentoit souvent des circonstances imprévues, où l'intérêt de la République le forçoit de monter à la Tribune, & de parler sur le champ, ou pour combattre un avis, ou pour en proposer un autre. Le début est ce qui coûte le plus à l'Orateur; Démosthène, jaloux de sa réputation, composoit au moins l'exorde, lorsque le temps ne lui permettoit pas de composer le discours entier.

Les lettres des deux Orateurs Grecs, recueillies dans ces volumes avec leurs discours, complètent la collection de leurs Œuvres. Elles sont d'autant plus précieuses, qu'il nous en reste fort peu des anciens Grecs. Celles de Platon sont plutôt des traités de morale que des lettres; les fragmens que nous avons de celles de Xénophon, sont à-peu-près dans le même genre; Isocrate n'offre dans les siennes que les compositions d'un Rhéteur. Démosthène n'a pas mieux fait le genre épistolaire; ses lettres sont

Cv

48^e MERCURE DE FRANCE.

des espèces de harangues au Sénat & au Peuple d'Athènes., dans lesquelles tantôt il se justifie, tantôt il se plaint, & quelquefois il donne des conseils. Les lettres d'Eschine sont de véritables lettres écrites par un homme aimable, dont l'esprit est cultivé & le cœur sensible. Elles sont au nombre de douze, & le Traducteur croit qu'il y en a trois qui sont supposées, ce sont la septième & les deux dernières de sa collection.

On connoît le genre d'éloquence de Démosthène; souvent brusque & toujours véhément; il paroît s'occuper plus des choses que des mots. Il ne disserte pas sur les objets importans dont il entretient ses Auditeurs, il les leur met sous les yeux; s'il parle des projets de Philippe, il le montre travaillant à leur exécution, parcourant la Grèce, l'envahissant, & négociant pour la tromper & la soumettre: il tonne, il foudroie, il entraîne; on perd de vue l'Orateur, on ne voit que la Grèce & l'oppresser qui la menace. On lui a reproché de l'emportement; on lui a refusé d'avoir su lire dans l'avenir; mais ceux qui lui ont fait ce reproche, l'ont jugé après l'événement. La bataille de Chéronnée fut malheu-

reuse, & on en conclut que l'alliance d'Athènes & de Thèbes n'étoit pas dans la bonne politique. On ne fait pas réflexion que l'asservissement de la République n'eût été que retardé, & que cette alliance pouvoit le prévenir. Philippe, dont le jugement est sans doute d'un grand poids, en avoit cette opinion. Il s'estima heureux d'avoir été vainqueur; mais il sentit que s'il avoit été vaincu, un seul jour lui eût fait perdre le succès de vingt ans. Les Athéniens lui rendirent aussi la justice, que bien des Dissertateurs lui refusent après tant de siècles; ils lui érigèrent une statue avec cette inscription: « Si tu avois eu, Démosthène, » autant de bravoure que tu avois d'intelligence, les armes de Macédoine » n'eussent jamais triomphé de la Grèce ». Nous remarquerons à cette occasion, que le Prince des Orateurs Grecs, comme celui des Orateurs Latins, n'eut jamais de goût pour les armes; l'un & l'autre craignirent la mort sur le champ de bataille; & tous deux la bravèrent enfin lorsqu'ils ne purent l'éviter; ils périrent d'une manière également héroïque. Cicéron chercha d'abord à fuir les assassins envoyés par Antoine; mais lorsqu'ils

l'eurent joint, il ne songea point à se défendre, il leur livra sa tête. Démophile, fuyant aussi les Soldats d'Antipater, & ne pouvant leur échapper, demanda un moment pour écrire une lettre, & en profita pour prendre du poison qu'il portoit avec lui.

Après avoir indiqué les différens Ouvrages contenus dans les cinq volumes que nous annonçons, & une partie du travail de M. l'Abbé Auger, il nous reste à en faire connoître la plus considérable, la traduction du texte. Elle atteste une étude profonde des Orateurs Grecs, de la langue dans laquelle ils se sont exprimés, & de celle dans laquelle on s'est proposé de les faire parler. Des citations peuvent seules donner une idée de la manière du Traducteur. Elle est par-tout si bien soutenue, que, sans nous arrêter à choisir, nous pouvons ouvrir le livre & prendre au hasard. Nous éviterons seulement de rien présenter des discours que d'autres Traducteurs ont déjà fait connoître; la plupart de nos Lecteurs feront bien aises de les comparer eux-mêmes avec la version de M. l'Abbé Auger. Aucun de ces Traducteurs n'a rempli le but qu'il devoit se proposer. Trop sou-

vent ils ont défiguré l'Orateur qu'ils vouloient faire connoître, tantôt par une prolixité déplacée dans la traduction d'un Ecrivain extrêmement concis; tantôt par une concision qui détruit toute harmonie, & met la sécheresse & la froideur à la place de l'éloquence vive & nourrie de l'original. Pour bien traduire, il faut se pénétrer de l'esprit de son Auteur; c'est ce qu'a fait M. l'Abbé Auger.

Les harangues sur la fausse ambassade, sont les premières qui nous tombent sous la main. Ce tableau intéressant de la ruine des Phocéens, s'offre à nos yeux à l'ouverture du livre. « Jamais, Athé-
 » niens, vous n'avez vu dans la Grèce
 » d'événemens aussi tristes, aussi impor-
 » tans; peut-être n'en a-t-on jamais vus
 » dans les siècles passés. Un seul homme,
 » Philippe, est devenu maître des plus
 » grandes affaires, par la perfidie des
 » Députés, sous les yeux d'Athènes, de
 » cette République accoutumée à veiller
 » en chef aux intérêts des Grecs, à ne
 » rien souffrir de semblable. Ce n'est
 » pas seulement la lecture du décret qui
 » nous instruit de la ruine des infor-
 » tunés Phocéens, mais encore le spec-
 » tacle de leurs disgrâces : spectacle

62 MERCURE DE FRANCE.

» affreux , Athéniens , & digne de com-
 » passion. En allant dernièrement à Del-
 » phes , j'en ai été , malgré moi , le
 » témoin. J'ai vu des maison détruites ,
 » des murs renversés , un pays désolé ,
 » plus de jeunesse , des vieillards foibles
 » & misérables. Aucun discours enfin ne
 » peut exprimer le triste état de cette
 » contrée malheureuse. Cependant je
 » vous entends dire à tous qu'autrefois ,
 » lorsqu'on délibéra de détruire Athê-
 » nes , l'opinion des Phocéens fut con-
 » traire à celle des Thébains. Si vos
 » ancêtres revenoient à la vie , comment
 » pensez-vous qu'ils opineroient dans
 » cette cause ? Quelle idée auroient-ils
 » de ceux qui ont opéré la ruine des
 » Phocéens ? Pour moi , je pense qu'ils
 » ne se feroient aucun scrupule de les
 » lapider de leurs propres mains. N'est-il
 » pas honteux en effet , ou plutôt n'est-ce
 » pas le comble de la honte , que des
 » Peuples qui nous ont sauvé alors , qui
 » ont opiné pour notre conservation ,
 » éprouvent aujourd'hui un tel désastre ;
 » & qu'abandonnés de vous , sur les faux
 » avis de vos Députés , ils souffrent des
 » maux tels que nuls des Grecs n'en a
 » jamais soufferts ? Qui donc est la cause

» de ces maux ? Quel est l'auteur de l'im-
 » posture ? n'est-ce point Eschine ? »

Démosthène avoit été de cette ambassade ; il accusoit la conduite de ses Collèguës ; c'est ainsi qu'il repousse le moyen de défense dont ils peuvent se servir , en disant qu'il a d'abord fait comme eux , & que changeant ensuite tout à-coup , il est devenu leur accusateur , & sur-tout d'Eschine. « Voulez-vous que ,
 » supprimant tout le reste , & les discours
 » que j'ai tenus contre eux devant le
 » Peuple , & les oppositions que j'ai
 » trouvées chez moi dans le cours de
 » l'ambassade , & dans toute autre cir-
 » constance ; voulez-vous que je vous
 » prouve , par leur propre témoignage ,
 » que j'ai fait tout le contraire de ce
 » qu'ils ont fait ; qu'ils ont reçu de l'ar-
 » gent pour trahir vos intérêts ; que je
 » n'en ai pas voulu recevoir. Voici ma
 » preuve. Quel est le Citoyen de cette
 » ville , le plus audacieux , le plus témé-
 » raire , le plus effronté ? On ne s'y
 » trompera pas , on nommera sur le
 » champ Philocrate. Quel est l'Orateur le
 » plus capable de déclamer tout ce qu'il
 » veut d'une voix forte & sonore ? Assu-
 » rément on citera Eschine. Quel est

64 MERCURE DE FRANCE.

« celui auquel ils reprochent le défaut
 » de hardiesse, & une timidité que j'appelle
 » pudeur? C'est moi. Jamais incommode
 » mode à mes Concitoyens, je ne les ai
 » pas forcés de m'entendre; cependant,
 » dans toutes les assemblées, toutes les
 » fois qu'on a parlé de l'ambassade pour
 » la paix, vous m'avez entendu attaquer
 » les Députés, dévoiler leur perfidie,
 » dire ouvertement qu'ils s'étoient laissés
 » corrompre; qu'ils avoient vendu les
 » intérêts de l'Etat. Aucun d'eux n'a
 » combattu mes reproches, aucun n'a
 » ouvert la bouche, aucun ne s'est montré.
 » Pourquoi donc les plus audacieux
 » de cette ville, les plus distingués par
 » l'éclat de leur voix, sont-ils dominés
 » par le plus timide des Orateurs, par
 » quelqu'un dont la voix n'a rien d'extraordinaire?
 » C'est que la vérité est
 » aussi forte que le mensonge est foible.
 » La conscience de leur corruption fait
 » tomber leur audace; elle leur ferme
 » la bouche, enchaîne leur langue, arrête
 » leurs paroles, les réduit au silence ».

La même harangue nous fournit encore un morceau plein de véhémence contre les traîtres. Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de le citer. « Un mal

» contagieux s'est répandu parmi tous
» les Peuples de la Grèce, mal funeste,
» auquel vous ne pouvez échapper que
» par la faveur du ciel, & une grande
» attention de votre part. Les plus dis-
» tingués dans les Républiques, ceux
» qui sont à la tête des affaires, ont
» trahi leur propre liberté, se sont jetés
» indignement eux-mêmes dans une ser-
» vitude qu'ils décorent des beaux noms
» de bienveillance & d'amitié de Phi-
» lippe, de familiarité avec le Prince. Les
» autres Citoyens & tous les Magistrats,
» au lieu de punir ces Ministres perfides,
» & de les faire mourir sur le champ,
» admirent, vantent, envient leur
» bonheur. Ce mal qui s'étend de tous
» côtés, par une activité dangereuse,
» avoit déjà dépouillé les Thessaliens de
» l'empire dans leur patrie, de leur dignité
» dans la Grèce; il vient encore de leur
» ravir la liberté, en livrant à des gar-
» nisons Macédoines plusieurs de leurs
» citadelles. Pénétrant dans le Pélopo-
» nèse, cette maladie pernicieuse a
» armé, les uns contre les autres, les
» habitans d'Elide; elle a rempli d'une
» démence aveugle, d'une fureur crimi-
» nelle, ces infortunés qui, pour satis-

66 MERCURE DE FRANCE.

» faire leur ambition & pour complaire
 » au Monarque , se sont souillés du
 » crime de leurs proches & de leurs
 » concitoyens. Elle a fait encore de nou-
 » veaux progrès ; entrée dans l'Arcadie ,
 » elle y a tout bouleversé ; & les Arca-
 » diens qui , à votre exemple , devoient
 » élever leur ame par l'amour de la li-
 » berté , puisqu'ils sont les seuls , avec
 » vous , vraiment originaires du pays
 » qu'ils habitent , les Arcadiens sont
 » aujourd'hui les vils flatteurs de Phi-
 » lippe ; ils lui ont érigé des statues &
 » accordé des couronnes ; ils ont même
 » arrêté qu'ils le recevraient dans leur
 » ville , s'il venoit dans le Péloponèse.
 » Les Argiens ont agi de même. Ce
 » mal , Athéniens , il faut le dire , ce mal
 » destructeur exige les plus grandes pré-
 » cautions. Après avoir parcouru tous
 » les pays , il s'est introduit chez vous.
 » Vous n'êtes pas encore perdus ; soyez
 » sur vos gardes , punissez ceux qui , les
 » premiers , l'ont apporté dans votre
 » ville. Sinon , craignez que , convain-
 » cus trop tard de la vérité de ce que je
 » vous dis , vous n'en conveniez , que
 » lorsqu'il n'y aura plus pour vous de
 » ressource ».

Ces morceaux ont fourni des exemples de la vigueur & de l'énergie de Démosthène; tous les tons lui étoient familiers: la harangue contre Midias, nous en présente de l'adresse de l'Orateur. Il étoit lui-même l'objet de ce discours: insulté par Midias, il demandoit vengeance. « Faites cette réflexion; » tout-à-l'heure, dès que la séance sera » levée, chacun de vous s'en retournera » dans sa maison, l'un plutôt, l'autre » plus tard, avec la plus grande sécurité, » sans regarder autour de soi, sans rien » craindre, soit qu'il rencontre un ami » ou un ennemi, un Citoyen du com- » mun ou un Citoyen puissant, un hom- » me fort ou un homme foible; en un » mot, sans éprouver la moindre inquié- » tude: pourquoi? C'est que rempli d'as- » surance, & plein de la confiance » qu'inspire le gouvernement, il est inti- » mement persuadé qu'il ne sera attaqué, » insulté & frappé par personne. Et vous » ne m'accorderez point, avant de quit- » ter le tribunal, la sûreté qui vous » accompagnera en retournant chez » vous? Après les outrages que j'ai es- » suyés, dans quelle espérance pourrai- » je survivre, si vous ne me vengez pas?

68 MERCURE DE FRANCE.

„ Ne craignez rien, me dira quelqu'un ,
 „ vous ne serez plus outragé. Mais si je
 „ le suis, Athéniens, punirez-vous alors
 „ le coupable, si vous l'épargnez aujour-
 „ d'hui? Au nom des Dieux, ne trahissez
 „ point ma cause, qui est la vôtre &
 „ celle des loix. Car enfin si vous voulez
 „ examiner & chercher ce qui assure aux
 „ Juges des Tribunaux, en quelque nom-
 „ bre qu'ils soient, cette autorité respec-
 „ table, qui les rend arbitres absolus de
 „ tous les habitans de cette ville, vous
 „ verrez que ce n'est ni la terreur des
 „ armes qui les environnent, ni la force
 „ de leurs corps, ni la vigueur de leur
 „ âge, ni autre chose de cette nature,
 „ mais le pouvoir des loix. Et le pouvoir
 „ des loix, d'où vient-il? Accourent elles
 „ au bruit d'un Citoyen attaqué? Vien-
 „ nent-elles le secourir? Non, elles ne
 „ sont par elles mêmes que de faibles
 „ écritures. Elles ne le peuvent pas.
 „ Qu'est-ce donc qui fait leur pouvoir?
 „ C'est votre fidélité à les affermir par
 „ l'exécution, à les représenter dans
 „ toute leur force pour quiconque les
 „ implore. Vous n'avez donc d'autorité
 „ que par les loix, comme les loix n'ont
 „ de pouvoir que par vous. Chacun des

» Juges doit donc secourir les loix
 » attaquées, comme on le secourroit
 » s'il étoit insulté; regarder les fau-
 » tes commises contre elles, quelque
 » soit le coupable, comme fautes qui
 » intéressent la sûreté commune; empê-
 » cher que nulle charge publique, nul
 » crédit, nul artifice, que rien enfin ne
 » donne droit à personne de les violer
 » impunément. Ceux d'entre-vous qui
 » étoient au spectacle, ont accablé de
 » huées Midias quand il est entré sur
 » le Théâtre, lui ont donné toutes les
 » marques d'indignation, sans avoir en-
 » core rien entendu de ma part. Vous
 » donc, qui avant qu'on eût convaincu
 » l'offenseur, étiez animés contre lui,
 » exhortiez l'offensé à le poursuivre,
 » applaudissiez quand je le dénonçois au
 » Peuple; à présent qu'il est convaincu,
 » qu'il a été condamné par le Peuple
 » assemblé dans le Temple de Bacchus,
 » que ses autres violences sont dévoilées,
 » que vous êtes nommés les Juges, que
 » tout dépend de vos suffrages, balan-
 » cerez-vous à venger mes injures, à
 » satisfaire le Peuple, à rendre les autres
 » plus modérés par la suite, en faisant
 » de Midias un exemple qui les effraye,

tes en grand,
 Godfrey, Angl
 gieux en ce gen
 fition, soit pou
 de ces peintures
 appartemens.

Portrait de Jean
 le meilleur de
 après Molière ; gr
 de Rigaud, par
 LL. MM. Imp. &
 Prix 3 livres.

Ce Portrait est
 le délicatesse, de
 l fait suite à ceux
 mine, Crébillon, J
 Descartes, Montai
 aier, Voltaire, J
 sont tous de n
 nt également ho
 thabile Artiste. O
 ix de 3 livres, ch
 e S. Thomas, P
 ez les Marchands

Portrait de feu

TABLE

Portrait de Jean	1
Portrait de Molière	2
Portrait de Rigaud	3
Portrait de M. de la Harpe	4
Portrait de M. de la Harpe	5
Portrait de M. de la Harpe	6
Portrait de M. de la Harpe	7
Portrait de M. de la Harpe	8
Portrait de M. de la Harpe	9
Portrait de M. de la Harpe	10
Portrait de M. de la Harpe	11
Portrait de M. de la Harpe	12
Portrait de M. de la Harpe	13
Portrait de M. de la Harpe	14
Portrait de M. de la Harpe	15
Portrait de M. de la Harpe	16
Portrait de M. de la Harpe	17
Portrait de M. de la Harpe	18
Portrait de M. de la Harpe	19
Portrait de M. de la Harpe	20
Portrait de M. de la Harpe	21
Portrait de M. de la Harpe	22
Portrait de M. de la Harpe	23
Portrait de M. de la Harpe	24
Portrait de M. de la Harpe	25
Portrait de M. de la Harpe	26
Portrait de M. de la Harpe	27
Portrait de M. de la Harpe	28
Portrait de M. de la Harpe	29
Portrait de M. de la Harpe	30
Portrait de M. de la Harpe	31
Portrait de M. de la Harpe	32
Portrait de M. de la Harpe	33
Portrait de M. de la Harpe	34
Portrait de M. de la Harpe	35
Portrait de M. de la Harpe	36
Portrait de M. de la Harpe	37
Portrait de M. de la Harpe	38
Portrait de M. de la Harpe	39
Portrait de M. de la Harpe	40
Portrait de M. de la Harpe	41
Portrait de M. de la Harpe	42
Portrait de M. de la Harpe	43
Portrait de M. de la Harpe	44
Portrait de M. de la Harpe	45
Portrait de M. de la Harpe	46
Portrait de M. de la Harpe	47
Portrait de M. de la Harpe	48
Portrait de M. de la Harpe	49
Portrait de M. de la Harpe	50

ous sur elle notre
notre ignorance de
la fuite de part &
avant arriver : que
llé ; si l'on attente
adème, il est des
venger sa mort ;
confirmé : si Cha-
autre quelqu'un, on
insulté les moyens
Le décret est donc
de toutes façons :
hénien, demande

ne ; Nouvelle his-
Arnaud ; vol. in-8°.
chez Delalain, Lib.
Françoise.

de Bretagne, fils de
ne de France, étoit un
son autorité, soupçon-
recevoir les impressions
donner, & impitoyable
ames foibles. Sa libé-
re & ses autres bonnes
ou l'absoudre, aux yeux
d'une action barbare &

D

72 MERCURE DE FRANCE.

» insultes & des outrages. Les amis &
 » les ennemis ne sont pas des espèces
 » d'hommes particulières: ce sont leurs ac-
 » tions qui les distinguent. Ceux qui nous
 » traitent en ennemis, la loi nous permet
 » de les traiter en ennemis. N'est-ce donc
 » pas une injustice affreuse qu'un seul
 » homme soit excepté de tous les cas où
 » il n'est point défendu de tuer les autres
 » hommes? Allons plus loin. S'il arrive
 » à Charidème ce qui peut arriver à tout
 » autre; si, obligé de quitter la Thrace,
 » il vient habiter notre ville; si privé de
 » la force, dont il ne fait usage que pour
 » exercer mille violences, mais obéissant
 » toujours à son caractère & à ses pas-
 » sions, il continue à agir de même:
 » ne faudroit-il pas souffrir ses insultes
 » en silence? Vu le décret actuel, seroit-
 » il sûr de lui ôter la vie, de tirer la
 » réparation que les lois attendent? Si
 » quelqu'un dit: Mais Charidème se
 » conduira-t-il ainsi? Qui m'empêche
 » de dire: Mais ôtera-t-on la vie à Cha-
 » ridème? Mais enfin, ces réflexions sont
 » inutiles, & puisque le décret attaqué
 » a pour objet une action absolument
 » incertaine, & non une action déjà
 » faite, laissons à chaque événement son
 » incertitude,

» incertitude , réglons sur elle notre
 » attente, & , dans notre ignorance de
 » l'avenir , examinons la suite de part &
 » d'autre , comme pouvant arriver : que
 » le décret soit annullé ; si l'on attente
 » aux jours de Charidème , il est des
 » peines légales pour venger sa mort ;
 » Que le décret soit confirmé : si Cha-
 » ridème vivant insulte quelqu'un , on
 » ôte à celui qui sera insulté les moyens
 » de le poursuivre. Le décret est donc
 » contraire aux loix de toutes façons :
 » votre intérêt , Athéniens , demande
 » qu'il soit annullé ».

Le Prince de Bretagne ; Nouvelle his-
torique, par M. d'Arnaud ; vol. in-8°.
avec fig. A Paris, chez Delalain, Lib.
rue de la Comédie Française.

François I , Duc de Bretagne, fils de
 Jean V & de Jeanne de France, étoit un
 Prince jaloux de son autorité, soupçon-
 neux , facile à recevoir les impressions
 qu'on vouloit lui donner , & impitoyable
 comme toutes les ames foibles. Sa libé-
 ralité, sa bravoure & ses autres bonnes
 qualités , n'ont pu l'absoudre , aux yeux
 de la postérité, d'une action barbare &

D

atroce, dont l'Auteur de la Nouvelle historique que nous annonçons, nous rappelle le souvenir. François avoit deux frères, Pierre, Comte de Guingamp, & Gilles, Seigneur de Chantocé. Pierre, non moins foible que son aîné, à une humeur sombre & chagrine, joignoit une dévotion peu éclairée, qui alloit jusqu'à la superstition. Quoique marié, il vécut célibataire; &, dans ses dernières années, il se soumit aux macérations du cilice. « Gilles, que M. d'Arnaud ne
 » désigne ici que sous le nom de Prince
 » de Bretagne, bien différent de ses
 » frères, faisoit éclater une ame indé-
 » pendante & déterminée dans ses mou-
 » vemens; ses desirs les plus
 » vagues étoient des passions dominantes;
 » tout l'enflammoit; aveugle conséquem-
 » ment sur les suites, il n'envisageoit
 » que l'objet présent, le saisissoit avec
 » transport, & lui faisoit tous les sacri-
 » fices; sa bonté même se ressentait de
 » son extrême violence; il dédaignoit
 » cette politique si nécessaire aux hom-
 » mes, & sur-tout à ceux de son rang :
 » il ne savoit point se déguiser & s'im-
 » poser un frein, toujours prêt à céder
 » aux premières saillies de son caractère

« impétueux ». Aussi fut-il emporté d'imprudences en imprudences, que ses ennemis firent passer pour des crimes auprès de son frère & de son Souverain, qui croyoit voir dans le Prince de Bretagne un rival de son autorité & de sa puissance. François, depuis quelque temps, ne regardoit plus ce frère que comme un sujet rebelle, qui cherchoit l'appui des Puissances étrangères. Il le peignit sous ces couleurs à Charles VII, Roi de France, leur oncle, & le Prince Gilles fut arrêté comme prisonnier d'Etat. Ce Prince infortuné, livré sans défense à ses plus cruels ennemis, après avoir essuyé de leur part les traitemens les plus indignes & les plus barbares, mourut d'un mort violente, le 25 Avril 1450. Un Cordelier qui l'avoit confessé, cita de sa part, ajoutent quelques Historiens, le Duc François au jugement de Dieu, pour y comparoître dans quarante jours. Quoi qu'il en soit, François mourut cette même année 1450, le 18 ou 19 Juillet, & fut enterré dans l'Eglise de l'Abbaye de Rédon. C'est d'après ces faits historiques, que M. d'Arnaud a composé sa dernière nouvelle. Ces faits nous rappellent les épreuves cruelles & injustes

Dij

auxquelles a été soumis le malheureux Prince de Bretagne. M. d'Arnaud, en les rapportant, n'a eu souvent besoin que d'emprunter les couleurs de l'histoire pour exciter, dans l'ame du Lecteur, une tendre pitié, foible récompense des infortunés qui n'ont point mérité leurs disgrâces. Qui ne gémira sur les vicissitudes humaines, en voyant un Prince né pour jouir de tous les plaisirs & vivre au milieu d'une Cour brillante, renfermé dans un cachot, dont les fenêtres grillées donnoient sur des fossés, implorer les secours de tous ceux que, de sa fenêtre, il voyoit passer au-delà des fossés; leur tendre, à travers les barreaux, des mains suppliantes, & leur crier : « C'est le Prince de Bretagne qui vous » demande du pain & de l'eau, pour » l'amour de Dieu! » Cette peinture rappelle un tableau de Vandyck, non moins capable de nous faire gémir sur le sort des hommes. L'Artiste a représenté le célèbre Bélisaire, Général des armées de l'Empereur Justinien, accablé sous le poids des années, devenu aveugle, & réduit à mandier un obole à un soldat qui avoit servi sous lui : *Date obolum Belisario*. C'est l'inscription mise au

bas de l'estampe qui représente cette scène pathétique, bien propre à faire faire des réflexions au spectateur même le plus distrait.

François, Duc de Bretagne, Souverain injuste & frère dénaturé, n'étoit peut-être pas né avec des dispositions cruelles & sanguinaires; sa mémoire cependant n'en est pas moins odieuse à la postérité, pour s'être abandonné aux impressions tyranniques de ses favoris. Leurs abominables intrigues empêchèrent dans François tout retour à la sensibilité; & faut-il s'étonner, après cela, qu'il se soit rendu coupable d'un fratricide? C'est de l'indifférence des hommes pour l'être souffrant, qu'émanent tous leurs crimes. rendez-les sensibles, ajoute M. d'Arnaud, & on n'aura que des fautes à leur reprocher. Il seroit même facile de prouver que c'est de la sensibilité que découlent toutes les vertus sociales.

L'Égyptienne, Poëme épique en douze chants, vol. in-12, petit format; braché prix 1 l. 10 sols. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon.

Saint François d'Assise est le Héros de
Dijj

78 MERCURE DE FRANCE.

ce Poëme , & c'est un Enfant de l'Ordre Franciscain , le P. J. R. , qui a cru devoir consacrer sa plume & sa verve à célébrer le Fondateur de cet Ordre: Jacques Corbin , Avocat au Parlement de Paris & Maître des Requêtes de l'Hôtel de la Reine Anne d'Autriche , a publié , en 1634 , un Poëme épique , dont St François d'Assise est également le Héros , & qu'il a intitulé : *La Sainte Franciade*. Ce Poëme est aujourd'hui absolument oublié , & le P. J. , qui a eu la patience de le parcourir , nous dit que c'est une histoire plate & minutieuse. Mais vraisemblablement on n'accusera pas l'*Egyptienne* d'être une simple histoire. Le tableau de la vie religieuse du Saint Instituteur , & de sa vie apostolique , est tracé dans les différens chants de ce Poëme ; mais le Poëte , dans la vue de se conformer aux règles de l'épopée , dont l'action doit être une , a pris pour principal objet de ses chants , le voyage que fait Saint François en Egypte , afin de convertir le Soudan , & mériter la couronne du martyr. Cette couronne cependant ne lui fut point accordée sur les bords du Nil , mais fut le Mont Alverne , d'une manière toute particulière.

Le Poëte a banni de son Poëme les Divinités de la Fable, les Magiciens & les Fées, pour y substituer les Anges & les Démon, autre genre de merveilleux employé par Milton ; mais falloit-il admettre des Agens surnaturels dans une entreprise dont les événemens sont simples & prévus. Quoi qu'il en soit, Belphegore joue un grand rôle dans l'*Egyptienne*. Il évoque la soif, le sommeil, la luxure, pour mieux traverser les entreprises du Héros ; il trouve toujours en tête l'Ange Raphaël, le Protecteur de François ; & comme la partie n'est point égale, on s'attend bien que le *pauvre diable* a souvent le dessous ; ce n'est pas cependant la force qui lui manque ; car ayant apperçu sur la mer le vaisseau où Saint François s'étoit embarqué pour se rendre en Egypte, il court, afin d'exciter une tempête, vers la caverne des vents ; &

Brise d'un coup de pied quatre portes d'airain.
 Vous, forcez Terrenos, le premier de la bande,
 Vous, à qui l'Indien a fait plus d'une offrande ;
 Et toi, que l'on redoute au Golfe Honduras,
 Violent Raléjo, tu voles sur ses pas.

L'humide Tornados vouloit reprendre haleine,

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Revenant fatigué d'une course lointaine ;
Il avoit pour second le frileux Harmatan.
Il sont lâchés tous deux par l'Ange de Satan.
Le Tiphien vient encor, des côtes de Syrie ,
Contre le saint navire exercer sa furie.
Ces vents tiennent conseil le reste de la nuit ,
Et marchent de concert quand le jour se produit.
Le ciel , de toutes parts , se couvre de nuages ;
On entend l'air ému siffler dans les cordages :
La mer qui s'écarquille en cent endroits divers ,
Fait voir , en rugissant , ses écueils entr'ouvers.
Les vagues en courroux , s'élevant jusqu'aux nues ,
Y sont , avec l'esquif , un moment suspendues :
Un abysme aux enfers , qu'on croiroit aboutir ,
En les voyant tomber , s'ouvre pour l'engloutir.
Le navire vingt fois remonte sur leurs aîles :
Il est autant de fois enseveli sous elles ;
Une montagne d'eau s'élançant contre un roc ,
Tantôt , pour le briser , l'entraîne dans son choc ;
Tantôt , l'ayant laissé pour s'y rompre elle-même ,
Sa force se ranime & sa rage est extrême :
Elle couvre , en sautant , l'infortuné vaisseau ,
Qui penche vers la proue & dont on vuide l'eau.
Un coup de vent survient , plus d'une antenne
 croule ,
Les mâts sont ébranlés , les mariniers en foule
Courent sur le tillac , effrayés du trépas ,
Qui grimpe avec sa faux & s'avance à grands pas

Dès qu'il voit le saint homme , il se jette en arrière.
 François à la tempête oppose une barrière ,
 Une heure aux environs elle foudroye encor ,
 Et dans l'abyssine enfin elle suit Belphégor.

La description de cette tempête a au moins le mérite de l'originalité. Quelques Lecteurs pourront trouver l'harmonie de ces Vers un peu rude ; mais le Poëte a peut-être voulu ajouter par ce moyen, à la vérité du tableau d'une tempête; car, dans une tête fortement échauffée de son sujet , tout devient poétique.

Belphégor, qui ne cesse de lutiner le Saint, le suit dans la retraite, & le Poëte en prend occasion pour nous peindre les tentations que peuvent éprouver les Cénobites dans le cloître. Une peinture du sixième Chant, nous rappelle, en partie, la Tentation de S. Antoine , par Callot: on y voit les jeux qui viennent, courant comme des foux ,

Danser autour du Saint en faisant la grimace
 Si l'un est mis en fuite, un autre le remplace.

La Scène de ce Poëme est principalement en Egypte , dans le sérail même

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

du Soudan Méledin , dont François a
entrepris la conversion. Belphégor, com-
me on le pense bien , ne reste point ici
tranquille ; plus avisé cette fois , il s'af-
socie la Sultane Favorite ; & c'est au mi-
lieu des danses & des concerts , dont on
nous fait la peinture , que cette Reine
ambitieuse sollicite auprès du foible Sou-
verain , le renvoi de François.

La Sultane , en son cœur enfermant son orgueil ,
Honore le Soudan d'un gracieux accueil.
De son grand cimetière elle le débarrasse ;
Puis , l'ayant fait asseoir , la perfide l'embrasse.
Le concert recommence , & les gens de sa cour
Viennent devant le Prince , & dansent tout-à-tour.
On étend sous ses pieds un beau tapis de Perse ;
Elle y marche en cadence , & saute & se renverse :
Quel feu dans son maintien ! & combien d'agré-
mens !

Quelle légèreté dans tous ses mouvemens !
Chaque pas développe une grace nouvelle ;
Jamais aux yeux du Prince elle ne fut si belle.
Le bal cesse aussi-tôt qu'elle lève la main :
Elle demeure seule auprès de Méledin.
Alors , à ses genoux , la Nymphé insidieuse ,
Change en un ton plaintif sa voix mélodieuse.
Vous , de mon tendre cœur , le charme & le soutien ,
Dit-elle en soupirant , vous devenez chrétien !
Un Hermite insensé vous cause cette ivresse ,

Et la nécromancie endort votre sagesse !
 Un prestige a le don de vous persuader !
 Un songe est en état de vous intimider !
 Malgré tous vos sermens, vous aurez donc la
 force

De signer entre nous un éternel divorce :
 Vous avez résolu, dans vos lâches complots,
 De mépriser mes vœux, de braver mes sanglots.
 La loi, dont vous goûtez la trompeuse lumière,
 N'accorde à ses liens que l'épouse première ;
 La froide Validé, dont la beauté vieillit,
 Sera donc toute seule admise à votre lit.
 Si vous me haïssez, contentez votre envie,
 Cruel ; percez mon cœur, attachez-moi la vie.
 Si vous m'aimez encor, me verrez-vous mourir,
 Sans vous montrer sensible & sans me secourir ?
 C'est ainsi que la Nymphé exprimoit ses alarmes :
 Ses yeux étincelans se remplissent de larmes.

Le Soudan hésite quelques instans ;
 mais trahi par sa tendresse, il accorde
 bientôt à sa Maîtresse le renvoi de Fran-
 çois, qui se rend sur le Mont Alverne, où
 le Christ même propose au Saint le marty-
 re qu'il avoit été chercher en Egypte. La
 pieuse crédulité des Légendaires, a servi
 de point d'appui au Poëte ; & de-là il
 s'est élevé avec François dans des ré-

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

gions *extatiques*, qui tiennent plus que du merveilleux. Il nous a peint le Saint serviteur de Dieu, recevant sur le Mont Alverne des stigmates & la couronne du Martyre, des mains d'un Séraphin, origine du nom de *Séraphique*, qui a passé à tout l'Ordre de Saint François. Cette vision, & ce n'est pas la seule de ce très-singulier Poëme, termine le douzième & dernier Chant de l'*Egyptienne*. Le Poëte *Séraphique* y a non-seulement prodigué les richesses d'une imagination remplie de son objet, mais encore les trésors de la Légende; ce qui, joint à la naïveté du style, transporte le Lecteur au milieu du douzième siècle. Les mondains, en lisant ce Poëme, pourront rire quelquefois des espiègleries du *Malin*, mais les âmes dévotes apprendront du Saint Instituteur, à mieux connoître le prix d'une Religion qui nous console dans nos peines, anime les bonnes actions que nous faisons en secret, & nous donne, par l'espérance d'une vie heureuse, le courage de supporter les tribulations présentes, & la fermeté nécessaire pour entreprendre de longs & pénibles travaux.

Observations à MM. de l'Académie Française, au sujet d'une lettre de M. de Voltaire, lue dans cette Académie, à la solennité de la S. Louis; le 25 Août 1776, par M. le Chevalier Rutledge, Paris, au Quai de Gèvres.

Avant la traduction du Poëte Anglois, on étoit à peu-près d'accord sur le mérite de ses ouvrages dramatiques. Il étoit regardé comme le créateur du Théâtre de sa nation, & comme un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime. Mais on l'accusoit en même-temps de manquer de ce goût qui dirige le génie ; de n'avoir aucune connoissance des règles, sans lesquelles on prétend qu'on ne peut rien faire qui soit constamment beau, & de tout sacrifier au plaisir de faire une mauvaise pointe & des jeux de mots. C'étoit pour lui, dit un de ses Commentateurs, la pomme d'or qui le détournoit sans cesse de sa route, & lui faisoit manquer son but. Aussi ses pièces ont-elles été regardées comme un mélange de scènes sublimes & d'absurdités barbares ; de morceaux pleins d'ame & de vie, & d'irrégularité

86 MERCURE DE FRANCE.

tés grossières ; de pensées grandes & de choses triviales ; de situations touchantes & d'un gigantesque souvent risible ; des sentimens nobles & d'un familier ridicule. Les nouveaux traducteurs nous fournissent les moyens d'examiner, avec plus de connoissance de cause, le degré de mérite de ce Poëte. Ceux qui jugeoient sur parole, & qui n'avoient pas même lu quelques-unes des pièces déjà traduites de cet Auteur, pourront voir par eux-mêmes, s'il n'y avoit rien d'outré dans cette critique ; c'est ici une révision d'un procès, que le public sera à portée de juger, bien entendu qu'il aura égard aux beautés dépendantes de la langue originale, & aux mœurs de chaque siècle & de chaque nation. Les Académies pourront proposer pour prix, non pas l'éloge du Poëte, mais l'objet même de la dispute, en faisant discuter à charge & à décharge, le degré de mérite des productions de cet écrivain. L'autorité de M. de Voltaire, qui certainement possède la Langue Angloise & l'art du Théâtre, sera d'un grand poids dans cette discussion. Mais les raisons doivent ici l'emporter ; & l'impartialité doit nous coûter d'autant moins, que la Litté-

» nature Française, comme le dit si bien
 » l'Auteur des observations, est fertile
 » en productions qui peuvent la faire
 » entrer en concurrence avec toutes les
 » nations anciennes & modernes, chez
 » qui les sciences & les arts ont été en
 » honneur. Croire que nous n'avons
 » point de supérieurs, c'est un orgueil
 » légitime & bien fondé à l'égard de
 » bien des parties; mais mépriser ou re-
 » jeter nos rivaux & nos émules, ce se-
 » roit un aveuglement déplorable, &
 » bien fait pour nuire à nos progrès...
 » Et l'on a raison de dire qu'un com-
 » merce réciproque de lumières, n'est
 » point fait pour porter ombrage à la va-
 » nité, mais plutôt pour enrichir les uns
 » & les autres.

Quant aux éloges donnés à Shak-
 spear, on avoue que la qualité de créa-
 teur de l'art sublime du théâtre, ne
 peut lui convenir que relativement à
 l'Angleterre, & nullement à la France,
 où ce Poète n'a été connu qu'à une épo-
 que où la scène étoit assez perfectionnée.
 Les traducteurs n'ont donc pu avoir en
 vue que l'existence & la perfection du
 théâtre Anglois. L'équité semble exiger
 qu'on interprète de cette manière leurs
 éloges.

88 MERCURE DE FRANCE.

C'est à ceux qui possèdent parfaitement la langue Angloise, à décider si l'on n'a pas encore bien saisi la manière de Shakspear, & si l'on n'a fait que le défigurer dans les endroits qu'on s'est proposé d'imiter. Cette discussion ne peut convenir qu'à ceux qui se sont familiarisés avec les Poëtes Anglois. C'est à eux aussi à décider si le projet de traduire les vers blancs des Anglois, en vers blancs François, ne pourroit se réaliser qu'aux dépens de l'idiôme Anglois. L'Auteur des observations, soutient, que la marche & le génie de la langue Française, ne comportent pas les vers blancs, & que la rime est essentielle à notre versification. » On n'a jamais fait, dit-il, » d'essai en ce genre qui ait approché » d'une prose forte & bien cadencée. Il » n'en est pas de même de la langue » Angloise. Par une suite de ses abondances & de son énergie, & encore » plus de *l'appuyé* de toutes les terminaisons, on y fait des vers sans » rimes aussi harmonieux que ceux qui » sont rimés. Le plus beau Poëme qui » soit écrit dans cette langue, le mieux » soutenu, l'ouvrage le plus véritablement » Poétique qui existe, le Paradis perdu

» de Milton , est en vers blancs. Le lan-
 » gage en est plein & sonore , & la mu-
 » sique du discours , si l'on veut permet-
 » tre l'expression , aussi sensible & aussi
 » harmonieuse que celle de la Poësie
 » grecque & latine. Les vers blans de
 » Sakespéar ont le même avantage
 » Cet Auteur , dans ses Tragédies ,
 » se sert de trois manières de s'exprimer :
 » il emploie d'abord la prose ;
 » à mesure que le discours doit s'en-
 » noblir , il fait usage des vers blancs ;
 » lorsqu'il veut inculquer dans la mé-
 » moire du spectateur une pensée forte
 » & sublime , il a recours à la rime pro-
 » pre à y clouer , pour ainsi dire , l'idée
 » qu'il veut imprimer. La transition
 » d'une de ces manières de parler , à
 » l'autre , est toujours imperceptible , &
 » ménagée avec un artifice admirable.
 » Mais cet effet délicat ne peut être senti
 » que par une oreille angloise.

» L'Auteur des observations , soutient
 » encore que , pour s'approprier avec
 » Sakespéar , il ne faut pas le juger sur
 » des lambeaux ; qu'au contraire , il faut
 » toujours considérer l'ensemble de ses
 » pièces en général , parce que tout y
 » concourt à l'effet total. Les traits pris

» en détail sont foibles ; mais réunis en
 » faisceaux , ils frappent avec force , &
 » produisent certainement la terreur
 » & la pitié , but de tous les Auteurs
 » tragiques. Sakespéar , ajoute-t-il , y
 » atteint d'autant plus sûrement , que la
 » nature le tient toujours par la main ,
 » & qu'il la suit sans effort « .

On prétend dans ces observations justifier Sakespéar , au sujet des trois unités si peu respectées par cet Auteur , en soutenant que l'unique loi inviolable du théâtre , est celle de la vraisemblance , dont cet écrivain ne s'est point écarté. D'ailleurs , ce n'est jamais dans le même acte , dit-on , que l'Auteur Anglois fait des transitions rapides d'un lieu très-éloigné à un autre. Nous nous sommes bornés à extraire les principales raisons de l'observateur , en écartant les personnalités toujours étrangères au but qu'on doit se proposer dans ces sortes d'écrits.

Histoire des progrès de l'Esprit Humain dans les Sciences & dans les Arts qui en dépendent. SCIENCES INTELLECTUELLES : savoir , la Dialectique , la Logique , l'Ontologie , la Cosmologie ,

la *Psychologie*, la *Théologie naturelle*, la *Religion naturelle*, la *Morale*, la *Législation* & la *Jurisprudence*, la *Poétique*, la *Grammaire*, la *Réthorique*, & l'*Eloquence*, la *Poésie*; avec un abrégé de la vie des plus célèbres Auteurs dans ces sciences; par M. Savérien, volume in-8°. relié 5 liv. chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

Cette troisième suite du travail de M. Savérien sur ces grands objets, se présente toujours avec la même sagesse & la même érudition; c'est le jugement de M. de Sancy, censeur de cet ouvrage. Après avoir expliqué dans l'histoire des Sciences exactes, & dans celle des Sciences naturelles, comment les idées les plus simples que l'homme doit à la nature, ont acquis cette élévation qui laissent bien loin d'elle; de quelle manière des notions les plus communes, sont sorties les découvertes les plus hardies; enfin, par quelle sorte de miracle une main mortelle a pu mesurer l'infini, soumettre à des calculs la marche irrégulière des astres qui nous éclairent, & dévoiler à la fois, & le secret du Créateur

92 MERCURE DE FRANCE.

dans la formation de la foudre , & les opérations mystérieuses dans la génération des métaux : après avoir , disons-nous , expliqué toutes ces choses , l'Auteur rend compte dans l'ouvrage que nous annonçons , des découvertes qu'on a faites dans les *Sciences intellectuelles* , c'est-à dire , dans les sciences qui ont l'entendement humain pour objet ; de sorte qu'il expose ici l'origine & les progrès de l'art de penser , de raisonner & de diriger les opérations de l'esprit à la connoissance de la vérité , à celle de l'être en général , & en particulier de la nature de l'ame & des attributs de la divinité ; c'est-là cette grande partie des sciences intellectuelles , qu'on appelle *Métaphysique*. Il fait aussi l'histoire des travaux des Philosophes pour apprendre à l'homme à soutenir avec fermeté toutes les tempêtes que les passions élèvent dans le cœur , afin de conserver ce calme bien-faisant , cette douce tranquillité , qui font le bonheur de la vie : ce qui forme la *morale*. Delà suivent les développemens des réglemens & des loix , pour maintenir la paix dans la société ; les principes ou la théorie des langues pour communiquer les idées , & les règles nécessaires à l'ornement du discours.

La raison de l'homme a eu son enfance. On a commencé par disputer avant que de raisonner ; & les anciens Philosophes ne s'exerçoient qu'en se défiant de répondre à des questions absurdes , ou de résoudre des problèmes également captieux & ridicules. Xénophane est le premier Auteur de cette fausse science : il soutint qu'il n'y a point de mouvement , que rien ne vit , rien ne croît , rien ne meurt ; que si nous voyons le contraire , c'est une erreur de nos sens ; enfin , que la raison même est trompée , & qu'il n'y a rien de réel , de constant , ni de véritable. Démocrite , Zénon & Protagoras suivirent les traces de Xénophane. Ce dernier se distingua sur-tout par l'invention du sophisme. Il eut un disciple nommé Prodicus , qui enchérit beaucoup sur sa doctrine. Par la subtilité de ses pensées & le coloris de son style , il détruisoit les notions les plus claires sur le bien & le mal , sur le juste & l'injuste ; tellement qu'il donna lieu à cette défense que les Athéniens firent aux Sophistes , de plaider leurs causes : c'est le nom qu'on donna à ces sortes de Philosophes.

Prodicus eut un rival redoutable en la personne de Gorgias. Ce Sophiste l'em-

portoit sur tous les autres, par une présomption & un orgueil insultants. Etant à Athènes, il osa déclarer publiquement sur un théâtre, qu'il étoit prêt à parler sur tel sujet qu'on voudroit. Cependant Hippias, plus fastueux & plus savant que lui, rabattit beaucoup son orgueil, & lui disputa la prééminence. Ce qui le rendoit si présomptueux, c'est l'art qu'il avoit d'envelopper une question; & d'employer dans ses raisonnemens la *contradiction*, la *fausseté* & l'*incroyable*. Malgré cette arture, Socrate trouva le moyen de détruire les prestiges de l'illusion, & de prévenir les suites de ses malheureux effets: il couvrit ainsi les Sophistes de ridicule, & les fit tomber dans le mépris. Mais, par malheur, Socrate eut un disciple qui apporta en naissant le goût de la dispute, qu'il ne put surmonter.

C'est Euclide de Mégare, lequel eut à son tour un disciple nommé Eubulide, qui inventa plusieurs Sophismes captieux. M. Savérien en rapporte quelques-uns, dont nous pouvons donner une idée, en citant celui-ci. On suppose qu'un homme a songé, en dormant, qu'il ne faut pas croire aux songes; & sur cela on raisonne ainsi: Si cet homme croit à ce songe, il

croira en même-temps & ne croira pas aux songes ; il croira aux songes , puisqu'il croit à ce songe : il ne croira point aux songes , puisqu'il croit à ce songe , qui défend de croire aux songes. Que si cet homme ne croit point à ce songe , il croira en même-temps & ne croira point aux songes , puisqu'il obéira au précepte de ce songe , qui défend de croire aux songes. Tout cela paroît se contredire : cependant l'Auteur donne la solution de ce problème, qu'il faut voir dans son ouvrage , auquel nous renvoyons , ainsi que pour la suite de l'histoire de la Dialectique , qui ne peut manquer d'intéresser le Lecteur.

Il ne parut rien de réglé dans la Logique avant Aristote. Ce grand Philosophe donna une méthode pour raisonner avec justesse ; c'est à lui qu'on doit l'invention du Syllogisme : mais il écrivit si obscurément , que la Logique étoit plus propre à perpétuer les disputes , qu'à faire connoître la vérité : c'est aussi ce qui arriva. Deux Professeurs , l'un nommé Oudarr , & l'autre Rainbert , en examinant ce travail d'Aristote , eurent des sentimens différens sur l'objet de la Logique , & les soutinrent avec un achar-

nement qui eut des suites fâcheuses. Le premier prétendoit que les choses, & non les mots, sont l'objet de la Logique, &, par cette raison, on appella ses disciples *Réalistes*. Rainbert, l'autre Professeur, vouloit au contraire qu'il n'y eût point de sciences des choses, mais seulement des noms : ses disciples prirent le nom de *Nominaux*. Il se forma ainsi deux sectes qui divisèrent toutes les écoles. Chaque parti compta des savans du premier ordre. Le feu prit dans toutes les têtes de l'Université, & il fallut que le Roi Louis XI interposa son autorité, pour prévenir un incendie général. Il se rangea du côté des Réalistes; &, par une ordonnance qu'il publia, il défendit aux Nominaux d'enseigner leur doctrine. On enchaîna même dans les bibliothèques les livres de ces derniers, pour empêcher qu'on ne les lût. Cependant dans la suite, le Roi, mieux informé de la nature du fait, ne voulut plus employer son autorité dans une vaine dispute scholastique.

Au milieu de cette dispute, les professeurs ne s'occupoient que de questions non-seulement inutiles, mais encore puériles & ridicules. Ainsi, on examinoit sérieusement & longuement, si
un

un porc , qu'on mene au marché , pour le vendre , est tenu par l'homme , ou par la corde qu'on lui a passée au col. Si celui qui a acheté la chape entière , a acheté la capuce , &c.

Un écart risible succéda à cette extravagance. Plusieurs Logiciens inventèrent des mots ; comme *Endités mondales*, *distinction du lieu interne & externe*, &c. que personne n'entendoit , & qui néanmoins étoient , selon eux , très-significatifs. Fiers de leurs découvertes , ils s'arrogèrent les titres de docteurs profonds , de docteurs merveilleux , &c. Heureusement pour le bonheur du genre humain , Ramus vint troubler leur fausse gloire.

Ce philosophe indigné de toutes ces folies , crut couper la racine du mal , en attaquant sans ménagement toute la Logique d'Aristote ; mais les Logiciens , au lieu de le combattre par des raisons , le citèrent devant le lieutenant-criminel , comme s'il eût commis quelque meurtre. Nouvelle alarme dans l'université. Du Châtelot , l'affaire fut portée au Parlement , & du Parlement , elle parvint au Conseil du Roi , où Ramus fut condamné. Le Roi défendit à ce professeur de lire ses propres ouvrages , de les faire

E

98 MERCURE DE FRANCE.

écrire, copier, &c. Nous renvoyons à cette histoire de la Logique, ce qui concerne les Catégories & les universaux, & les figures, Barbara, Celarent, Darrii, Baralipon, dont Molière se moque si agréablement dans le Bourgeois Gentilhomme.

L'Ontologie est la troisième partie des sciences intellectuelles : c'est la science des êtres. On appelle *être*, ce qui peut exister. Les Chaldéens admettoient trois sortes d'êtres : Dieu, les Anges & les Hommes, Animaux, Plantes, &c. Zénon est le premier Philosophe qui a étudié la nature de l'être, & cette étude le conduisit à cette étrange conclusion : c'est qu'il n'y a point d'être. Ce ne fut pas là le sentiment d'Aristote. Ce Philosophe reconnoissoit plusieurs sortes d'êtres, qu'il réduisoit à une seule substance, susceptible de neuf modifications ou modes. Les Scholastiques admirent encore l'accident dans l'être. On disputa ensuite sur les modes & sur les accidents ; & Gassendi, Descartes, & même Spinoza, confondirent les accidents avec les modes.

Suivant Leibnitz, la possibilité ne constitue pas l'existence d'un être : il faut

encore un supplément à cette possibilité : c'est la *raison suffisante*. Cette raison est un grand principe de Métaphysique : elle conduit à la fameuse doctrine de l'optimisme. En effet, rien ne se fait sans cause ; & Dieu a fait en tout le meilleur ; parce que s'il ne l'avoit pas fait comme meilleur, il n'auroit pas eu raison de le faire. Leibnitz déduit de ses principes, le principe de contradiction, la loi de continuité, la non similitude des êtres, & enfin, la nécessité de l'admission d'un être non étendu, d'un être simple, qu'il appelle *monade*, &c. Nous renvoyons à l'ouvrage, le développement historique de toutes ces belles vérités, ou de ces sublimes spéculations.

Dans la Cosmologie, qui est la connoissance de l'enchaînement des êtres, & la manière dont l'univers en résulte, il est question de savoir si la quantité de mouvement ou de force se conserve toujours la même dans la nature. Ceci a beaucoup exercé les plus grands Philosophes. A cette occasion, l'un d'entre eux, c'est M. de Maupertuis, prétend que quand il arrive quelque changement dans la nature, la moindre quantité d'action employée pour ce changement,

Eij

est toujours la moindre qu'il est possible. C'est le principe de la moindre quantité d'action , si connu des savans , & au sujet duquel l'Auteur de la Diatribe du docteur Akakia , amusa si agréablement le public. M. Savérien n'a rien négligé , à ce qu'il paroît , pour instruire parfaitement son lecteur sur un événement si intéressant ; & nous croyons qu'on lira ce morceau avec plaisir.

La Psycologie est la science ou la connoissance de l'ame. On a beaucoup écrit sur cette matière , sans avoir expliqué cependant sa nature. Peu content des sentimens des anciens Philosophes à cet égard , les premiers conciles décidèrent que l'ame étoit un corps fort délié , formé par l'air ou par le feu. C'étoit le sentiment de Tertulien , qui croyoit que l'ame ne seroit rien , si elle n'étoit corps. On s'est ensuite donné beaucoup de peine pour en savoir davantage. On a aussi recherché avec le plus grand soin le siège de l'ame ; mais quoique l'histoire de la Psycologie soit extrêmement curieuse , par la diversité des opinions , qui en forme le tissu ; on ne nous a rien appris de bien satisfaisant sur la nature de la substance qui pense , & de celle qui

ne paroît avoir que des sensations : nous désignons l'ame des bêtes par cette dernière. Aussi l'Auteur termine l'histoire de l'ame des bêtes , qui est à la suite de l'histoire de l'ame de l'homme , par ces paroles remarquables : Parmi tant de systêmes , tant de doctrines , tant de sentimens , tant de conjectures sur la nature de l'ame , y en a-t-il un par lequel on l'ait véritablement devinée ? Il y a lieu de le croire ; mais celui qui indiquera l'opinion qui satisfait à la question , ou qui a résolu le problème , pourra partager hardiment la gloire de la découverte.

Dans un livre où les matières sont si importantes & si serrées , il est impossible de rendre compte des principaux objets , lorsqu'on est obligé de se borner à une simple exposition , plutôt encore qu'à une analyse. Nous nous contenterons donc de donner une idée des autres parties de cet ouvrage , en disant que l'histoire de la Théologie naturelle , qui a pour objet la connoissance de Dieu par les lumières de la raison , mérite d'être lue avec la plus grande attention ; que celle de la religion naturelle est fort intéressante ; que celle de la morale est très-agréable & très-variée ; que l'his-

E ij

roire de la législation & de la jurisprudence & celle de la politique, sont pleines de faits, qui forment un corps de doctrine très-instructif. Enfin, beaucoup de recherches & un choix judicieux caractérisent l'histoire de la grammaire, de la rhétorique, de l'éloquence & de la poésie. Depuis l'origine, ou les premières idées qu'on a eu sur les sciences intellectuelles & sur les arts qui en dépendent, M. Savérien conduit le lecteur jusqu'à l'état actuel des sciences & des arts. C'est toujours la même méthode, la même clarté, la même érudition & le même goût, qui ont valu un accueil favorable à l'histoire des sciences exactes, & à celle des sciences naturelles, par le même Auteur.

De la Philosophie, par M. Béguin, Licencié en Théologie, de la Société Royale de Navarre, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris, au Collège de Louis-le-Grand, Tom. 2. à Paris, chez Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Cet ouvrage réunit les observations des Physiciens, sur les principaux phé-

homènes de la nature. C'est la meilleure route pour en démontrer les loix & les effets, ou pour garder le silence lorsqu'il ne résulte rien des observations. Un fait bien vu, un phénomène bien discuté, dit un savant Académicien, la cause en fût-elle inconnue, un doute même est préférable à la Théorie la plus lumineuse, mais qui est hypothétique. On doit avouer que la nature opère la plupart de ses effets par des moyens inconnus; que nous ne pouvons nombrer ses ressources, & qu'il seroit ridicule de vouloir la limiter, en la réduisant à un certain nombre de principes d'action & de moyens d'opérations. C'est souvent en expliquant moins, qu'on voit mieux la nature telle qu'elle est; & l'aveu de cette ignorance, fraye à la postérité une route sûre, qui la guide dans la recherche de la vérité.

La complication des effets & des causes, la multitude des ressources de la nature qui nous sont inconnues, le petit nombre des observations exactes & complètes, les limites de l'esprit humain, la puissance infiniment féconde du premier être, doivent inspirer nécessairement une circonspection religieuse à tout es-

E iv

prit sage. C'est parce qu'on n'a point cette défiance si utile, qu'on ose imaginer un principe fondamental, & prendre pour tel, ce qui n'a lieu que dans certaines circonstances, ou réunir sous le même chef, des effets d'une nature très-différente. Souvent embarrassé par la multitude, on en éloigne quelques-uns, on en substitue d'autres, & l'on établit ses calculs sur des principes imaginaires, & sur des objets qui n'ont pas d'existence. Voilà la source de l'erreur que l'on ne doit point attribuer à l'incertitude des Mathématiques, mais à la témérité de ces Empyriques qui ne savent douter de rien, qui suppléent aux faits qui leur manquent par des opinions, & qui enfin, généralisent les objets par des observations, pour éviter la peine des détails & des expériences. Il arrive delà que, trompés par leur imagination, ils prennent pour une loi primitive de la nature, ce qui n'est que la conséquence d'une formule Mathématique.

L'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons, s'éloigne de tout ce qui n'est qu'hypothèse, & n'a recours au calcul, qu'autant qu'il est joint à l'expérience. Il

indique aux jeunes Physiciens la route qu'ils doivent suivre dans les recherches des objets auxquels ils desireroient se livrer, chacun suivant son attrait, & pour son utilité particulière. Les ouvrages auxquels ils renvoie les disciples, ont mérité l'approbation des sçavans, & serviront de supplément à son Cours de Philosophie. Le second volume qu'il donne au Public, renferme ce qu'il y a de plus essentiel à observer sur la quantité des corps & autres propriétés: le repos & le mouvement, les lois de la réfraction & du choc des corps, le frottement, les lois de la pesanteur & tous ces objets qui tiennent à la Physique générale, sont les plus importans, & exigent la plus grande attention. Autant cette science étoit autrefois de difficile accès, autant on en applanit aujourd'hui les difficultés, & l'on en écarte les épines, qui n'étoient propres qu'à rebuter ceux qui se livroient à cette étude si digne de l'homme.

*D. Justiniani Imperatoris P. P. Augusti
institutionum Juris Civilis expositio metho-
dica Francisci Lorry Antecessoris
Parisiensis, opus posthumum. Editio*

E v

*nova 2 Vol. in 12. Parisius, apud
Viduam Desaint, & Nyon.*

L'étude du Droit Romain a toujours été regardée comme le premier devoir du Magistrat & du Jurisconsulte, & l'on a cru qu'il falloit se familiariser de bonne heure avec les principes de cette Jurisprudence, qui s'appliquent autant aux questions du Droit Ecclésiastique & du Droit François, qu'à celles qui naissent du Droit Romain même. On convient que la meilleure manière de se pénétrer de ces principes, est de les étudier dans le texte même des loix, beaucoup plus que dans les interprètes, & de commencer cette étude par celle des instituts de Justinien, qui renferme un abrégé juste & précis de tout le Droit Romain. Ce Droit est répandu dans les quatre collections, les instituts, les pandectes, le code & les nouvelles. C'est dommage qu'on n'ait pas suivi le même ordre dans ces quatre ouvrages, & qu'on ne puisse pas suppléer par les uns, ce qui manque aux autres. Il est donc nécessaire qu'il y ait un livre, où l'on trouve les principes du Droit civil, exposés avec clar-

té & avec précision. Tel a été le but que se sont proposé les Auteurs des instituts. Ceux qui louent la distribution de cet ouvrage, conviennent qu'il y manque beaucoup de choses essentielles, pendant que d'un autre côté, il y en a beaucoup d'inutiles. Cet ouvrage, malgré ce défaut, n'en est pas moins utile à ceux qui étudient la Jurisprudence Romaine, parce qu'il y renferme en abrégé, tous les premiers principes d'une science aussi sublime & aussi vaste que celle du Droit civil. L'Auteur du livre que nous annonçons, a su éviter tous les écueils. On y trouve d'abord un abrégé de l'origine & des progrès du Droit Romain, ensuite un tableau exact des matières des instituts, qui nous présente dans un seul aspect, les principales matières du Droit Romain. Après, vient le texte avec des notes à la fin de chaque titre. Pour en faciliter l'intelligence, l'Auteur y a joint une exposition analytique des principes, méthodique & dégagée des questions épineuses & inutiles. La première édition de cet ouvrage a été bien accueillie de tous les Jurisconsultes ; & l'on a conseillé à tous les étudiants en Droit, de se procurer un

E vj

livre qui étoit une introduction excellente à la science de la Jurisprudence. On a joint à cette édition une dissertation curieuse & intéressante sur les loix des douze tables.

Traité sur les Coutumes Anglo-Normandes, qui ont été publiées en Angleterre, depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle, avec des remarques sur les principaux points de l'Histoire & de la Jurisprudence Française, antérieures aux établissemens de S. Louis; par M. Houard, Avocat en Parlement, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Tom. 1. in-4°. à Paris, chez Saillant, Nyon & Valade, Libraires, rue S. Jacques.

C'est une vérité constante, que les principes du Droit ne peuvent être bien connus que par l'étude de l'Histoire; & l'on doit avouer, avec un célèbre Magistrat, que si cette maxime est vraie à l'égard du Droit en général, elle ne l'est pas moins relativement au Droit particulier de chaque nation & de chaque province. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons,

a approfondi tout ce qui a rapport à l'Histoire de France, & a su dévorer toutes les épines qui accompagnent l'étude des anciens monumens historiques. C'étoit le seul moyen de répandre la lumière sur des matières difficiles qui n'ont jamais été discutées avec exactitude. Le Jurisconsulte profond à qui nous devons l'ouvrage sur les Coutumes Anglo Normandes, a donné au public un excellent ouvrage sur les anciennes loix des François, conservées dans les coutumes Angloises & recueillies par Littleton, avec des observations historiques & critiques, où l'on fait voir que les coutumes & les usages suivis anciennement en Normandie, sont les mêmes que ceux qui étoient en vigueur dans toute la France, sous les deux premières races de nos Rois.

Cet ouvrage, si utile pour l'étude de notre ancienne Histoire & pour l'intelligence du Droit coutumier de chaque Province, a été bien accueilli du public. Les Jurisconsultes & les Littérateurs ont admiré l'érudition & la sagacité de l'Auteur. Ces deux ouvrages facilitent l'intelligence des chartes & des diplômes de nos derniers Rois de la seconde race, & servent également à découvrir le véri-

table esprit de notre Droit coutumier actuel. C'est en plaçant ces coutumes entre l'époque où nos capitulaires ont cessé, & celle où nos différentes coutumes ont été réformées, que l'on peut suivre sans efforts ces changements que nos loix ont successivement éprouvé, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à nous. C'est en éclaircissant les motifs de ces changemens, qu'on peut découvrir les principes fondamentaux des loix & des coutumes, sous l'empire desquelles chacune de nos provinces se trouve placée.

Les textes que l'Auteur met au jour dans le second ouvrage, sont précédés d'une dissertation préliminaire, dont le but principal est de faire concevoir toute l'importance de l'Ouvrage ; elle sert en même-temps d'introduction à l'étude de nos capitulaires, des loix Anglo-Saxonnes, & des Coutumes Anglo-Normandes, en faisant saisir les rapports & les différences qui règnent entre elles. Les Loix Anglo-Saxonnes, telles que Wilkins les a traduites, s'y trouvent entières. Elles font partie de la dissertation, & d'autres fois elles ne l'accompagnent que comme pièces justificatives.

Par cette méthode , qui peut paroître bizarre au premier coup-d'œil , on abrège le travail du Lecteur. Après avoir donné quelques Exemples de l'usage que l'on peut faire de ces Loix pour l'interprétation des capitulaires, l'Auteur développe ce qui doit résulter de leur comparaison.

La dissertation curieuse & profonde qui est à la tête de cet Ouvrage , est suivie des extraits du *Domesday*, des *Loix d'Henri I*, & de la *Pratique Judiciaire*, composée par *Glanville*. L'Auteur a tiré tous les textes que sa Collection renferme, des éditions les plus correctes , où il convient qu'elles ne sont pas sans défauts. On a laissé subsister ces textes, sans y rien changer , & l'on a renvoyé les corrections aux remarques qui sont écrites en François , lors même qu'elles sont relatives à des textes Latins.

Nous voudrions pouvoir annoncer plus souvent des Ouvrages aussi utiles & aussi propres à honorer notre siècle. Celui-ci renferme des recherches qui répandent la lumière sur nos Loix & sur notre Histoire, & servent à éclaircir les matières les plus difficiles & les plus importantes du Droit coutumier.

Eloge Historique de M. de Saint-Foix,
 Historiographe des ordres du Roi,
 avec plusieurs de ses bons mots & pen-
 sées. A Paris, chez la Veuve Du-
 chesne.

C'est à l'amitié qu'on doit le Précis historique de la Vie & des Ouvrages de M. de Saint-Foix. Ce tribut ne peut qu'être bien accueilli du Public, toujours empressé de connoître les circonstances souvent singulières de la vie des Auteurs célèbres. Ce sont les amis intimes qui souvent sont les seuls qui connoissent les Anecdotes les plus dignes de passer à la postérité. On a beau dire que les hommes se peignent dans leurs Ouvrages, il y a toujours eu une très-grande distance entre l'esprit & le cœur. Et la conduite journalière d'un Ecrivain, sert bien plus que tous ses Ouvrages, à le faire connoître. Quand on parle ou qu'on écrit, on met un masque. Quand on agit, dit un Philosophe, l'on est forcé de l'ôter.

L'Auteur de cet Eloge, en nous faisant connoître la vertu franche & sans apprêt de M. de Saint-Foix, ne nous dissimule pas cet excès de sensibilité & d'amour-

propre qui le rendoit si souvent d'un commerce difficile & ombrageux. Nous nous bornerons ici à extraire quelques-unes des pensées & des bons mots de cet Ecrivain , qu'on trouve à la suite de l'Eloge.

» Demandez à une Actrice si elle blanchit elle-même son linge , elle sera très - offensée de la question. *Nausica* , fille du Roi des Phéaciens , *Electre* , *Iphigénie* , & autres Princesses , que cette Actrice représente tous les jours , alloient avec leurs servantes à la rivière , & aidoient à laver leurs robes ».

» Tous ceux qui ont écrit jusqu'à présent pour ou contre le luxe , auroient dû le distinguer d'avec la magnificence ; c'est ce qu'ils n'ont pas fait. La magnificence est essentielle à un Etat Monarchique , & nécessaire dans les grands ; elle fait éclore , ou encourage & soutient les arts utiles & agréables : ce n'est point l'orgueil , c'est un caractère noble qui la guide ; elle offense d'autant moins , qu'elle fait économiser pour pouvoir paroître avec plus d'éclat , dans les occasions qui en exigent ».

» Le luxe , au contraire , est insultant & frivolement dépensier ; c'est l'appétit

114 MERCURE DE FRANCE.

» & le triomphe des petites ames ; il naît
 » & se nourrit de l'envie ridicule de pa-
 » roître plus qu'on n'est , en s'égalant,
 » par l'extérieur , à ceux qui sont d'une
 » condition au-dessus de la nôtre. Créa-
 » teur & toujours avide de nouvelles su-
 » perfluités , il nous met hors d'état de
 » soulager les véritables besoins des au-
 » tres: on y devient insensible, & sa fastueu-
 » se ivresse nous rend *mauvais parens,*
 » *mauvais amis , mauvais Citoyens*
 » Certains politiques prétendent que le
 » luxe entretient les manufactures, & fait
 » entrer des millions dans le Royaume ;
 » par les modes & les superfluités qu'il
 » invente sans cesse , & qui se débitent
 » dans toute l'Europe. Eh bien soit, en
 » supposant que l'argent vaut mieux dans
 » un Etat que des mœurs , tolérons cette
 » espèce de luxe ».

» La corruption des mœurs est à peu-
 » près égale dans tous les siècles. C'est la
 » dépravation du caractère d'une Nation
 » qui présage sa décadence: j'appelle dé-
 » pravation dans son caractère , lors-
 » qu'elle n'a plus cet orgueil pour son
 » nom, cet amour, cette estime pour elle-
 » même , source continuelle d'émula-
 » tion , de force & d'harmonie pour
 » l'Etat ».

» Un soir, dans le foyer de la Comédie,
 » il vint se placer à côté de moi, dit l'Au-
 » teur de l'Eloge, & de Mademoiselle.....
 » il dit à cette Actrice : Mademoiselle ,
 » j'entendois raisonner faux , mais avec
 » beaucoup d'esprit ; j'ai cru que c'étoit
 » vous ».

» Un jour , au Café de Procope ,
 » il entre ; il dit à M. Fréron de lui prê-
 » ter vingt-quatre sols , pour payer son
 » fiacre ; ce dernier les lui donne : aussi-
 » tôt il tire de sa poche une brochure , en
 » lui disant : » tenez , voilà ce que j'ai
 » acheté sur la belle analyse que vous en
 » avez faite dans votre dernier numéro :
 » cet Ouvrage est détestable , & je ne
 » veux point en être la dupe ; la plaisan-
 » terie faite, il lui rendit ses vingt-quatre
 » sols ».

» L'ignorance, pendant plusieurs siècles,
 » étoit au point en Europe , que les plus
 » grands Seigneurs ne savoient pas signer
 » leur nom. Nos Historiens rapportent que
 » nos pères ont passé plusieurs actes où
 » l'on mettoit : *a déclaré ne savoir écrire,*
 » *à cause de sa qualité de Gentilhomme.*
 » En Angleterre , dit-on , pour inspirer
 » à la Nation du goût pour l'étude , on
 » accordoit la grace à un criminel qui

116 MERCURE DE FRANCE.

» savoit lire & écrire. Personne ne peut
» prévoir ce qui lui arrivera dans le cours
» de sa vie, dit M. de Saint-Foix: peut-être
» nous trouverons-nous un jour dans le
» cas d'être pendus ; ainsi , il est bon
» d'apprendre à lire & à écrire ».

Voici comme cet Ecrivain s'explique
sur la Religion & sur les disputes Théolo-
giques.

» L'amour du prochain , la charité , la
» modération , l'esprit d'équité , la paix ,
» la patience, la concorde & l'obéissance.
» aux Princes & aux Magistrats, quoique
» Payens : telle étoit la simple & sublime
» morale que prêchoient les Apôtres.
» Tout dans l'Evangile , porte le carac-
» tère de la parole d'un Dieu , & d'un
» Dieu Créateur de l'homme , qui chérit
» son ouvrage , & qui n'emploie que la
» douceur pour l'appeler à lui , & l'en-
» gager dans la voie d'un bonheur éter-
» nel ».

Il dit de certains Théologiens , qu'ils
sont d'accord sur tous les articles & dog-
mes de foi : qui le croiroit , ajoute-il , à
leur animosité réciproque ? Quand cette
assertion ne seroit pas rigoureusement
vraie , on ne doit pas moins être persuadé
que l'esprit de l'Eglise Catholique n'est

autre qu'un esprit de douceur & de justice , & que son intention dans les disputes d'opinions , qu'elle tolère , est de faire régner la vérité & la charité. En permettant la liberté du sentiment , elle défend d'altérer l'unité ; elle veut que chacun vive tranquille dans son opinion, sans s'arroger le droit de censurer avec aigreur , ceux qui soutiennent l'opinion contraire. Mais l'orgueil de l'esprit humain ne veut point souffrir de contradicteur ; il regarde comme ennemi & comme Hérétique, quiconque n'aquiesce point à ses décisions. A combien d'injustices & de faux jugemens ne se livre-il pas ? On interprète mal les expressions d'un adversaire. On passe du soupçon peu charitable , à des imputations calomnieuses ; pour les justifier , on tire de fausses conséquences ; on forge des chimères , & les noms de secte se distribuent avec profusion. Aimable paix, vous êtes l'ouvrage de Dieu ; vous participez, pour ainsi dire , à l'essence de Dieu même, selon ces paroles de l'Evangile : *la paix de Dieu , le Dieu de la paix ; il est lui même notre paix*. Ne sont-ce pas là des motifs capables de nous engager à l'aimer ? Aimable paix , que tout le monde loue , & que si peu de gens

savent conserver , comment nous avez-vous abandonné ; quand vous reverrons-nous ?

Bibliothèque Amusante , ou Recueil choisi de jolis Romans, Anecdotes intéressantes , & Contes Moraux ; présentée au beau Sexe ; 2 Parties in-12. A Paris , Quai de Gêvres , au Grand Voltaire. 1776.

Ce choix de Contes est également intéressant & agréable. La plupart des morceaux qui le composent, étoient déjà connus. On y distingue , entr'autres , l'Histoire intitulée *la Félicité*, par feu M. l'Abbé de Voisenon, de l'Académie Française. Les autres Pièces les plus remarquables du Recueil , sont les *Grâces de l'Ingénuité* , les *Dangers de l'Inexpérience* , *Nahamir* , *l'Amour Paternel*. Nous citerons l'Apologue court & piquant, intitulé , *les Lunettes & la Ceinture* , que nous croyons peu connu de la plupart de nos Lecteurs.

» La mère des Dieux fut un jour chez
 » la mère des Grâces ; qu'alloit-elle y
 » faire ? la critiquer , sans doute ; c'est
 » assez le rôle des vieilles auprès des jeu-

» nes. Celle-ci prit néanmoins le prétexte
» de lire une brochure nouvelle qu'A-
» pollon venoit d'envoyer à Cythérée.
» Cette lecture ne rendoit pas cette visite
» plus amusante ; heureusement elle fut
» courte , Cypris fut l'abrégé. Cybelle
» en sortant oublia ses lunettes ; elles se
» trouvèrent sur la toilette de Vénus , à
» côté de cette admirable ceinture , qui
» renferme , dit-on , l'art de plaire , &
» que Junon emprunte quand elle veut
» ramener son mari volage. La ceinture,
» fière des attributs qu'on lui prête , se
» trouva très-offensée du voisinage. Quoi,
» dit-elle , triste partage de la vieilleſſe ,
» & de l'infirmité , oſez-vous paroître à
» côté du ſymbole enchanteur de la jeu-
» neſſe & des agrémens ? Doucement, lui
» répondirent les Lunettes , ne ſois point
» ſi vaine de quelque foible ſupériorité,
» ou plutôt de quelques prétendus avan-
» tages ; tu n'es pas ce que tu penſes, &
» nous ſommes plus que tu ne crois ; ſ'il
» eſt entre nous quelque différence, d'où
» provient elle ? de celles à qui nous ap-
» partenons. Ce ſont les charmes de Vénus
» qui t'embelliſſent , & c'eſt la vieil-
» leſſe de Cybelle qui nous dégrade ;
» mais ſ'il ſe peut qu'un jour , comme

110 MERCURE DE FRANCE.

• nous ne désespérons pas d'y parvenir ;
 • la jeunesse imagine de nous mettre à la
 • mode , & qu'elle gagne à te quitter, de
 • quel côté sera l'avantage? Le beau Sexe
 • dans son printemps communique ses
 • grâces à tout ce qu'il touche ; & sans
 • lui , les plus jolies choses n'ont plus
 • d'agrément. Tu serois maussade autour
 • de la vieille Céphise , & nous serions
 • charmantes sur le nez de la jeune
 • Cloé ».

On peut regarder cette Bibliothèque
 comme une galerie de tableaux ; dont
 les sujets offrent des leçons également
 utiles pour l'esprit & pour le cœur. Il
 en paroîtra un Volume tous les mois ;
 le prix de chaque volume , est de trente
 sols broché. Les Personnes de Province
 qui voudront le recevoir franc de port,
 payeront dix-huit livres d'avance pour
 une année , ou neuf livres pour six
 mois. Elles affranchiront le port des let-
 tres & de l'argent.

Répertoire Universel & raisonné de Juris-
prudence Civile , Criminelle , Canon-
que & Bénéficiale. Ouvrage de plusieurs
Jurisconsultes ; publié par M. Guyot ,
Ecuyer , ancien Magistrat. tome VII,
VIII.

VIII. A Paris , chez Pankoucke , à l'Hôtel de Thou , rue des Poitevins.

Depuis long-temps on desiroit un Ouvrage qui rassemblât tout ce qui se trouve éparé dans une foule de livres sur la Jurisprudence. M. Guyot fait ce présent au Public. Le projet qu'il a conçu , épargnera dans la suite aux Jurisconsultes la peine de perdre un temps précieux à des recherches fatigantes. Ils trouveront , en effet , dans ce Répertoire tous les numéris de la Jurisprudence , & toutes les indications qui peuvent leur être nécessaires pour puiser dans les sources.

Les deux Volumes que nous annonçons , présentent une nomenclature beaucoup plus étendue qu'aucun des Dictionnaires qui ait paru jusqu'ici. Les articles en sont rédigés avec beaucoup de soin. Le style des Auteurs de cet Ouvrage , est pur & correcte ; mérite assez rare dans les Recueils de Jurisprudence , où l'on s'occupe plus de la discussion des principes que de la diction. Si le Répertoire n'avoit que cet avantage , il ne mériteroit pas le succès qu'il a obtenu : mais il y joint celui d'approfondir méthodique-

F

ment toutes les matières qui y sont traitées. Les Tomes VII & VIII contiennent plusieurs articles qu'on peut regarder comme des Traités abrégés ; tels que ceux , *Cadaſtre* , *Capitainerie* , *Caffation* , *Cadavre* , *Cavalerie* , *Cautiôn* , *Célibat* , *Cérémonies* , *Cenſures* , *Cenſeurs de Livres* , *Centième denier* , *Chambres* , &c. Dans le nombre des Jurisconſultes qui travaillent à la rédaction de cette Bibliothèque Univerſelle de Jurisprudence , on diſtingue les articles de MM. Darcœu , Deſſarts , l'Abbé Remi , Henry de Richeprey , &c. Nous deſſerions pouvoir donner une analyſe de quelques uns des articles qui nous ont paru les plus intéreſſans & les mieux rédigés ; tels que ceux *Cadaſtre* , *Cadavre* , (*de M. Darcœu*) *Célibat* , *Cérémonies* , *Cenſeurs de Livres* . (*de M. Deſſarts* .) L'Article *Célibat* . (*de M. Deſſarts* .) eſt traité d'une manière qui ne peut que lui faire beaucoup d'honneur. Il conſidère le *Célibat* ſous deux points de vue, 1°. ſous les rapports qu'il a avec les Loix politiques , & 2°. ſous ceux qu'il a avec la diſcipline de l'Egliſe. L'un & l'autre de ces objets ſont développés avec beaucoup de clarté & d'intérêt. Plusieurs autres articles mé-

ritent les mêmes éloges, & assurent le succès de cet Ouvrage.

Hymne au Soleil, en quatre divisions, traduit du Grec, par M. l'Abbé de R***, Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, petit in-12, prix 24 f. broché. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg, 1777.

Un discours placé à la tête de cet Hymne traduit du grec, nous annonce que cette espèce de petit poëme, qui s'est conservé dans l'ombre du Cloître, a été trouvé, durant la guerre entre la Russie & la Turquie, dans une des Isles de l'Archipel, quelques mois avant la découverte du tombeau d'Homère. Un Officier François au service de la Russie, que l'on ne nomme point, & il est facile d'en sentir la raison, a été assez heureux pour sauver le manuscrit des fureurs de la guerre. Il a bien voulu le communiquer à M. l'Abbé de R***, qui entre dans quelques autres explications, auxquelles le Lecteur doit se prêter, pour mieux goûter l'Ouvrage qu'on lui présente. L'Hymne commence ainsi : « Chef-

F ij

114 MERCURE DE FRANCE.

„ d'œuvre magnifique de la main toute
 „ puissante des Dieux immortels, astre
 „ sublime & toujours nouveau pour nos
 „ yeux enchantés; du sommet de ce
 „ mont audacieux, qui élève au-dessus
 „ des nues sa tête altière, & que frappe
 „ l'éclat de tes rayons étincelans, Soleil,
 „ je te salue avec ravissement, je te con-
 „ sacre ce foible hommage „.

Ce début n'est point dans la manière
 simple & majestueuse des Poètes Grecs,
 il tient plutôt de la chaleur enthousiaste
 des Poètes Esclaves ou Orientaux. Un Ho-
 mère, par exemple, se seroit contenté
 de dire : *je te salue père de la lumière*,
 pour s'élever ensuite par degrés jusqu'aux
 sublimes images que le sujet pouvoit lui
 inspirer. Au reste, il y a de beaux mou-
 vemens, d'heureuses transitions, des
 tableaux tour-à-tour riens ou pathéti-
 ques, des images sublimes, des sentimens
 bien amenés dans ce petit poëme, que le
 Poëte a embelli, avec profusion, de
 toutes les richesses de l'imagination. Il
 termine ses chants par ce dernier acte
 d'hommage & de reconnoissance adressé
 au Soleil.

„ Printemps de la vie, jeunesse riante,
 „ quand les fleurs dont tu embellis

» maintenant mon front, se seront flé-
 » tries; quand le feu du sentiment & du
 » génie, qui embrase mon ame, se fera
 » éteint sous les glaces de l'âge; ô vieil-
 » lesse inexorable! quand ta froide main
 » aura sillonné mon visage, & courbé
 » sous ses coups mon corps appesanti;
 » beaux arbres que j'ai plantés, & que
 » mes yeux ont vu croître, quand je
 » viendrai, en m'attendrissant, vous de-
 » mander, d'une voix presque éteinte,
 » un de vos rameaux pour soutenir mes
 » bras défaillans & ma marche chance-
 » lante; alors, abandonné du monde
 » entier, triste rebut de l'humanité,
 » toute ma ressource, hélas! tout mon
 » bonheur sera de fixer sur toi mes re-
 » gards, sur toi, ô Soleil! ô tendre con-
 » solateur des vieillards, leur plus doux
 » spectacle & leur dernier ami!

» Je viendrai tous les matins, d'un
 » pas tremblant, en louant les Dieux,
 » m'asseoir devant toi, & te présenter
 » mes cheveux blancs; je viendrai ranî-
 » mer, à l'éclat de tes feux bienfaisans,
 » les foibles étincelles de ma vie, & les
 » sources glacées de mon sang. Ainsi
 » pénétrés de ta lumière vivifiante, mes
 » membres engourdis se réchaufferont,

F iij

116 MERCURE DE FRANCE

» & je braverai encore & les malheurs
» de l'âge , & les frimats des hivers. . .

» Oui, j'irai puiser tous les jours,
» dans ta chaleur, des principes de vie
» & de nouveaux germes d'existence; &
» lorsqu'enfin au déclin du jour, tom-
» bant sous la faux du trépas, je sentirai
» le dernier souffle de ma vie errer sur
» ma bouche mourante, & se détacher
» de mes lèvres décolorées, mes bras
» s'étendront vers toi, & je demanderai
» aux Dieux de ne rendre le dernier
» soupir, que quand ton dernier rayon
» disparaîtra des bords de l'horizon».

Cet Hymne au Soleil est suivi de quelques fragmens supposés avoir été trouvés à la fin du même écrit. Le dernier de ces fragmens, qui est traduit en vers, est intitulé : *le Nouvel usage de la Vie*. Tous ces écrits respirent la vertu & une tendre compassion pour nos semblables.

Dans le discours placé à la tête de l'Ouvrage, & qui forme presque la moitié de la brochure que nous annonçons, M. l'Abbé de R*** fait très-bien voir que l'existence d'un seul Dieu, l'immortalité de l'âme, & la certitude d'une autre vie, ont été la foi de tout ce que

les Grecs du Paganisme ont produits d'Ecrivains sages. Si l'Auteur de la *Nature des Dieux*, & autres grands hommes de l'antiquité, ont paru, soit dans leurs écrits, soit dans leurs actions, accorder quelque chose aux opinions vulgaires, c'est qu'ils ont pensé qu'il étoit quelquefois prudent de ne pas contredire les foux. Or les foux les plus dangereux sont les superstitieux & les fanatiques. Un Socrate condamné à mort, un Alcibiade, un Aristote, un Diagore, un Stilpon, un Anaxagore, un Eschyle persécutés, en ont fait la triste expérience. Ces persécutions, en faisant connoître le profond mépris des grands Génies de l'antiquité pour tous les faux Dieux, prouvent de plus l'intolérance religieuse des Grecs, dont plusieurs Ecrivains ont cherché envain à les disculper.

LES Incas, ou la destruction de l'Empire du Pérou, par M. de Marmontel, Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Française, dédié au Roi de Suède.

» Accordez à tous la Tolérance-civile, non
» en approuvant tout comme indifférent, mais

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

- » en souffrant avec patience tout ce que Dieu
- » souffre , & en tâchant de ramener les hom-
- » mes par une douce persuasion.

*FÉNÉLON, direction pour la
conscience d'un Roi.*

2 volumes , grand in-8°. très-bien imprimés , sur de beau papier & ornés de superbes gravures d'après les dessins de M. Moreau le jeune. A Paris , chez Lacombe , Libraire , rue de Tournon , près le Luxembourg.

N. B. Nous devons prévenir le Public , que des Imprimeurs de Province , que l'on pourroit citer , dont toute l'industrie pernicieuse & criminelle , est de contrefaire grossièrement les bons Livres qu'ils voient aux Propriétaires , ont réimprimé les Incas , & que ces Forbans ont le projet de tromper les Citoyens dupes & inattentifs , en leur vendant , comme édition originale , leurs livres comblés de fautes ridicules. On ne peut méconnoître la seule véritable édition originale , à la correction du style , à la beauté du papier , à l'élégance de l'impression & des Gravures , qu'ils n'ont pu contrefaire.

Le but de M. Marmontel, en publiant cet ouvrage, est de contribuer à faire détester de plus en plus le fanatisme; d'empêcher qu'on ne le confonde jamais avec une Religion compatissante & charitable, & d'inspirer pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour son plus cruel ennemi. Il a mis sur la scène, d'après l'histoire, des Fourbes & des Fanatiques; mais il leur a opposé de vrais Chrétiens. Barthélemi de Las-Casas est le modèle de ceux qu'il révère; c'est en lui qu'il a voulu peindre la foi, la piété, le zèle pur & tendre; enfin, l'esprit du Christianisme dans toute sa simplicité. Ferdinand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, sont les exemples du fanatisme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien; c'est en eux qu'il a mis ce zèle absurde, atroce, impitoyable, que la religion désavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit détester.

Quant à la forme de l'Ouvrage, M. Marmontel a cru devoir joindre aux événemens que lui a fournis l'Histoire, les réflexions que ces faits inspirent; il leur a souvent donné l'action & l'intérêt.

du drame; & a quelquefois orné ce fonds historique de fictions pour rendre la moralité des faits plus sensible, & mieux remplir l'objet que tout Ecrivain moraliste doit se proposer, qui est de plaire, de toucher & d'instruire.

La mort tragique d'Atahiba, dernier Empereur du Pérou, est la catastrophe qui termine l'Ouvrage. Cette mort fut conseillée par le fanatisme, & la cupidité en profita pour détruire l'Empire du Pérou & s'emparer des richesses qu'il renfermoit. M. M. pour mieux intéresser son Lecteur à cet événement, commence par présenter des tableaux charmans des mœurs, de la religion & des fêtes des Incas.

Le premier des Incas avoit institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre saisons de l'année. Ces fêtes avoient un grand objet de morale publique; elles rappeloient à l'homme la naissance, le mariage, la paternité & la mort. Il faut voir dans l'Ouvrage même, la description de ces fêtes, dont la plus sérieuse, sans doute, & la plus imposante, étoit la fête de la mort. Ce qui le distinguoit des premières, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit, &

dont nous rapporterons ici quelques strophes. Le Pontife, d'un air serin & montrant sur le front une majestueuse tranquillité, entonnoit cet hymne funèbre ; les Lucas répondoient, le peuple écoutoit en silence & méditoit la mort.

» Homme destiné au travail, à la peine
» & à la douleur, console-toi, car tu es
» mortel. Le matin tu te lèves pour
» sentir le besoin, tu te couches le soir,
» lassé, abattu de fatigue. Console-toi,
» car la mort t'attend, & dans son sein
» est le repos.

» Tu vois une barque agitée par la
» tempête, gagner la rade paisible, &
» se sauver dans le port. Cette mer,
» sans cesse battue par la tourmente,
» c'est la vie ; ce port tranquille & sûr,
» d'où jamais les orages n'ont approché,
» c'est le tombeau.

» Homme fragile, pendant ta vie tu
» es l'esclave de la nécessité, le jouet des
» évènements. La mort brisera tes liens ;
» tu seras libre, & il n'existera pour
» toi, dans l'immensité, que toi-même
» & le Dieu qui t'a fait.

... La virillesse qui dénoue tous les liens
» de l'ame, l'alternative inévitable de

132 MERCURE DE FRANCE.

» la caducité ou du trépas , la douceur
» du sommeil , qui n'est que l'oubli
» de soi-même , l'ennui , ce sentiment
» pénible d'une existence froide & lente,
» tout nous dispose , nous invite & nous
» habitue à la mort.

» Et qui voudroit souffrir la vie si le
» passage étoit moins effrayant ? La na-
» ture nous intimide , afin de nous re-
» tenir. C'est un fossé profond qu'elle
» a creusé sur les confins de la vie &
» de la mort , pour empêcher la dé-
» sertation.

» S'il étoit un Dieu assez inexorable
» pour vouloir désespérer l'homme , il
» le condamneroit à ne jamais mourir.
» Le dégoût , la tristesse affligeroient son
» ame ; & la nécessité de vivre , sem-
» blable à un rocher hérissé de pointes
» aiguës , l'écraseroit incessamment. Le
» signe de la réconciliation entre le ciel
» & l'homme , c'est la mort.

» Il n'est qu'un seul moyen de ren-
» dre la vie plus précieuse que la mort
» même : c'est de vivre pour sa patrie ,
» fidèle à son culte , à ses loix , utile à
» sa prospérité , digne de sa reconnois-
» sance ; & de pouvoir dire en mourant :

» je n'ai respiré que pour elle ; elle aura
 » mon dernier soupir.

Ainsi chantoient les Enfans du Soleil, & ces chants , qui retentissoient dans l'ame des jeunes guerriers , les élevoient au-dessus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans , regardant leurs époux , leurs pères , avec des yeux où la tendresse & la frayeur étoient peintes , sembloient les conjurer d'aimer ou du moins de souffrir la vie , & opposoient les mouvemens les plus naïfs de la nature , à cet enthousiasme qui défioit la mort.

Ce fut au milieu d'une de ces fêtes , qui avoit déjà été troublée par les présages les plus sinistres , que l'on vint annoncer au Monarque que des infortunés , chassés de leur patrie , lui demandoient l'hospitalité : « Qu'ils paroissent : » répond l'Inca : jamais les malheureux ne trouveront mon cœur inaccessible , ni mon palais fermé pour eux ». Les étrangers s'avancent : c'est le triste débris de la famille de Montezuma , fuyant le joug des Espagnols , & qui , de rivage en rivage , cherchoit un refuge impénétrable aux poursuites de ses Tyrans. Le récit que le Cacique , qui est

134 MERCURE DE FRANCE.

à la tête de ces illustres fugitifs, fait de l'irruption des conquérans Européens en Amérique, le tableau qu'il présente de la destruction de l'Empire du Mexique, de la cruauté froide & tranquille des vainqueurs, de leur avarice, de leur perfidie, entroit nécessairement dans le plan d'un ouvrage entrepris pour vouer à la haine publique l'abus de la force & les excès d'un zèle fanatique. Et quels forfaits plus horribles en ce genre que ceux qui ont eu pour théâtre le nouveau monde ? Ce récit épisodique, annonce d'ailleurs au Lecteur la suite des attentats des Européens, dans ces régions fortunées, où la paix, la justice, l'humanité régnoient encore sous les loix des fils du Soleil.

» Il falloit que, pour la ruine de cette
 » partie du nouveau Monde, la nature
 » eût formé un homme d'une résolution,
 » d'une intrépidité à l'épreuve de tous les
 » maux ; un homme endurci au travail,
 » à la misère, à la souffrance ; qui fût
 » manquer de tout & se passer de tout ;
 » s'animer contre les périls, se coldir
 » contre des obstacles, s'affermir sous
 » les coups de la plus dure adversité.
 » Cet homme étonnant fut Pizarres &

« cette force d'ame , que rien ne put
 « dompter, n'étoit pas la seule vertu. En-
 « vemi du luxe & du faste , simple &
 « grand, noble & populaire, sévère quand
 « il le falloit , indulgent lorsqu'il pou-
 « voit l'être , & modérant, par la dou-
 « ceur d'un commerce libre & facile ;
 « la rigueur de la discipline & le poids
 « de l'autorité ; prodigue de sa propre
 « vie , attachant un grand prix à celle
 « d'un soldat, libéral, généreux, sensible,
 « il n'avoit point pour lui cette cupidité
 « qui déshonoreroit ses pareils : l'ambi-
 « tion de s'illustrer, la gloire d'avoir
 « entrepris & fait une immense conquê-
 « te , étoient plus dignes de son cœur.
 « Il vit entasser à ses pieds des mon-
 « ceaux d'or dans des flots de sang ;
 « cet or ne l'éblouit jamais , il ne se
 « plut qu'à le répandre. Sobre & fru-
 « gal pendant sa vie , on le trouva pau-
 « vre à sa mort. Tel fut l'homme que
 « la fortune avoit tiré de l'état le plus
 « vil , pour en faire le Conquérant du
 « plus riche Empire du monde ».

Cet homme, connu depuis long-temps
 par sa bravoure, avoit aisément obtenu
 de Don Pèdre Arias Davila, Viceroi de
 la partie de l'Amérique déjà conquise,

136 MERCURE DE FRANCE.

le droit d'aller chercher par-delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux trésors. Au seul nom de Pizarre, une fière jeunesse, à la tête de laquelle étoit Alonzo de Molina, avoit demandé à s'aller joindre à lui. Alonzo, jeune homme d'un courage bouillant & d'un naturel très-sensible, avoit gagné, par sa candeur, l'estime & l'amitié de Barthélemi de Las-Cafas. Cet homme apostolique, livré tout entier à une vie active & bienfaisante, étoit regardé par les Indiens comme leur protecteur & leur ami. Sollicité par Alonzo d'accompagner Pizarre, il n'y avoit consenti que dans l'espoir d'être encore plus utile aux hommes. Le discours que M. M. lui fait tenir dans le Conseil des Espagnols, est bien digne de cet Apôtre de l'humanité. Mais, que pouvoient les plus sages conseils sur des hommes conduits, pour la plupart, par l'avarice, l'orgueil & un zèle fanatique, qui leur faisoit regarder tous les Indiens comme des infidèles proscrits par la Divinité, & les riches contrées qu'ils habitoient, comme une terre de Canaan, dévolue de droit aux adorateurs du vrai Dieu? Ils osèrent même accuser le défenseur de l'humanité

souffrante, de trahir son Roi, sa patrie, son Dieu. Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'étoit passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on forçoit de Las-Casas à rentrer dans la solitude qu'il venoit de quitter. Il l'y auroit suivi, si son honneur trop engagé ne l'avoit retenu, si même il n'avoit osé espérer d'adoucir la férocité des brigands auxquels il étoit associé. Vaine espérance ! chaque jour éclairoit de nouvelles atrocités. Il songea dès-lors à se séparer de ses compatriotes pour embrasser les intérêts d'un Peuple innocent & malheureux, dont il avoit éprouvé plus d'une fois l'amitié tendre & naïve. Il croyoit ne point trahir sa patrie en se déclarant l'ennemi des brigands qui la déshonoroient, & en cherchant à lui gagner des cœurs. Pizarre fut affligé de la perte d'Alonzo. Ce Conquérant, qui se livra aux travaux les plus pénibles, & essuya les plus grands dangers, prouva, par ses succès, qu'il n'est point de maux que le courage ne surmonte. *Que celui qui veut tout oser, apprenne donc à tout souffrir.* C'est la fin d'une inscription que Pizarre lui-même avoit fait mettre sur un rocher de l'Isle de la Gorgone, Isle

138 MERCURE DE FRANCE.

bien digne de son nom, & dans laquelle ce Conquérant, assailli par une tempête, se réfugia avec quelques compagnons de sa fortune.

Les récits de la conquête du Mexique & du Pérou, données par les Historiens, sont la plupart infidèles. On en verra ici du moins les faits les plus vraisemblables & les plus intéressans. Comme ces faits sont connus, nous nous bornerons à présenter au Lecteur une des fictions qui ornent le livre des Incas.

On célébroit une fête du Soleil. Après le sacrifice accoutumé, se présentèrent sur le vestibule du Temple, aux yeux du Monarque, trois jeunes vierges nouvellement choisies, que leurs pères venoient consacrer au Soleil. Un léger tissu de coton les déroboit aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs pères, les menaient par la main; & leurs mères à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe & gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin. Le Roi les saluant d'un air religieux, les introduit dans le Temple; le Grand-Prêtre les suit, & le Temple est fermé. D'abord les trois

vierges s'inclinent devant l'image du Soleil leur époux, & au même instant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; & que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Deux de ces filles charmantes avoient la sérénité du bonheur peinte sur le visage; & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne méloit au doux sentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie & la tristesse dans les yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la dérochoit des mortels, saisit les mains de son père, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un risade & profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mère, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, & crie douloureusement : *Ah ! ma mère !* Ses parens aveuglés par une piété cruelle, ne virent, dans l'émotion & dans les regrets de leur fille, que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher ; elle-même

n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature , la douleur qu'elle ressentait. « O le plus tendre » & le meilleur des pères ! ô mère mille » fois plus chère que la vie ! il faut vous » quitter pour jamais ! » Elle ne croyait pas sentir d'autres regrets : le Prêtre y fut trompé comme elle ; il lui laissa consumer son téméraire & cruel dévouement. Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes vierges, la loi qui attachait les peines les plus terribles à l'infraction de leur vœu , les deux compagnes de Cora l'écoutèrent sans trouble & presque sans émotion ; elle seule , par un instinct qui lui présageait son malheur , sentit son cœur saisi d'effroi : on vit ses couleurs s'effacer , ses yeux se couvrir d'un nuage , les roses même de sa bouche pâlir , se faner & s'éteindre ; & ses lèvres tremblèrent en prononçant le vœu que son cœur devait abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens , ni le Pontife. On soutint sa faiblesse , on apaisa son trouble , on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux , & Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asyle des épouses du Soleil.

Alonzo, jeune Espagnol, dont nous avons déjà fait mention, Alonzo, que ses bons offices, sa douceur, ses vertus faisoient tendrement aimer d'Ataliba, Roi du Pérou, avoit obtenu, de ce Prince, la permission d'assister à un des sacrifices qu'il faisoit au Soleil. Les vierges du Soleil, admises dans son temple, servoient le Pontife à l'Autel. C'est de leur main qu'il recevoit le pain du sacrifice; & l'une d'elles, après l'offrande, le présentoit aux Incas. La destinée de Cora voulut, qu'en ce jour solennel, ce fût elle qui dût remplir ce ministère si funeste. Alonzo, par une faveur signalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtresse s'avance, un voile sur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baissés; mais ses longues paupières en laissoient échapper des feux étincelans. Ses belles mains trembloient; ses lèvres palpitantes, son sein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur sensible. Heureuse si ses yeux timides ne s'étoient pas levés sur Alonzo! un regard la perdit, ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de son repos & de son innocence.

Dans le trépidement que lui causa la vue de ce mortel, dont la pâleur relevoit encore la beauté, peut s'en falloir que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit, son cœur suspendit tout-à-coup & redoubla les battemens. Un frisson rapide est suivi d'un feu brûlant qui coule dans les veines; & sur ses genoux défaillans elle a peine à se soutenir. Son ministère enfin rempli, elle retourne vers l'Auel. Mais Alonzo, présent à ses esprits, semble l'être encore à ses yeux. Inermine & confuse de son égarement, elle jette un regard suppliant sur l'image du Soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. » Oh ! Dieu ! dit-elle, ô Dieu ! quel est donc ce délire ? Quel trouble ce jeune Etranger a mis dans tous mes sens ! je ne me connois plus. Le sacrifice & les vœux offerts, l'Inca suivi de sa cour, se retire, les Prêtresses sortent du Temple, & rentrent dans l'asyle inviolable & saint qui les cache aux yeux des mortels. Cette retraite, où Cora voyoit couler ses jours dans une paisible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une prison triste & funeste. Elle sentit tout le poids de sa chaîne; & son cœur ne désira plus qu'un

désert & la liberté, un désert où fut Alonzo; car elle ne cessoit de le voir, de l'entendre, de lui parler & de se plaindre à lui comme s'il eût été présent.

Cet éclair rapide & terrible, qui embrase à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Espagnol au même instant que la jeune Indienne. Étonné de voir tant de charmes, ému, troublé jusqu'à l'ivresse, d'un seul regard qu'elle lui avoit lancé, il la suivit des yeux au fond du temple, & il fut jaloux du Dieu même en le lui voyant adorer. Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeler sa raison; il se reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de son ame; vain reproche! efforts inutiles! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un seul regard de la Prêtresse a versé au fond de son cœur le doux poison de l'espérance. Des vœux indissolubles, un étroit esclavage, une garde incorruptible & vigilante, une austère prison, il voit tout, & il espère encore. Il lui est impossible de posséder Cora, mais non pas d'avoir su lui plaire. Et si elle m'a

144 MERCURE DE FRANCE.

« moit , disoit-il , si elle savoit que je
 » l'adore , si nos deux cœurs , d'intelli-
 » gence , pouvoient du moins s'enten-
 » dre , ah ! ce seroit assez ». En s'occu-
 pant d'elle sans cesse , il passoit , mille
 fois le jour , par tous les mouvemens
 d'un amour insensé. Mais la réflexion
 le rendoit à lui-même , & lui faisoit
 voir l'imprudence & la honte de ses
 transports.

Sa vertu combattoit ; elle auroit triom-
 phé sans doute. Mais un événement
 terrible la fit céder aux mouvemens de
 la crainte & de la pitié. La ville de Quito
 est dominée par un volcan terrible , qui ,
 par de fréquentes secousses , en ébranle
 les fondemens. Un jour que le peuple
 Indien , répandu dans les campagnes ,
 labouroit , semoit , moissonnoit , (car le
 riche vallon de Quito présente tous ces
 travaux à la fois) & que les filles du
 Soleil , dans leur palais , étoient occupées ,
 les unes à filer , les autres à ourdir les
 précieux tissus de laine dont le Pontife
 & le roi sont vêtus , un bruit sourd se
 fait d'abord entendre dans les entrailles
 du volcan. Ce bruit , semblable à celui
 de la mer , lorsqu'elle conçoit les tem-
 pêtes , s'accroît , & se change bientôt
 en

en un mugissement profond. La terre tremble , le ciel gronde , de noires vapeurs l'enveloppent ; le temple & le palais chancelent & menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle , & sa cime entr'ouverte , vomit avec les vents enfermés dans son sein , des flots de bitume liquide , & des tourbillons de fumée qui rougissent , s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rochers brûlans qu'ils ont détachés de l'abyssme : superbe & terrible spectacle , de voir des rivières de feu , bondir à flots étincelans , à travers des montagnes de neige , & s'y creuser un lit vaste & profond.

Dans les murs , hors des murs , la désolation , l'épouvante , le verriage de la terreur se répandent en un instant. Le Laboureur regarde & reste immobile ; il n'oseroit entamer la terre , qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les Prêtres du Soleil , les uns tremblans , s'élancent hors du Temple ; les autres , consternés , embrassent l'Autel de leur Dieu. Les Vierges éperdues , sortent de leur palais , dont les toits menacent de fondre sur leur tête ; & , courant dans leur vaste enclos , pâles , éche-

G

velées , elles tendent leurs mains timides vers ces murs , d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Alonzo seul , errant autour de cette enceinte , entend leurs gémissantes voix. Dans le péril de la nature entière , il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent son oreille , lui semblent tous être les siens. Égaré , frémissant de douleur & de crainte , & pareil au ramier qui , d'une aîle tremblante , voltige autour de la prison où sa palombe est enfermée ; ou tel plutôt que la lionne qui , l'œil étincelant , rode & rugit autour du piège où l'on a pris ses lionceaux , il cherche , il découvre à la fin des ruines & un passage. Transporté de joie , il gravit sur les débris du mur sacré. Il pénètre dans cet asyle où nul mortel jamais n'osa pénétrer avant lui. Les ténèbres le favorisent : un jour lugubre & sombre a fait place à la nuit ; la nuit n'est éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne , & cette effroyable lueur , pareille à celle de l'Erèbe , ne laisse voir au yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes , les Prêtresses du Soleil courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroient inutilement l'une d'elles entre ses compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les grâces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font distinguer de loin. Il retient ses premiers transports de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, lui dit-il de la voix la plus douce & la plus sensible, un Dieu veille sur vous & prend soin de vos jours ». A cette voix, Cora s'arrête intimidée; & à l'instant la terre tremble & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obscurité, découvre aux yeux de la Prêtresse son amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement soudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora se précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Espagnol. Il la soutient, il la ranime, il tâche de la rassurer. « O ! toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au Temple, toi, pour qui seule je respire, Cora, ne crains rien : c'est le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi. Quittons ces lieux funestes, laisse-moi te sauver ».

G ij

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à son guide. Il l'emporte ; il franchit sans peine les débris du mur écroulé ; & le premier asyle qui s'offre à sa pensée , est le vallon de Capana , du Cacique ami de Las-Casas.

« Où vais-je , lui disoit Cora ? la
 » frayeur a troublé mes sens. Je ne fais
 » où je suis ; je ne fais même qui vous
 » êtes. Que vais-je devenir ? ayez pitié
 » de moi. — Vous êtes , lui dit Alonzo ,
 » sous la garde d'un homme qui ne res-
 » pire que pour vous. Je vous mène
 » loin du danger , dans un vallon déli-
 » cieux où un Cacique , mon ami , vous
 » recevra comme sa fille. — Ah ! ca-
 » chez-moi plutôt , dit-elle , à tous les
 » yeux. Il y va de ma vie ; il y va de
 » bien plus ! vous ignorez la loi terrible
 » que vous me faites violer. Me voilà
 » hors de cet asyle où je devois vivre
 » cachée. Je suis les pas d'un homme
 » après avoir fait vœu de fuir à jamais
 » tous les hommes ! A quoi m'exposez-
 » vous ? Oh ! plutôt laissez-moi périr ».

« Cora , lui répondit Alonzo , le
 » premier devoir de tout ce qui respi-
 » re , comme son premier sentiment,

» c'est le soin de sa propre vie ; & dans
 » un moment où la mort vous environ-
 » ne & vous poursuit, il n'est ni vœux
 » ni loi qui doive s'opposer à ce mou-
 » vement invincible. Quand tout sera
 » calmé , demain , avant l'aurore , vous
 » rentrerez dans ces jardins , où vos
 » compagnes effrayées auront passé la
 » nuit , sans doute ; & le secret de vo-
 » tre absence ne sera jamais révélé » .

Cependant le péril s'éloigne , & bien-
 tôt il s'évanouit. La terre cesse de trem-
 bler , le volcan cesse de mugir. Cette py-
 ramide de feu , qui s'élevoit du sommet
 de la montagne , s'émousse & paroît s'en-
 foncer ; les noirs tourbillons de fumée
 dont le Ciel étoit obscurci , commencent
 à se dissiper ; un vent d'Orient les chasse
 vers la mer ; l'azure du Ciel s'épure , &
 l'astre de la nuit , par sa consolante clar-
 té , semble vouloir rassurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & sa tendre
 compagne traversoient de belles prairies,
 où mille arbres , chargés de fruits , en-
 trelaçoient leurs rameaux ; les rayons
 tremblans de la lune , perçant à travers
 le feuillage , alloient nuancer la verdure,
 & se jouer parmi les fleurs. » Respire ,

G iij

» ma chere Cora , dit Alonzo , repose-
 » toi , & dans le calme & le silence d'u-
 » ne nuit qui nous favorise , laisse-moi
 » me rassasier du plaisir de te voir, d'ado-
 » rer tant de charmes ». Cora consentit à
 s'asseoir ; le premier soin d'Alonzo fut
 de cueillir des fruits , qu'il vint lui pré-
 senter. Le doux savante , le palta , d'un
 goût plus ravissant encore , la moelle du
 coco , son jus délicieux , furent les mets
 de ce festin.

Assis aux genoux de Cora , Alonzo
 respiroit à peine ; le trouble, le faiblisse-
 ment , cette timidité craintive , qui se
 mêle aux brûlans desirs , & dont l'émo-
 tion redouble aux approches du bonheur,
 suspendent son impatience.....

L'intérêt que l'on prend à ces deux
 Amans , s'accroît encore par la peinture
 que M. M. nous fait de leurs sentimens ;
 mais la nécessité de se séparer troubla
 bientôt leur bonheur présent. Cora n'a-
 voit pas laissé ignorer à son amant , que
 ses parens , en la dévouant aux Autels ,
 répondirent de sa fidélité. » Le sang d'un
 » père , d'une mère est garant des vœux
 » que j'ai faits. Fugitive & parjure , je
 » les livrerois au supplice ; mon crime
 » retomberoit sur eux , & ils en porte-

» roient la peine : tel est la rigueur de la
 » loi. O Dieu ! tu frémis ! »

Cora désolée & tremblante, étoit tombée aux genoux d'Alonzo. Il la regarde, il la prend dans ses bras , l'arrose de ses pleurs, se sent baigner des siennes , lui jure un éternel amour ; & tout-à-coup , s'armant de force , de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main , & marchant à grands pas, la ramène pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs , où elle va cacher son crime , son amour & son désespoir. L'amour , dans l'ame de Cora, n'avoit été , jusqu'au moment de cette fatale entrevue , qu'un délire confus & vague ; elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion , en s'éclairant , a redoublé de violence ; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment ; & le desir, sans espérance , toujours trompé , toujours plus vif & plus ardent , en est le supplice éternel ; mais du moins elle est sans remords & sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où chacun trembloit pour soi-même , n'a pas permis qu'on s'aperçût de sa fuite & de son absence ; elle ne se fait point un crime de

l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance est d'être en proie au feu qui la consume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant est plus malheureux; il éprouve les mêmes peines, & de plus un souci rongeur qui le tourmente incessamment. O ! sous combien de formes l'amour tyrannise les cœurs ! Alonzo trembloit d'être père, & ce danger que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit sans cesse présent aux siens ; il se rappelle avec effroi les plus doux momens de sa vie, & déteste l'amour qui l'a rendu heureux.

Ses craintes se réalisèrent ; le bruit se répand que l'azyle des vierges a été profané ; que l'une d'elles a violé ses vœux ; qu'elle porte le fruit d'un amour sacrilège, & que le Soleil irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation.

Ce jour-là le Soleil se couvrit de tristes nuages, & ce deuil sombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, selon l'usage, sous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône, & à travers les flots de ce peu-

ple assemblé , le Pontife , les Prêtres , les Ministres des loix , se faisant ouvrir un passage , amenèrent devant l'Inca la jeune & timide Prêtresse. Son père accablé de douleur , sa mère pâle & défaillante , deux sœurs plus jeunes , aussi belles , trois frères , l'espérance d'une auguste famille , victimes de la même loi , vinrent tous s'offrir au supplice.

Cora , qu'il falloit soutenir , tant elle étoit foible & tremblante , tomba sans force & sans couleur , en paroissant devant son Juge ; on la ranime ; on l'interroge : elle répond avec candeur.

Le Monarque attendri , mais contraint par la loi à user de rigueur , ordonne à Cora de déclarer son ravisseur & son complice ; Cora frémit , & son silence fut d'abord sa seule réponse ; mais les instances de son Juge la forcèrent enfin de prononcer ces mots : » Fils du » Soleil, seras-tu plus cruel & plus violent que la loi ? La loi me condamne » à la mort ; j'y traîne avec moi ma famille , n'est-ce pas assez ? Te faut-il encore un nouveau parricide ? Veux-tu que , portant dans la tombe , où je vais descendre vivante , le fruit de mon funeste amour , j'accuse encore celui qui

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

» lui a donné la vie ? Veux-tu voir mes
 » entrailles se déchirer d'horreur, & mon
 » enfant épouvanté, s'arracher des flancs
 » de sa mère » ?

Ces paroles firent sur l'ame d'Ataliba l'impression la plus terrible ; & , sans insister davantage , il ordonnoit , en gémissant , au dépositaire des loix de prononcer l'arrêt fatal , lorsqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule & se précipiter au pied du trône de l'Inca : il s'avoue le seul coupable , & s'élève avec la force de la vérité & l'éloquence de la passion , contre une loi injuste & barbare ; il parvient enfin à la faire abolir chez un Peuple doux , pacifique , & qui ne demandoit qu'à être éclairé pour revenir de ses erreurs. Alonzo triomphant , court se jeter aux pieds de son amante. Cora , dans les excès de la surprise & de la joie , soupire & serre dans ses bras son libérateur , son amant & son époux.

Il nous reste à donner , dans un autre extrait , une légère esquisse de ce bel Ouvrage , dont toutes les parties ont leur degré d'intérêt ou d'utilité. S'il y a une apparence de désordre , il faut dire avec le Législateur du goût , que *souvent un beau désordre est un effet de l'art.* Cet Ou-

vrage n'est donc pas un Poëme, mais il en a l'éclat & l'élévation ; il en a même quelquefois le langage , l'harmonie & la cadence ; ce n'est pas une histoire, mais il est fondé sur l'exacte vérité des faits les plus extraordinaires ; ce n'est pas un livre de morale , mais celle exprimée par l'Auteur, est puisée dans les sources pures de la religion , de la raison & de l'humanité ; ce n'est pas un roman, mais il en a le charme , le merveilleux, & l'intérêt ; enfin , ce n'est point un discours, mais il renferme une suite de discours de la plus grande énergie, & de la plus sublime éloquence.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de Lorraine , par M. l'Abbé Benon , tome 1, in-8°. A Paris, chez Valade, Libraire, rue S. Jacques. A Nancy, chez les principaux Libraires.

Abrégé élémentaire des sections coniques , extrait des leçons données ci-devant, sous l'inspection de l'Université de Paris , aux Elèves du Collège Royal de la Flèche., par M. * *. de la même

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

Université. A Paris , de l'Imprimerie de
P. H. D. Pierres , Imprimeur du Collège
Royal de France , rue S. Jacques.

Histoire du Cardinal de Polignac ,
Archevêque d'Auch , Commandeur de
l'Ordre du Saint-Esprit, Ambassadeur de
France en Pologne , en Hollande & à
Rome , des Académies des Sciences ,
Française , & des Inscriptions & Belles-
Lettres , par le P. Chrysostôme Faucher,
Religieux de Saint-François , Auteur
de l'Histoire de Phorius , & des Obser-
vations sur le Fanatisme , 2 vol. in-12.
A Paris , chez d'Houry, Imprimeur-Li-
braire , rue de la Vieille Bouclerie.

Lettres Écossaises , traduites de l'An-
glois , par M. Vincent , Avocat. 2 Par-
ties in-12. A Paris , chez la Veuve Du-
chesne , Libraire , rue S. Jacques.

*Dictionnaire historique des Cultes Re-
ligieux* établis dans le monde , depuis
son origine jusqu'à présent : Ouvrage
dans lequel on trouvera les différentes
manières d'adorer la Divinité , que la
révélation , l'ignorance , les passions ont
suggérées aux hommes dans tous les

M A R S. 1777. 157.

temps. L'Histoire abrégée des Dieux , & des demi-Dieux du Paganisme , & celle des Religions Chrétienne , Judaïque , Mahométane , Chinoise , Indienne , &c.

Leurs sectes & hérésies principales ; leurs Ministres , Prêtres & Ordres Religieux ; leurs fêtes , leurs cérémonies , le précis de leurs dogmes , & leur croyance , ornés de huit figures en taille douce : par M. de la Croix. Nouvelle édition , 3 vol. in-8°. petit format broché 12 liv. & relié 15 liv. A Paris, chez Mérimot l'aîné , & Couturier fils , Libraires , Quai des Augustins 1777.

Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire & du Droit public d'Allemagne , par M. Pfeffel , Jurisconsulte du Roi au département des affaires étrangères , 2 vol. in-4°. A paris, chez Delalain, rue de la Comédie-Françoise, à l'Hôtel de la Faubrière.

On trouve chez Barbou, Imprim-Lib. rue des Mathurins, les livres suivants :

Les Offices de Cicéron , traduction nouvelle avec le Latin à côté , 3^{me} édition , retouchée in-12 , rel. 2 livres 10 sols.

. 158 MERCURE DE FRANCE.

Les Livres de Cicéron, de la Vieillesse, de l'Amitié, les Paradoxes, le Songe de Scipion, traduction nouvelle, avec le Latin à côté, 4^{me} édition, augmentée de la Lettre politique à Quintus, in-12 2 liv. 10 s.

On trouve chez le même Libraire, plusieurs Ouvrages de Cicéron traduits, comme les Oraisons choisies, les Lettres à Atticus, les Traductions de M. l'Abbé Dolivet, &c.

Les Poésies de Malherbes, in-8°. rel. en veau doré 6 livres.

Persii, Juvenalis, & Sulpicia satyrarum, nova editio in 12, veau doré, 6 liv.

Velleius Paterculus, nouvelle édition, à laquelle on a joint le Florus, qui n'a point été imprimé, pour la collection des Auteurs Latins, in-12, veau doré, 6 livres

Encomium Moria, nouvelle édition, à laquelle on a joint l'Eutopie de Thomas Morus, in 12, veau doré 6 liv.

Ces trois articles font corps avec la

M A R S. 1777. 159
collection des Auteurs Latins, dont il y a
59 vol.

Plin le Naturaliste est sous presse.

A C A D É M I E.

Extrait de la Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, tenue le 18 Août 1776.

M. Maret, Secrétaire perpétuel, a fait l'ouverture de la Séance par la proclamation du Prix. Le sujet de ce Prix étoit une question de Médecine, l'Académie avoit demandé que l'on déterminât :

Quelles sont les Maladies dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante, & celle-ci à l'expectante ; & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes.

M. Maret a commencé par faire sentir l'importance de cette question, par

établir combien sa solution peut influer sur la pratique Médicinale, en fixant les bornes de la Médecine agissante, & de celle qu'on nomme expectante.

Il a fait observer que c'est par la considération des avantages que le Public doit en retirer, que l'Académie s'étoit déterminée, en 1773, à proposer ce sujet pour la seconde fois, en doublant le prix. Mais, a-t-il ajouté :

« Si elle a eu le chagrin de ne pouvoir
 » alors récompenser les efforts des Auteurs, elle se félicite de se trouver,
 » cette année, dans le cas de prouver à
 » deux des Concurrans, par la distribution
 » de deux médailles, l'estime que leurs
 » Ouvrages lui inspirent. Elle regrette
 » de n'en avoir pas une troisième à adjudger à l'Auteur d'un autre Mémoire,
 » auquel cette Compagnie ne peut donner que l'*accessit*.

» Tous trois se sont montrés éclairés
 » par la plus saine théorie, instruits par
 » l'expérience la plus heureuse; tous trois
 » ont posé avec succès les bornes importantes dans lesquelles le Médecin doit
 » se renfermer, pour ne point troubler
 » la nature dans ses opérations, pour ne
 » point porter trop loin la confiance en
 » ses ressources.

» L'Auteur du Mémoire qui a pour
 » devise : *Optima Medicina ; interdum est*
 » *Medicinam non facere*, & auquel l'Académie a adjugé une médaille, est M.
 » Voulonne, Docteur en Médecine de
 » l'Université de Montpellier, & premier Professeur de celle d'Avignon.

» Tout annonce dans l'Ouvrage de ce
 » Savant, un génie observateur qui s'est
 » rendu maître de son sujet; qui, d'un
 » coup-d'œil perçant, en a saisi l'ensemble, qui d'une main sûre & méthodique, en a ordonné les parties. Un
 » style nerveux, concis, harmonieux,
 » ajoute au mérite du plan celui de la
 » plus belle exécution, & ce Mémoire
 » ne peut manquer de faire sur les Médecins, qui aiment leur état, la plus
 » vive impression.

» M. Planchon, Licencié en Médecine de l'Université de Louvain, &
 » Médecin à Tournai dans la Flandre Autrichienne, est l'Auteur qui a mérité
 » l'autre médaille; son Mémoire porte
 » pour épigraphe : *Cum ergo sint occasiones quædam faciendi, quædam cessandi.*
 » *Dicendum quæ sint occasiones curandi &*
 » *quæ abstinendi à curationibus.*

» Le style de M. Planchon n'a point

» les grâces ni l'énergie de celui de M.
 » Voulonne ; mais son plan , également
 » bien conçu , offre un ensemble lumi-
 » neux , des détails du plus grand effet.
 » Des tableaux tracés de main de maître ,
 » transportent les Lecteurs aux lits des
 » malades , & rendent sensibles les mo-
 » tifs qui , dans l'occasion , doivent déci-
 » der à agir ou à rester dans l'inaction
 » prudente d'un observateur attentif &
 » vigilant.

» La Dissertation à laquelle l'Acadé-
 » mie a regretté de ne pouvoir donner
 » que *l'accessit* , est de M. Jaubert , Doc-
 » teur en Médecine de l'Université de
 » Montpellier , & Médecin à Aix en Pro-
 » vence. Elle a pour épigraphe : *Nil*
forfan novum saltem novo ordine digestum :
 & est écrite en latin.

» Cette Dissertation présente , comme
 » les deux autres , un plan bien conçu
 » & bien exécuté. Un style élégant &
 » faisant sur l'oreille l'impression la plus
 » flatteuse , ajoute au mérite de cet ou-
 » vrage & justifie les regrets de l'Aca-
 » démie : l'Auteur eût même infaillible-
 » ment partagé le prix , si la crainte de
 » donner trop d'étendue à sa Disserta-
 » tion , ne l'eût pas empêché de pré-

» fenter ses principes avec tout le dé-
 » veloppement qui en auroit rendu
 » l'application plus facile.

» Ces trois pièces ne sont pas les seu-
 » les que l'Académie a trouvé dignes
 » d'éloges : il en est trois autres encore,
 » parmi celles qui lui ont été envoyées,
 » dont les Auteurs ont des droits à son
 » estime & à sa reconnoissance.

» Celle de ces trois pièces qui lui a
 » paru approcher le plus du mérite des
 » Mémoires couronnés, a pour devise :
 » *hic meta laborum*. Elle est faite pour
 » donner une très-bonne idée des con-
 » noissances & des talents de l'Auteur.

» Je suis autorisé à rendre la même
 » justice à l'Auteur de la Dissertation
 » latine, dont l'épigraphe est cette ré-
 » flexion d'Hippocrate : *Artis magnam*
 » *partem esse duco posse qua recte scripta*
 » *sunt speculari*.

» Il est à regretter que des circon-
 » stances fâcheuses ne lui aient pas per-
 » mis de donner à son ouvrage toute la
 » perfection dont il étoit susceptible &
 » que la question épineuse des crises, lui
 » ait paru devoir principalement l'oc-
 » cuper.

» On lit à la tête de la troisième des

164 MERCURE DE FRANCE.

» Dissertations , dont je dois faire une
» mention honorable , ces vers de Vir-
» gile :

*Tentanda via est quà me quoque possim
Tollere humo , victorque virum volitare per ora.*

» L'auteur de cette Pièce est un hom-
» me d'esprit, un homme éclairé, un pra-
» ticien instruit & fait pour espérer un
» plus grand succès dans un autre con-
» cours.

Après ce Discours, M. de Morveau a lu, pour M. de Brosses, un fragment de la Vie de Salluste, qui fait partie d'un Ouvrage, sur cet Historien, qui occupe depuis long-temps cet Académicien, & dont l'impression est presque achevée. Il est question, dans ce fragment, du Tribunal de Salluste, & , par conséquent, du procès criminel de Milon.

Après cette lecture, M. Maret a fait celle d'un Mémoire de M. Allut, Entrepreneur de la Manufacture des Glaces, à Rouelle. Cet écrit contient l'Histoire des essais qui ont été tentés dans ses ateliers, en présence de M. le Comte de Buffon, & de M. Morveau, dans l'intention d'avoir un bloc de verre d'une épaisseur assez considérable pour en faire

une lentille ardente, d'une espèce particulière.

M. Allut a voulu d'abord fondre ce verre dans des moules d'une forme convenable aux dimensions que l'on désiroit dans le bloc ; & il a successivement employé pour les moules , de l'argile dont il se sert pour les creusets de la Manufacture , une pierre de grès entourée d'un cercle de fer , de la hauteur demandée ; des pierres calcaires de Montbard & de Dijon , creusées dans les dimensions données.

Toutes ces épreuves n'ayant point réussi comme on le souhaitoit , M. Allut s'est déterminé à tenter ce qu'on n'avoit pas même osé proposer jusqu'à ce jour. Il a jeté la masse de verre demandée, sur la table de cuivre destinée à la coulée des Glaces , & l'y a laissée assez long-temps, pour qu'elle pût y acquérir la consistance nécessaire avant d'être transportée dans le four de cuisson.

Cette opération , qui fut faite le 11 Avril, a donné un plateau de verre d'environ quarante quatre pouces de longueur , sur trente-quatre de largeur, dont l'épaisseur , d'environ vingt-deux lignes dans son milieu, pouvoit se réduire , sur les bords , à un pouce ou quinze lignes.

Cette dernière dimension est bien au-dessous de celle de trois ou quatre pouces , qu'avoit demandé M. de Buffon; mais M. Allut observe que cette différence ne tient qu'à quelques petites circonstances particulières de manipulation; qu'il sera facile de rectifier en d'autres opérations ; & que, la méthode une fois établie , il ne sera pas difficile de produire des plateaux plus considérables , tant pour l'épaisseur que pour l'étendue.

M. Allut observe qu'il auroit été plus flatteur pour lui , de ne citer que la dernière expérience qui a eu du succès , mais qu'il a eu intention, en décrivant les opérations qui n'ont pas réussi , d'empêcher que quelqu'autre ne fasse aussi inutilement les mêmes tentatives, motif qui lui fait beaucoup d'honneur. Il finit par proposer un problème , dont la solution seroit très-intéressante pour les progrès des sciences, & l'avantage du commerce de la Verrerie : voici ce Problème :

„ Trouver une substance aussi propre
 „ que l'argille , à la construction des creu-
 „ sets de Verrerie, & qui ne fût pas, com-
 „ elle , susceptible d'adhérence avec le
 „ verre fondu.

A la lecture de ce Mémoire, a succédé

celle d'un discours de M. l'Abbé Colas,
Archidiacre & Grand-Vicaire du Dio-
cèse d'Ausck.

L'Orateur considère dans ce discours,
la vérité comme principe des arts de
goût.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ce vers, vraiment Philosophique ;
renferme en substance toutes les vérités
que M. l'Abbé Colas développe dans
son Ouvrage.

M. l'Abbé Colas fait successivement
sentir les avantages que produisent la
vérité des sentimens, l'économie des
ornemens, l'entente des sites, l'art
heureux du désordre apparent ; & de
tous ces préceptes, il tire la conclusion
qu'on devoit naturellement attendre du
vers qui sert d'Epigraphe à son discours.
» Tout, dit-il, se réduit donc à un seul
» principe, la vérité : à une seule, loi la
» vérité ; quoi de plus simple & en mê-
» me-temps de plus naturel ! L'homme
» de génie est imitateur ; ses traits, son
» coloris, son style, son harmonie, ses
» gradations, ses contrastes, ses nuan-
» ces, tout doit être conforme à la belle
» nature qu'il prend pour modèle ; c'est-

» à-dire , tout doit être vrai Dans
 » quelques détails que l'on entre sur les
 » beaux arts , quelques loix que l'on
 » développe à leur égard , sous quelque
 » point de vue qu'on les envisage ; rien
 » n'est juste , rien ne doit être admis ,
 » qu'autant qu'il découle de ce grand
 » principe , & qu'il s'y réunit comme au
 » centre commun ».

M. Maret a fait ensuite l'Eloge de M. Bouillet , Procureur - Général de la Chambre des Comptes , & Chancelier de l'Académie , mort le 31 Août de l'année précédente.

M. Bouillet joignoit aux talens , aux connoissances qui caractérisent l'homme de lettres estimable , les qualités qui font l'homme aimable & vertueux.

M. Maret envisage d'abord cet Académicien , sous le premier de ces deux points de vue ; il prouve , par des détails convaincans , que M. Bouillet avoit de très-heureuses dispositions pour la Poésie ; & que si des études plus sérieuses , des occupations plus graves lui eussent permis d'en profiter , elles lui auroient probablement acquis un nom , comme Poète.

Il établit ensuite les droits de M. Bouillet

let à l'estime publique, comme Historien, & comme Moraliste, en donnant une notice des Ouvrages qu'il a lus à l'Académie, qui se sont trouvés dans ses portefeuilles. Un des Ouvrages que M. Maret fait connoître, a pour objet la politesse. M. Bouillet y expose les devoirs de l'homme poli, avec des développemens persuasifs, mais avec beaucoup de rigorisme. Aussi M. Maret dit il : » Peut-être trouvera-t-on que M. Bouillet exa-
 » géroit les devoirs de l'homme poli ;
 » mais il les traçoit d'après l'idée qu'il en
 » avoit conçue : il se peignoit dans son
 » Ouvrage, & sa conduite justifioit ce
 » rigorisme, qu'on seroit tenté de lui
 » reprocher ».

C'est par cette transition que M. Maret arrive à la seconde partie de son Discours, où il expose les qualités morales de l'Académicien qu'il s'étoit chargé de faire connoître. » Il se montre dans l'in-
 » térieur de sa maison, comme dans les
 » cercles, dans le silence du cabinet com-
 » me sur le tribunal où l'avoit placé la
 » confiance du Monarque, toujours doux,
 » toujours affable, toujours rigide obser-
 » vateur des bienséances, prévenant, em-
 » pressé, bienfaisant, respectant les mœurs,

H

» l'autorité , la religion ; Magistrat in-
 » tère , mais sensible ; Citoyen zélé ,
 » parent affectueux , ami ardent , hom-
 » me de lettres aimable , Académicien
 » assidu , & qui , par les travaux & sa
 » bienfaisance , par les qualités de son
 » cœur & de son esprit , avoit mérité
 » d'être jugé digne d'entretenir dans une
 » société d'hommes libres , une émula-
 » tion sans jalousie , un amour de l'or-
 » dre sans intolérance , d'y remplir l'em-
 » ploi de son premier Officier , & d'être
 » honoré de l'éloge public.

La séance a été terminée par des Stan-
 ces envoyées à l'Académie , par M. Bail-
 lot , Suppléant au Collège.

Ce jeune Poëte , qui a déjà été célé-
 bré le jour où M. le Comte de Buffon
 lut un Mémoire dans une Séance pu-
 blique de cette Académie , n'a pas cru
 devoir échapper l'occasion d'exprimer
 les sentimens de la Patrie , à l'aspect du
 buste du Plin François , nouvellement
 placé dans le salon des séances publiques,
 parmi ceux des grands hommes qui
 illustrent la Bourgogne.

Il débute par une réflexion sur l'in-
 justice ordinaire des hommes , qui n'é-
 lèvent des monumens à ceux qui se dis-

tinguent, qu'alors qu'ils ne peuvent plus
 jouir de leur gloire, & félicite sa Pa-
 trie de l'honneur qu'elle rend à M. de
 Buffon vivant. On va détacher ici deux
 Stances, dans lesquelles M. Baillot ca-
 ractérise le génie de cet éloquent Phi-
 losophe, & qui feront juger de la
 manière heureuse dont ce jeune Poëte
 peint ce qu'il admire.

De sa prose la mélodie
 Embellit jusqu'au moindre objet,
 Et sa marche noble & hardie
 S'agrandit avec son sujet.
 D'abord douce & légère aurore,
 C'est un ciel pur qui se colore,
 Avant le jour, de feux naissants;
 Puis ardent foyer de lumière
 Elle accable notre paupière
 De ses rayons éblouissants.

Dans les airs, d'une aile rapide
 L'Aigle échappe à nos foibles yeux;
 Ainsi ce Génie intrépide
 S'élance par-delà les cieux.
 Là, justifiant son audace,
 Des mondes semés dans l'espace
 Majestueux observateur,

H ij

Il plane, & sa main ferme & sûre

Dessine à grands traits la nature

Sous les regards du Créateur.

JOURNAL DE LECTURE.

DES raisons particulières ont obligé l'Éditeur du *Journal de Lecture* de retarder, jusqu'à présent, la livraison des trois derniers numéros de la première année. On se flatte de pouvoir les faire paroître encore avant la fin du mois d'Avril. Un nouveau Prospectus, où l'on rendra compte des changemens que l'on se propose de faire, & dans le plan & dans la forme de l'Ouvrage, indiquera l'époque à laquelle on pourra souscrire pour la seconde année. Les Souscripteurs qui ont payé d'avance cette seconde année, pourront, s'il le jugent à-propos, faire retirer leur argent au Bureau où ils ont souscrit.



AVIS concernant les Ecoles Vétérinaires.

PAR une inconséquence assez singulière, quelques personnes occupées à déprimer sans cesse les Ecoles-Royales Vétérinaires de France, ont fait une sorte d'aveu de la réputation que ces Institutions se sont acquise, en se donnant, soit dans les Pays Etrangers, soit dans les différentes Généralités du Royaume, les titres de Directeur & de Professeur de ces mêmes Écoles. Elles ont fait plus : elles ont délivré à plusieurs Particuliers des Certificats d'étude & de capacité, à la faveur desquels quelques-uns de ceux-ci se sont annoncés, à la manière des Charlatans, dans les villes & les villages, par des imprimés revêtus d'une approbation prétendue de l'École Vétérinaire de Paris. D'autres, qui lui sont absolument inconnus, ainsi qu'à celle de Lyon, ont pris l'uniforme affecté aux seuls & véritables Elèves. Il en est encore, principalement dans des Pays hors de la domination de S. M. qui, pour nuire

H ij

plus sûrement à un établissement dont ils n'ont pas sçu mettre à profit les instructions, ont méchamment publié, notamment sur le Farcin, des principes absolument contraires aux idées qu'on doit se former de cette maladie. Les institutions les plus utiles sont celles qui, par une fatalité incompréhensible, éprouvent toujours le plus de contradictions : mais il est essentiel de mettre un frein à la licence, quand elle est portée trop loin. Les Directeurs & Professeurs des Ecoles-Royales Vétérinaires, qui se préparent, d'ailleurs, à donner les preuves les plus réelles & les plus incontestables du bien opéré par les Artistes qu'ils ont instruits & créés, ont été autorisés sur les justes représentations qu'ils ont faites au Ministre, à prévenir le public qu'il n'y a que deux Ecoles-Royales Vétérinaires, sous ses ordres, l'une établie à Lyon & l'autre à Paris ; que nul particulier ne peut être regardé comme un Artiste sorti du sein de ces Etablissements, s'il n'est muni ou d'un Certificat signé par les Directeurs & visé par le Directeur - Général, ou du brevet que S. M. daigne accorder à ceux qui, en se distinguant dans le cours de leurs

études, se sont mis en état de servir utilement leur patrie..

Signé, CHABERT, Inspecteur-Général des Etudes des Écoles-Royales Vétérinaires de France, Directeur-Particulier de celle de Paris. FLANDRIN, Directeur Perpétuel de celle de Lyon.

Ecole - Royale gratuite de Dessin.

LA distribution des six Maîtrises, grands Prix & Prix de quartier de l'École Royale gratuite de Dessin, s'est faite dans la galerie de la Reine, aux Thuilleries, le 17 Janvier 1777.

Monsieur le Noir, Président de ladite Ecole, étant arrivé à 6 heures, accompagné de MM. les Administrateurs; M. Bachelier, Directeur, ouvrit la séance par un discours, ensuite on procéda à la distribution de 220 Prix, que le Magistrat délivra aux Élèves: Savoir:

Grands Prix.

Le sieur Navier, remplissant la place d'Élève, fondé à l'Ecole par M. le

H 17

176 MERCURE DE FRANCE.

Prince de Montbarrey , se destinant pour la Maçonnerie , a remporté le grand Prix d'Architecture.

Le sieur Préaux , remplissant la place d'Élève , fondé à l'Ecole par M. le Baron de Juigné , se destinant pour la Maçonnerie , a remporté le grand Prix de Perspective.

Le sieur Richardon , remplissant la place d'Élève , fondé à l'Ecole par M. Bouret , se destinant pour la Maçonnerie , a remporté le grand Prix de la Coupe des Pierres.

Le sieur Laligant , remplissant la place d'Élève , fondé à l'Ecole par M. le Duc d'Harcourt , se destinant pour la Maçonnerie , a remporté le grand Prix de Mathématique.

Le sieur Courtin , remplissant la place d'Élève , fondé à l'Ecole par M. Gavi-niés , se destinant pour la Broderie , a remporé le grand Prix de Figure.

Le sieur Gautier , remplissant la place d'Élève , fondé à l'Ecole par M. le Com-te d'Egmont , se destinant pour l'Orfé-verie , a remporté le grand prix d'Orne-ment.

Les Élèves couronnés , ont eu l'hon-neur d'être embrassés par le Magistrat ,

M A R S. 1777. 177

au bruit des fanfares & des acclamations du public.

Le Directeur a prononcé un Discours pour marquer sa reconnoissance & celle des Élèves, envers le Magistrat protecteur & bienfaiteur de cet établissement.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue de donner les représentations des *Fragmens*, composés de l'Acte d'*Eglé*, & de celui de la *Danse*, des *Talens Lyriques*, auxquels on a ajouté le *Devin du Village*; ce dernier Acte a été reçu avec transport. Le Public, plus éclairé sur la Musique, semble avoir mieux senti, à cette reprise, les rapports heureux de la musique avec les paroles, qui ont été conçus à la fois par le même génie, ce qui fait un ensemble parfait, que l'on trouve rarement dans les compositions des plus habiles Maîtres.

H w

178 MERCURE DE FRANCE.

On a remis sur ce Théâtre l'*Iphigénie en Aulide*, de M. le Chevalier Gluck. Mademoiselle Arnould a joué, avec succès, le rôle d'*Iphigénie*. Les diversifemens, composés par M. Noverre, surtout celui du second acte, qui représente les Jeux de la Grèce, ont été applaudis. Le rapprochement des Opéra d'*Orphée & Euridice*, d'*Alceste*, d'*Iphigénie*, joués presqu'en même-temps, a donné lieu de remarquer que ce savant Harmoniste imprimoit à presque toutes les compositions, le même caractère, que son harmonie avoit presque les mêmes formes, la même marche & les mêmes effets; mais son style est rapide, énergique, animé. M. le Chevalier Gluck sacrifie tout à la scène. Il s'arrête rarement à moduler un air, & semble préférer un récitatif relevé par des phrases très-courtes de modulation. C'est ce système, sans doute, qui lui a fait dire ou qui a fait dire à ses admirateurs, que dans la composition il oublioit qu'il étoit Musicien.



COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François continuent avec succès les représentations de *Zuma*, Tragédie nouvelle de M. Lefevre. Nous rétablissons ici les noms des personnages de cette Pièce, un peu confondus dans le compte que nous en avons rendu, d'après la première représentation.

Zuma, Princesse Péruvienne, par Mlle Sainval l'aînée.

Azélie, fille de *Zuma*, par Mlle Sainval cadette.

Zéliscar, jeune frère de *Pizarre*, par M. Molé.

Pizarre, Chef des Espagnols, par M. Larrive.

Un Officier Espagnol, par M. Dauberval.

Cette Tragédie annonce de grands talens, beaucoup de sensibilité, de l'imagination, les sentimens de la poésie; & de la véritable éloquence; et fin, Part d'exprimer & de faire parler aux passions

H v.)

180 MERCURE DE FRANCE.

leur langage. Les différents rôles de cette pièce sont parfaitement rendus. Les Acteurs y sont les fidèles interprètes du Poëte.

On a donné , sur ce Théâtre , quelques représentations de *D. Japhet d'Arménie* , Comédie bouffonne, en cinq actes en vers, par Scarron. Les folies, les extravagances, les exagérations, tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, est rassemblé dans cette farce , & excite un rire convulsif qui est dû au grotesque outré des tableaux.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné, le Mercredi 12 Février , une représentation du *Mort Marié* , Comédie en deux actes mêlée d'ariettes; parolés de M. Sédaine , musique de M. Bianchi.

Le sujet de cette Comédie est tiré d'un Conte inséré dans le *Mercur* ; il offre des situations plaisantes. Deux sœurs ont chacune leur Amant. L'aînée va épouser un homme de robe , Lieutenant-Général de sa ville ; la cadette aime,

en secret , un jeune Officier qui est absent. Elle n'ose déclarer son amour. Mais son chagrin , dans un jour de fête , trahit le secret de son cœur. L'Officier trompé par la ressemblance des noms , & croyant que c'est sa maîtresse qui doit se marier , lui renvoie , avec mépris , ses lettres que reçoit la sœur aînée , & proteste qu'il va bientôt venir lui-même se venger d'un rival odieux. Le Robin prend pour lui ces menaces , & en fait des reproches à son Amante , qui se justifie aisément par l'aveu que sa sœur lui fait de son intrigue amoureuse. Dès lors le Robin projette de faire tête à l'Officier , & de le *mystifier*. Il communique son dessein à sa famille , & fait préparer deux pistolets , chargés seulement à poudre. En effet , l'Officier arrive ; il rencontre le Robin , qu'il croit son rival. Il l'insulte , & lui marque toutes sortes de dédains pour sa personne & sa profession. Le Robin lui répond avec fierté. La dispute s'engage , ils se font un défi. Le Robin va chercher ses pistolets , & dit à l'Officier que le sort du combat étant incertain , il lui donne la clef d'une porte du jardin , pour s'échapper en cas d'accident. L'Officier est étonné de ces

182 MERCURE DE FRANCE.

acte de bravoure & de générosité. Le combat s'engage. Le Robin tombe sous le coup de pistolet que tire l'Officier. Celui-ci est alarmé d'avoir fait un meurtre. Il se sauve. Alors le Robin se relève & rit de la terreur de son antagoniste. Mais portant plus loin la plaisanterie, il le fait arrêter, & amener devant son tribunal pour être interrogé. Les parens, & l'amante elle-même de l'Officier, déguisés en robes, sont assemblés comme des Juges pour condamner le meurtrier. Cet Officier paroît & croit reconnoître, dans le Président, le Robin qu'il a tué. Il ne fait que penser de cette aventure. Enfin, le jugement est prononcé; on dit au criminel d'en faire la lecture; mais au lieu d'une condamnation de mort, il voit avec étonnement un contrat de mariage qui l'unit à l'objet de ses vœux. Alors tout s'éclaircit. Le jeune homme reste confus de sa méprise & de son injustice: il regarde cette aventure comme une bonne leçon qui doit le corriger de son étourderie.

Cette Pièce a paru avoir des longueurs & des détails qui lui ont fait du tort, & qu'il sembloit facile de corriger. La

M A R S. 1777. 183

musique n'est point sans mérite ; elle annonce du talent & des connoissances ; mais elle n'a pas été trouvée toujours faite pour les paroles , & pour les situations. M. & Madame Trial, Madame Billioni, M. Julien, Madame Moulinghen, & M. Meunier ont joué les principaux rôles.

Le Mardi 19 Février, on a donné à ce Théâtre *Arlequin Esprit Folet*, Comédie Italienne en trois actes, dans laquelle le sieur Bigorini a débuté par le rôle d'Arlequin.

Cette Pièce est une intrigue à l'Italienne ; dans laquelle Arlequin reçoit d'un Génie le pouvoir de se métamorphoser toutes les fois que son zèle pour servir les amours de son Maître, l'expose à des dangers. Ses métamorphoses sont très-nombreuses & très-surprenantes. Le sieur Bigorini est admiré par la variété de ses changemens, par la promptitude & l'adresse avec laquelle il les exécute, par le contraste qu'il met dans ses différens rôles, & par les divers talens qu'il développe. Cet Acteur chante, d'une manière fort plaisante, des airs

284 MERCURE DE FRANCE.

de sa composition. Son jeu est vif, plaisant, spirituel. Il n'a pas la grace & la souplesse des mouvemens de M. Carlin, mais il entend bien la scène, & il la varie avec beaucoup d'intelligence. Aux talens d'un Arlequin, il joint ceux d'un Musicien, d'un Chanteur, d'un Machiniste, & même d'un Compositeur de pièces Italiennes. Car dans cette Pièce de son début, tout est de sa composition; Comédie, Musique, Machines, Décorations. Il a été fort applaudi, & ce qui fait son éloge, il amuse & fait beaucoup rire les Spectateurs.

D É B U T.

Le Mercredi 29 Février, le sieur Bognioli, qui a joué ci-devant dans la Tragédie & la Comédie, au Théâtre François, qui depuis a joué dans les Provinces, & au Cap-François, a débuté sur le Théâtre Italien, par le rôle du *Déserteur*, dans la pièce de ce nom. Il a continué son début par les rôles de *Lubin*, du *Sorcier*, &c.

Cet Acteur a beaucoup de jeu, & d'intelligence. Cependant, l'on desireroit que prenant des rôles de musique,

il parvint à étendre & à fortifier sa voix, & qu'il mît plus d'assurance dans son chant. C'est l'ouvrage, en partie, de l'exercice, de l'étude & de la confiance.

Réflexions sur la Science Économique.

LORSQUE les hommes ont fait quelques découvertes importantes, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, il s'est presque toujours trouvé des Enthousiastes qui en ont exagéré l'utilité, & des Détracteurs injustes qui l'ont trop déprimé. D'un côté, la vanité d'en être les promoteurs ; de l'autre, la jalousie d'avoir été prévenus, ont également emporté au delà du but, & ce but est la vérité. Telle est la marche du cœur humain.

Aristote, après avoir été pendant des siècles le Monarque absolu du monde philosophique, est tombé dans un discrédit qu'il ne méritoit pas. Ce n'est que depuis peu qu'on l'a apprécié à sa juste valeur.

Descartes n'a-t-il pas subi à-peu-près le même sort ?

Dans l'ordre physique, l'antimoine a eu des Partisans outrés & des Adversaires opiniâtres. Les uns ont prétendu en faire une médecine universelle : d'autres soutenoient qu'il ne pouvoit être qu'un poison pernicieux.

Mais, dans un genre bien supérieur, la Religion n'a-t-elle pas eu ses fanatiques & ses persécuteurs ? Peu contents de la sublime perfection de l'Evangile, combien d'Hérétiques ont voulu enchérir sur elle, tandis que la pureté de sa morale ne paroïssoit aux yeux des autres qu'une belle chimère ? Ses persécuteurs sont connus de tout le monde, ses fanatiques sont en grand nombre.

Les Gnostiques veulent s'élever à la plus haute spiritualité, & tombent dans les désordres les plus bas.

Les Montanistes ajoutent aux observances de l'Eglise, des pratiques bien plus sévères encore : ils donnent dans l'enthousiasme & finissent par le ridicule.

La science économique qui vient de paroître, n'a-t-elle pas déjà éprouvé les mêmes vicissitudes ? Annoncée par les uns comme la législatrice de l'Univers, comme la suprême évidence qui doit subjuguier tous les esprits, elle a été méprisée par les autres comme un tissu d'absurdités, & persécutée comme un système dangereux : mais ne peut-on pas la ramener à un sentiment plus équitable, qui réunisse les bons esprits ? Essayons de prévenir le jugement de la postérité. Egalement éloignée des préventions opposées, sans passion, sans jalousie, elle n'a d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les trois pivots du gouvernement économique, sont la propriété, la sûreté, la liberté. C'est à l'autorité tutélaire à les maintenir. Les vraies propriétés n'existent que dans un Etat Agricole :

car la terre, fécondée par le travail de l'homme, est la première source des richesses, & l'échange en première main est la seconde. Le commerce les fait circuler, & l'industrie donne aux productions de nouvelles formes. Mais le commerce n'est point source de richesses; il ne fait que les mettre en mouvement. Il est nécessaire, il est utile; mais les frais qu'il occasionne n'en sont pas moins des frais onéreux, & d'autant plus onéreux, qu'ils s'étend plus loin. L'industrie donne des formes; mais elle n'ajoute rien, ne produit rien: il faut qu'elle soit payée, & elle ne peut l'être que par les richesses de la terre, puisqu'elles sont les seules qui existent.

Le profit que peuvent faire les Agens de l'industrie & du commerce, par delà de la subsistance due à leurs travaux, n'est que pour eux; ce n'est point une richesse pour l'ensemble de la société, c'est une charge. Ce n'est que dans les Etats qui subsistent uniquement du commerce & de l'industrie, qu'on peut asscoir le revenu public sur leurs profits; mais ce revenu est précaire, incertain comme le métier de ceux qui le payent. La fortune d'un Commerçant, d'un Manufacturier, est de tous les Pays; il peut la transporter par-tout, il peut échapper à l'impôt: il n'est pas même possible de l'assujétir à un impôt fixe & régulier. Il n'en est pas ainsi du propriétaire de terres; son fond est sous la main du Gouvernement, il ne peut lui échapper: c'est donc ce Propriétaire qui doit payer les charges de l'Etat, il seroit injuste & mal-adroit d'imposer le Fermier. S'il est assujéti à une taxe invariable, il ne manquera pas de la rejeter sur le Propriétaire.

Si le besoin du moment le charge d'impôts imprévus, il ne peut, à la vérité, les rejeter sur le Propriétaire, parce qu'il est lié par son bail; mais les avances de culture en souffriront, & ce sont sur-tout ces avances qu'il faut respecter. Ce sont les avances du Cultivateur qui décident du sort de l'agriculture, du revenu ou *produit net* qu'elle procure annuellement. Entamez les avances, la récolte diminuera en proportion; le Fermier seza d'abord endetté, bientôt ruiné, & les terres demeureront en friche. L'impôt établi sur les Propriétaires, doit être proportionné au produit de leurs baux; ils ont aussi leurs avances à faire: on les appelle *foncières*, & elles doivent être autant respectées que celles du Fermier. Le surplus de leurs avances & de leur dépense légitime appartient à l'Etat; c'est ce qui forme le revenu public. Envain vous l'établiriez sur le commerce ou sur l'industrie; l'un & l'autre sauroient bien en rejeter le montant sur les gens qui les employent, c'est-à-dire, en dernière analyse, sur les Propriétaires.

De la nécessité de respecter les avances de la culture, découle infailliblement celle d'accorder à ses Agens la liberté pleine & entière de vendre leurs productions. Toute gêne à cet égard seroit une atteinte portée au remplacement de leurs avances. Il n'est pas moins nécessaire d'accorder la même liberté au commerce & à l'industrie; les entraves que vous leur donneriez seroient un tort évident que vous leur feriez, &, par contre-coup, à l'agriculture.

Voilà la marche du gouvernement économique.

Sous ses loix tout est également libre, & la liberté n'a d'autres bornes que le préjudice d'un tiers. Le commerce vole sans obstacles d'un pôle à l'autre; l'industrie n'a point d'entraves; la culture est assurée, &c. le revenu public est invariable dans la proportion, avec le revenu qui fait sa base. Tous les hommes sont frères; plus de prohibition, plus de taxes, plus de privilèges exclusifs, plus d'arbitraire dans la fixation de l'impôt. Le luxe ne sera plus que la dépense qui entame les avances des Propriétaires de la culture, du commerce ou de l'industrie; le faste même le plus outré (s'il peut être contenu dans ces bornes) n'intervertira point l'ordre des dépenses de la société. Il ne sera dangereux que par le mauvais exemple; ce sera l'abus de l'opulence, ou plutôt un défaut d'économie. Si l'économie étoit bien entendue, elle ne devroit jamais se laisser de porter aux avances l'excédent d'un nécessaire honnête; c'est alors qu'elle seroit la bienfaitrice de l'humanité.

Telle est l'esquisse de la science économique. Si elle se fut bornée à prouver ses principes, à en tirer clairement toutes les conséquences qui en résultent, à exposer, d'après elles, tous les détails de l'administration, peut-être ses succès eussent-ils été aussi brillans qu'ils ont été médiocres; mais elle s'est enveloppée dans une mystérieuse obscurité; elle a adopté un langage barbare. Loin de simplifier son système, de le mettre à portée de tous les esprits, elle a prononcé des oracles, qu'on auroit pu croire sortis de l'autre de Trophonius. Elle auroit dû rapprocher ses expressions des idées reçues; elle s'est servie au

contraire d'un style inoui dans le dix-huitième siècle. Ses énigmes ont été expliquées par des énigmes encore plus obscures; l'enthousiasme s'en est mêlé, & le ton de prophétie. Les Sectateurs de la science ont cru voir l'Univers tomber à ses pieds. Déjà ils étoient heureux du bonheur qu'ils pensoient avoir procuré au monde. Comment résister à l'impulsion de son véritable intérêt? Comment ne le pas préférer à celui du moment? Pourroit-on s'aveugler sur des vérités aussi importantes que neuves, aussi démontrées que le calcul le plus rigoureux? De ce moment ils sont accouchés du fantôme de *l'évidence*; c'est elle qui régira le monde, ce sera le despote universel. Les législateurs & les exécuteurs des loix ne seront plus que les organes de ses volontés suprêmes. Les passions se tairont devant elle. Plus de conquérans, plus d'ambitieux, plus de prodigues, plus d'avares. L'évidence n'aura qu'à paroître, toutes les fantaisies, tous les caprices, toutes les animosités, l'amour effréné du luxe, de l'indépendance, tous les intérêts du moment fuiront devant elle. Comment résister à son pouvoir? Elle est armée d'un hiéroglyphe sacré; c'est la tête de Méduse sur l'épée de Pallas. On sent que je veux parler du *tableau économique*. Je crois l'avoir entendu; c'est se vanter peut-être, ce sera bien pis d'oser l'apprécier.

Le tableau économique est une formule arithmétique, qui représente l'effet des dégradations que causent à l'agriculture les atteintes qu'on porte à ses avances; mais elle a un vice inévitable à toute formule de calcul, c'est qu'en représentant les causes qui dégradent, elle ne peut

tenir compte de celles qui diminuent, suspendent, arrêtent les causes de dépérissement. Je n'en citerai qu'un exemple. Quand on a défendu en France la culture du tabac, sans doute qu'on a fait un tort considérable à la Nation : mais les terres qui le produisoient ne sont pas toutes restées en friche ; & si les grains qu'on y a semés n'avoient pas autant de valeur que le tabac, ils en avoient pourtant une. Ce sont ces compensations dans toutes les branches de l'administration viciées, que le tableau ne peut calculer, & c'est là la source des mécomptes énormes qu'il a occasionnés. A en croire ceux qui ont fait jouer cette machine mystérieuse, toutes les Nations de l'Univers (la Chine sans doute exceptée, puisque le despotisme légal y règne) toutes les Nations, dis-je, seroient réduites à vivre des fruits spontanés de la terre, & la France sur-tout, où les vices du Gouvernement sont plus anciens qu'ailleurs, devroit être depuis long-temps plongée dans une décadence totale. Cependant les faits parlent, & de bons esprits ne veulent pas ouvrir les yeux sur les erreurs où les entraîne un calcul rigoureux. N'en seroit-il pas du tableau économique comme du syllogisme, dont la découverte fait beaucoup d'honneur à Aristote, mais qui est une source de mauvais raisonnemens, comme le tableau l'est de mauvais calculs. Il me semble que ce n'est pas trop dégrader l'inventeur du tableau, que de l'associer au Coryphée de la philosophie.

Mais on ne peut guère se rendre aussi facile sur la prééminence que les Economistes ont voulu donner à l'ordre physique sur l'ordre mo-

ral ; il en naîtroit des conséquences qu'ils seroient les premiers à désavouer. L'ordre physique suffit sans doute pour arrêter les crimes qui préjudicient à la société ; mais c'est à l'ordre moral seul qu'il appartient de régler le cœur de l'homme , & de purifier les vertus jusques dans leurs sources. C'est l'ordre moral qui est la base de l'ordre physique : c'est au premier qu'on doit attribuer la primogéniture & la prééminence.

Mais un tort plus essentiel dont on doit accuser les Economistes, parce qu'il influe sur la pratique, c'est l'abus qu'ils ont fait de l'excellent principe de la liberté, c'est qu'ils l'ont appliqué au commerce des grains, dans l'état de médiocrité où est l'agriculture chez nous, & chez les Peuples auxquels nous sommes unis par le commerce. Oui, sans doute, la liberté devroit être le lien commun de toutes les Nations, elle devroit faire leur bonheur mutuel ; mais dans le désordre où sont les Gouvernemens, la liberté peut devenir un présent funeste. Avant de la prôner aussi hautement, de vouloir la rendre indéfinie, relativement aux choses du premier besoin, il falloit prouver que les Pays avec lesquels nous sommes en relation de commerce, produisent, chaque année, assez de bled pour nourrir leurs habitans ; car enfin, quel Monarque osera permettre à ses sujets de se défaire de leurs subsistances, s'ils ne sont pas assurés de les remplacer ? En vain dira-t-on qu'elles s'arrêtent d'elles-mêmes. Non, cela n'est point vrai. Si le hasard place un Royaume, médiocrement pourvu, à côté d'un autre qui sera dans la disette, mais qui aura un numéraire considérable, alors le vuide sera prompt & le remplacement

placement lent. Des milliers d'hommes seront les victimes d'une liberté illimitée. Qu'on lui donne donc des bornes à cette patrone du genre-humain, jusqu'à ce que nous soyons dignes de la posséder toute entière. Quand la culture sera arrivée à son point de perfection, quand les correspondances seront établies par terre & par eau chez tous les Peuples; quand l'impôt sera unique & territorial, quand enfin le gouvernement économique aura réformé tous les autres abus, & que l'influence de la sagesse se sera fait sentir, c'est alors qu'il faudra étendre aux alimens de première nécessité, la liberté déjà accordée à tout le reste.

Voilà, si je ne me trompe, le vrai point auquel il faut ramener les jugemens qu'on a porté sur la science économique. C'est par ce sage milieu qu'elle fera le bonheur de nos neveux. On l'a tournée en ridicule; c'est la raison des sots: mais personne ne l'a combattu de front. On n'a point détruit ses principes: on est même assez convenu de ses conséquences. Beaucoup de bons esprits s'en sont rapprochés, sans trop oser se l'avouer à eux-mêmes. Dans bien d'excellens écrits, en se moquant des Economistes, on a presque adopté leurs sentimens.

Rendons donc aux inventeurs & aux promoteurs de la science le tribut qui leur est dû. Ils ont tiré du néant de grandes vérités, ils ont démasqué des erreurs dont les plus grands politiques faisoient la règle de leur conduite: par exemple, la préférence des manufactures sur l'agriculture. Ils ont aimé le vrai; ils ont eu le courage de le publier. Jamais leurs écrits n'ont respiré que la bienfaisance & l'esprit de patrio-

194. MERCURE DE FRANCE.

risme. S'il y a eu quelques ombres à ce tableau, c'est que le tableau de l'Univers même a ses ombres.

Faisons donc des vœux pour que les avantages d'une découverte si importante ne nous soient pas ravis, par les torts bien excusables de ceux qui l'ont publié.

Par un Abonné au Mercure.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Marche de Sylène ; Estampe d'environ 18 pouces de large sur 15 de haut , gravée par M. de Launay, de l'Académie Royale de Peinture , d'après le Tableau de P. P. Rubens. Prix 8 livres. A Paris, chez de Launay ; Graveur du Roi , rue de la Bucherie , la porte-cochère après la rue des Rats.

O N reconnoît aisément le bonhomme Sylène à sa corpulence épaisse, à sa couronne de lierre, à son air joyeux & content ; il est à moitié ivre ; deux

Satyres le soutiennent; un troisième joue de la double flûte, tandis qu'une Bacchante exprime, avec ses mains, sur le père nourricier de Bacchus, des grappes de raisin. Un Faune qui suit cette marche, fait ses efforts pour embrasser une femme, symbole de la luxure, qui accompagne ordinairement l'ivresse. Une chèvre & des enfans portant des raisins, enrichissent cette scène bachique, dont la gravure fait honneur à M. de Lannay. Les travaux de son burin sont bien empâtés; il y a dans l'ensemble, de l'harmonie & un sentiment de couleur qui dénote l'Artiste intelligent.

L. I.

Deux Estampes Allégoriques, faisant pendant, d'environ 12 pouces de haut, sur 8 de large, gravées par Louise Maffard, & dédiées à Madame la Duchesse de Chartres. Prix, liv. chaque Estampe. A Paris, chez Alibert, dans le jardin du Palais Royal.

La première de ces deux Estampes représente Henri IV & sa Majesté Louis XVI, accompagnés du Génie de la Fran-

196 MERCURE DE FRANCE.

ce. On lit au bas ces quatre vers de Henri IV à Louis XVI.

Ami de la sagesse & de la vérité,
Tu chéris les vertus & crains la flatterie;
Persévère, mon fils, chaque instant de ta vie
Est un pas que tu fais vers l'immortalité.

La seconde Estampe nous fait voir
L'Impératrice-Reine, qui adresse ces paroles à son Auguste fille, que la France, ici personnifiée, est prête à recevoir entre ses bras :

Sèche tes pleurs, ma fille, en toi montre à la
France

Et la mère du Peuple & l'épouse du Roi,
Pour adoucir les maux que m'offre ton absence,
Le bruit de tes vertus parviendra jusqu'à moi.

Différens accessoires ornent ces deux scènes intéressantes, que l'Artiste a requises avec un burin fini & soigné.

I I

Le Loup Berger, & le Lion malade, deux Estampes en pendant, d'environ 8 pouces de large, sur 6 de haut; gra-

M. A. R. S. 1777. 17 197
vées dans la manière du dessin au
crayon rouge & noir, par M. De-
marteau, Graveur. Prix 1 liv. 5 s.
chaque Estampe. A Paris, chez De-
marteau, Graveur, rue de la Pelleterie,
à la Cloche.

On distribue à la même adresse, dans
le même genre de gravure, & dans le
même format, deux autres Estampes
faisant pendant; l'une représentant un
enfant qui s'amuse à faire voler un oi-
seau attaché à un fil, d'après M. Huet;
& l'autre deux enfans; dont l'un dort,
d'après M. Boucher. Prix 1 liv. 5 s. cha-
que Estampe.

M. Demarteau vient aussi de publier,
d'après le même Maître, une très-jo-
lie étude de jeunes filles, gravée dans la
manière du dessin au crayon rouge &
noir, rehaussé de blanc, sur papier
teinté. Prix 1 liv. 10 s. Cette dernière
Estampe, d'environ 10 pouces de haut,
sur 7 de large, est sous le N°. 563, de
l'œuvre de feu M. Demarteau, qui a
laissé le fonds de toutes ses planches à
M. Demarteau, son neveu. Ce jeune
Artiste a déjà donné bien des preuves de
ses talens dans le genre de gravure de son

198 MERCURE DE FRANCE.

oncle. Nous pouvons même ajouter ici que cet oncle, depuis plusieurs années, avoit entièrement confié à son neveu & à son élève, le soin de soutenir, d'augmenter même sa réputation dans le genre de gravure qu'il avoit adopté & beaucoup perfectionné.

I V.

Tableaux Topographiques, Pittoresques, Physiques, Historiques, Moraux, Politiques, Littéraires de la Suisse & de l'Italie, ornés de 1200 Estampes, gravées par les meilleurs Graveurs, d'après les dessins de MM. Robert, Pérignon, Fragonard; Paris, Poyet, Raymond, de Barbier, Berthélemy, Menageot, le May, Houel, &c. & des plus habiles Maîtres de l'Italie. A Paris, chez Née & Malsouner, Graveurs, rue des Francs-Bourgeois, près la Place S. Michel; Ruault, Libraire, rue de la Harpe. A Londres, la Société Typographique, rue S. James: Lyde, Libraire, dans le Strand, & chez les principaux Libraires de l'Europe, 1777, avec approbation & privilège du Roi.

Nous rendrons un compte détaillé de cet ouvrage, un des plus importants qui aient été annoncés dans ce siècle. On se propose, comme on voit par le titre, de faire connoître la Suisse & l'Italie sous leurs aspects; l'Edition sera superbe, imprimée sur beau papier, & ornée de gravures précieuses en tout genre. L'Ouvrage sera divisé en six volumes, grand *in-fol.* Le premier contiendra la Suisse; le second & le troisième, Rome & les États du Pape. Le quatrième, Naples & une partie de son Royaume. Le cinquième, la Toscane, les États de Lucques; ceux de Gènes, de Modène & de Parme. Le sixième, les États de Venise, le Duché de Milan, les autres États de l'Empereur dans l'Italie, le Piémont & la Savoie; il y a 200 Estampes par volume.

Ces Estampes se distribueront six par six, de mois en mois, & l'on se flatte d'en pouvoir donner un nombre plus considérable avant peu, afin que chaque volume soit complet en dix-huit mois. Le prix de chaque Estampe sera de trente sols pour les souscriptions, & de quarante sols pour ceux qui n'auront point souscrit.

A la dernière livraison des Estampes de chaque volume , le texte se distribuera *gratis*.

Les Amateurs qui désireront voir quelques-uns des dessins destinés à cet Ouvrage , pourront se transporter chez les Graveurs ci-dessus indiqués ; il se feront un plaisir de satisfaire leur curiosité.

On peut souscrire pour cet Ouvrage , dans les Provinces , chez les principaux Libraires.

La première livraison des Estampes que nous avons sous les yeux , atteste les soins donnés à cette entreprise , & les talens des Artistes qui y sont employés. Ces six premières Estampes sont des vues de Suisse , gravées avec tout l'esprit , tout le goût , tout l'effet que l'on peut désirer.

Cette première livraison du mois de Janvier, s'est faite chez les sieurs Née & Masquelier , chez lesquels on souscrit actuellement , & qui sont chargés de distribuer dans Paris, & de faire parvenir en Province , franchises de port , les suites d'Estampes à l'adresse de chaque Souscripteur.

Les personnes qui voudront envoyer

M A R 8 1777. 201
des Mémoires relatifs à cet Ouvrage ,
sont priées de les leur adresser.

On fera libre de ne souscrire que pour
un volume, deux, trois, quatre, &c.
On trouvera dans chaque volume du
texte, une table qui indiquera les endroits
où les Estampes doivent être placées.
La souscription ne sera ouverte que jus-
qu'au premier Avril 1777.

M U S I Q U E

*P*IECES D'ORGUES ; *Hymne en si*
Majeur, dédiées à Madame de Schiodt, Ab-
besse de l'Abbaye Royale de Woistyne,
en Flandre, composée par M. Benaut,
Maître de Clavecin. Prix 36 sols, chez
l'Auteur, rue Dauphine, la 5^e porte-co-
chère en entrant par le Pont-Neuf, &
aux adresses ordinaires.

On trouve aux mêmes adresses, &
du même Compositeur, *O filit & filia*,
avec neuf variations arrangées pour
l'Orgue. Prix 36 sols.

I I.

Quatre Sonates pour le Clavecin, avec accompagnement d'un violon ; dédiées à Madame d'Argenville, la jeune, par M. Edelmann. Œuvre V ; se vend chez l'Auteur, rue du Temple, chez M. d'Argenville, Maître des Comptes.

I I I.

Six Duo pour deux violons, composés par C. F. Lescot, Musicien de la Comédie Italienne. Prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue du Rempart Saint-Honoré, maison de M. Boulanger, Marchand de Bas, vis-à-vis la rue S. Nicaise. Le sieur Huguet, rue Pavée S. Sauveur, maison de M. le Roi, Banquier, & aux adresses ordinaires de Musique.

I V.

Concertino per violino principale due violini, due flauti, due corni, alto viola & basso, del Signor Ulric Schmitte, ordinario dicapilladi Mayence, 3 liv. 12 sols. mis au jour & gravé par Madame Tarade. A Pa-

M A R S. 1777. 201

ris , chez Madame Tarade , Marchande
de Musique , rue Coquillière , à la Lyre
d'Orphée , & aux adresses ordinaires.

On trouve aux mêmes adresses & du
même Compositeur, *Sei quartetti per due
violini* , alto viola & basso. Œuvre I.
Prix 9 liv.

V.

La vieille Coquette : air comique, avec ac-
compagnement de forté-piano , par M.
Albanèse , Musicien du Roi. A Paris ,
au Bureau du Journal de Musique, rue
Montmartre , vis-à-vis celle des Vieux-
Augustins , & aux adresses ordinaires ,
prix 24 sols.

On trouve aux mêmes adresses, & du
même Compositeur , *Réponse au billet
d'invitation* de Madame T * * *. Prix
24 sols.

V I.

Concerto pour le clavecin ou le piano-
forte , avec accompagnement de deux
violons , alto , basse & cor *ad libitum* ,
dédié à M. de Vermonet fils , Fermier
des Domaines du Roi , par R. J. Dreux.

I vj

prix 4 liv. 4 s. A Paris; chez l'Auteur ;
rue S. Avoie, la deuxième porte-cochère
au-dessus de la rue des Blanc-Manteaux,
& aux adresses ordinaires.

V I I.

*Sonates en trio pour le clavecin ou le
piano , un violon & un alto , dédiées
à Mademoiselle de Francieu , par M.
Tapray , Maître de Clavecin. Œuvre
IV^e. Prix 6 liv. A Paris; chez l'Auteur,
rue des Deux-Portes S. Sauveur, près
la rue Thévenot , & aux adresses or-
dinaires.*

La réputation de cet habile Maître ;
le succès des Ouvrages qu'il a déjà pu-
bliés en ce genre , suffiroient pour faire
rechercher avec empressement ces sona-
tes ; mais nous devons dire qu'il s'est
surpassé dans les nouvelles compositions
que nous annonçons , & qu'il a su at-
tacher le chant le plus agréable , les modu-
lations les plus heureuses , & les motifs
les plus neufs & les plus piquants , à
une harmonie savante & pleine d'effets.

V I I I.

Ve. Recueil d'Arrietes, d'Opéra Comiques, & autres, avec accompagnement de guittare, menuets, Allemandes, & autres airs connus pour la guittarre seule, par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique, Œuvre Xc. Prix 4 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Honoré, près l'Oratoire, à la Gerbe d'or; le Marchand, à la Salle de l'Opéra, & aux adresses ordinaires de Musique. A Versailles, chez Blaizot, rue Satory.

I X.

Méthode de Guittarre, pour apprendre seul à jouer de cet instrument, sur les principes de M. Patouart fils, par M. Corbelin, son élève. Prix 13 liv. A Paris, chez l'Auteur, Place S. Michel, maison du Chandelier, au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame, chez le sieur la Flèche, Marchand de Tabac, sur le Pont-Neuf, au N°. 6. A Versailles, chez Blaizot, rue Satory, & aux adresses ordinaires de Musique.

X.

Six Quartetti pour deux violons , alto & violoncelle , par M. Jadin. Œuvre I. A Bruxelles , chez MM. Van-Ypen & Pris. A Paris , chez M. Cornouaille , & au Bureau du Journal de Musique , rue Montmartre , vis-a-vis celle des Vieux Augustins. Prix 9 liv.

La première partie du second, du quatrième & du sixième de ces Quatuor , peut convenir également au violon & à la flûte.

X I.

Dialogue Pastoral , avec accompagnement de basse , par le même , à la même adresse. Prix 12 f.

BIENFAISANCE.

I.

LA Manufacture des Bas de soie à Nîmes, éprouve dans ce moment une inaction causée par l'engorgement d'une des

principales branches de la consommation. Cette cessation de travail , jointe à la rigueur de l'hiver , met un grand nombre d'Ouvriers hors d'état de se procurer des subsistances. M. de *Bec-de Lièvre* , Evêque de Nîmes , touché de la situation de cette classe de Citoyens utiles , s'est hâté de venir à leur secours. Ayant fait assembler les principaux Fabricans, il les a engagés à ouvrir parmi eux, une souscription pour secourir leurs Ouvriers indigens, jusqu'à ce que le retour d'une saison plus tempérée & le réveil du commerce leur fournissent les moyens de vivre de leur travail : il a voulu souscrire lui-même pour une somme qui excède la moitié de celle qui a été jugée nécessaire pour assurer la subsistance des malheureux Ouvriers pendant cette crise fâcheuse. Ce Prélat vertueux & sensible , a souvent signalé sa bienfaisance, par des traits d'autant plus louables, qu'il a toujours soin de les envelopper de l'humilité Chrétienne. Tout récemment, il a fait construire, à ses frais , une Eglise Paroissiale , dont la dépense d'environ cent mille livres , auroit été à la charge de la ville de Nîmes.

I I.

Un enfant d'environ 9 ans , s'arrêta , il y a quelque tems , à Vienne , devant le carrosse de l'Empereur , & lui dit : » Sire , » je n'ai jamais mendié ; mais ma mère » se meurt ; pour avoir un Médecin il » faut un florin : nous n'avons point de » florin Ah ! si V. M. me donnoit » un florin , que nous serions heureux ! » L'Empereur s'étant informé du nom & de la demeure de la malade , l'enfant satisfit à ces questions , & se jetant à genoux , ajouta que c'étoit la première & la dernière fois qu'on le voyoit mendier. Le Monarque lui ayant donné un florin , l'enfant disparut aussi-tôt. Cependant l'Empereur s'enveloppe du manteau d'un de ses gens ; & se rend chez la malade , qui le prenant pour un Médecin , lui fait le détail de sa maladie , & lui indiquant le mémoire & le papier de son fils , le prie de lui faire la recette convenable à sa guérison ; l'Empereur écrit l'ordonnance , la console & se retire. L'enfant étant reu-
tré un instant après avec son florin & un Médecin ; la mère étonnée , dit qu'elle avoit déjà eu la visite d'un Docteur , qui

lui avoit fait une recette. Le Médecin ayant jeté les yeux sur la prétendue recette , reconnut la signature de S. M. Impériale , & expliqua l'énigme ; c'étoit une assignation de 50 ducats sur les épargnes du généreux Souverain.

*Variétés , inventions utiles , établissemens
nouveaux , &c.*

I.

Méchanique d'un genre nouveau.

UN Horloger d'une ville maritime de Bretagne, vient de mettre au jour deux pièces singulières & intéressantes ; l'une représente la mer agitée , avec des vaisseaux en mouvement & en marche, se succédant les uns aux autres , & disparaissant , avec des côtes variées , & diverses choses ayant trait à la composition d'une vue maritime , comme marsouins , oiseaux-pêcheurs , moulins-à-vent & à l'eau ; une personne se balançant continuellement à une branche d'arbre au bord de la mer : le tout fai-

210 MERCURE DE FRANCE.

fant un point de vue admirable. Ce buffet est propre & orné de plantes marines.

Dans un cadre , on y voit les phases de la lune & son quantième , l'heure à laquelle la mer est pleine chaque jour aux villes de France & d'Europe.

La seconde pièce est un bassin où il y a trois vaisseaux d'une délicatesse extraordinaire ; le plus grand étant de 7 pouces de quille, portant 120 pièces de canon ; tous les trois ont leur mouvement différent.

On voit ces Ouvrages à la Foire Saint Germain.

I I.

Industrie.

Un Particulier vient d'inventer un scie courbe pour faire du merrein , que MM. de l'Académie des Sciences ont approuvée , & qui est d'une grande utilité pour façonner le merrein , & économiser les bois. L'inventeur a reçu une gratification de S. M. Par le moyen de cette scie , on retire d'un arbre trois fois plus de merrein que par la fendaison , & il est infiniment meilleur. En l'employant pour les tonneaux , on n'a pas besoin de les de-

M A R S. 1777. 211
ter. On trouve des modèles de cette
machine chez Madame Magueline , rue
& Isle Saint-Louis , vis-à-vis un Horlo-
ger , à Paris.

A N E C D O T E S.

I.

UN étourdi assistoit à une Tragédie
de Dryden , à côté de ce Poète , & se
moquoit de la vertu du Héros de la
pièce , disant » qu'en tête à-tête avec
» une femme , il savoit mieux employer
» son tems ». *Je le crois bien* , lui ré-
pondit Dryden ; *mais aussi vous me per-*
mettez de vous dire que vous n'êtes pas
un héros.

I I.

M. de Colbert ayant appelé les plus nota-
bles Marchands de Paris, pour les consul-
ter, les pria de parler librement, & leur dit
que celui qui parleroit avec plus de
franchise , seroit son meilleur ami. Un
nommé Hazon prit la parole & lui dit :
Monseigneur , vous avez trouvé le Char-

212 MERCURE DE FRANCE.

riot renversé d'un côté , vous ne l'avez relevé que pour le renverser de l'autre. M. de Colbert lui répondit avec une vivacité qui témoignoit son mécontentement : Comme vous parlez , mon ami ? Monseigneur, reprit Hazon, je demande très-humblement pardon à V. G. de la folie que j'ai faite de me fier à sa parole.

I I I.

On faisoit voir un Cimetière au Sauvage d'Otaïti , arrivé depuis peu à Londres. Lorsqu'on lui en eut expliqué l'usage , il demanda si rous ceux qui y étoient enterrés étoient morts de l'Inoculation. Sur la réponse qu'on lui fit , que cette opération étoit , au contraire , un préservatif contre une maladie dangereuse : *J'aurois cru , dit-il , à la peur qu'on en a , que tous le monde en mourût.*

I V.

Un Irlandois se trouvoit dans un cercle où l'on disertoit sur la salubrité des différens climats , & sur leurs qualités plus ou moins favorables à la longévité de l'espèce humaine : « Pour moi ,

» dit-il , si je connoissois un pays où
» l'on fût certain de ne pas mourir ,
» j'irois y finir mes jours ».

V.

L'histoire a fait remarquer que la
fort une étoit quelquefois acharnée à
persécuter certaines familles , entre au-
tres, celle des Stuarts. L'exemple du Pré-
sident Rançonnet n'est pas moins frap-
pant : il en essuya toutes les rigueurs.
Né avec une fortune honnête , un pro-
cès malheureux le conduisit à servir de
Correcteur d'Imprimerie, chez les Étien-
ne , pour pouvoir vivre. Sa vie entière est
une chaîne de malheurs. Sa fille mou-
rut de misère sur un fumier. Son fils
périt par la main du bourreau. Sa fem-
me fut écrasée d'un coup de tonnerre ,
& lui-même, mis en prison par ordre du
Cardinal de Lorraine , termina sa mal-
heureuse vie en se mettant une plaque
de marbre sur le ventre , après avoir
trop mangé de pâté.



A V I S.

I.

Pommade pour les hémorroïdes.

Cette pommade guérit radicalement les hémorroïdes internes & externes, en peu de jours, sans qu'il y ait rien à craindre de retour de cette maladie, ni accidens pour la vie en les guérissant; prouvé par nombre de certificats authentiques que l'Auteur a entre ses mains, & par un nombre infini de personnes dignes de foi, de tout âge & de tout sexe, guéries radicalement depuis plusieurs années, &c. par l'usage qu'elles ont fait de cette pommade, inventée & composée par le sieur C. Levallois, ancien Herboriste, pour sa propre guérison à lui-même, au mois de Mai 1763.

Cette pommade fait son opération avec une douceur & une diligence surprenantes, en ôtant d'abord les douleurs dès les premières applications.

Elle est divisée en deux sortes, pour agir ensemble de concert: l'une est préparée en suppositoires, pour être insinuée & amollir les hémorroïdes internes par une douce transpiration; l'autre est applicative sur les externes, pour fondre & dissoudre, avec la même douceur, les

grosseurs externes, & recevoir au dehors la transpiration qui se fait intérieurement.

L'on distribue cette pommade avec approbation & permission, chez l'Auteur, Vieille-rue du Temple, maison de M. Barnoult, en face de la rue Sainte Croix de la Bretonnerie; & à les dépôts, chez M. Deloche, Marchand Limonadier, au coin de la rue de la Pétite, à Paris. A Sens grande rue, chez M. Evrat, Marchand Chaudronier.

Pour les hémorroïdes nouvelles, les deux demi-boîtes, avec trois suppositoires, sont de 3 liv. joint à un imprimé qui indique la manière de s'en servir.

Le prix des doubles boîtes, avec six suppositoires, pour les hémorroïdes anciennes, est de 6 liv. : quant aux invétérées de 10, 20 à 30 ans, il faut redoubler l'usage de la pommade, & il s'ensuit toujours le bien-être désiré.

Les personnes de Province qui désireront se procurer de cette pommade, sont priées d'affranchir leurs lettres, & d'indiquer leur messagerie.

I I.

Nouveau Bureau d'Écriture.

Nouveau Bureau où l'on entreprend tout ce qui concerne l'écriture, tel que lettres, placets, mémoires, comptes, grosses d'Avocats, &c.

On y traduit les langues latine, italienne, espagnole, angloise, allemande & autres. On y

216 · MERCURE DE FRANCE.

déchiffre les anciens titres. On y copie la musique.

Le grand nombre & l'habileté des Sujets employés dans ce bureau, les met dans le cas de servir le Public avec célérité & exactitude.

Ce bureau est établi rue de Viarmes, près celle de Sartine, n°. 7, nouvelle Halle.

I I I.

Eau de Fleur d'Orange double.

Madame Savoie, rue Thérèse, butte St Roch, vend du miel de Malte & de l'eau de fleur d'orange double du même pays, d'où elle attend de jour à autre son premier envoi d'oranges. On peut lui écrire pour les demandes, elle se charge de les envoyer.

I V.

Moutarde pour les engelures, vinaigres, &c.

Il s'agit d'un remède contre une des plus fréquentes incommodités qui résultent de l'hiver. Les personnes qui s'exposent fréquemment à la rigueur du froid, & le plus grand nombre est contraint de s'y exposer, sont presque toutes atteintes d'engelures; celles même qui peuvent ne l'affronter que rarement, n'en sont pas toujours exemptes. La moutarde que nous annonçons est l'expédient le plus sûr pour s'en délivrer. Elle est
de

de la composition du sieur Maille, Vinaigrier-Distillateur ordinaire du Roi, & de leurs Majestés Impériales, qui continue de la distribuer *gratuitement* aux personnes nécessiteuses. Cette distribution a commencé le premier Dimanche de Novembre dernier, & aura lieu tous les Dimanches jusqu'au dernier Avril prochain, depuis huit heures du matin jusqu'à midi; elle se fera même tous les jours, en faveur de la Garde de Paris. Il faut, pour cet effet, s'adresser au Magasin général des Vinaigres du sieur Maille, rue Saint André-des-Arts, la troisième porte-cochère à droite en entrant par le Pont S. Michel. MM. les Curés, dans toute l'étendue du Royaume, peuvent profiter du même avantage en faveur des pauvres de leurs Paroisses, en ayant à Paris un correspondant, à qui ils enverront un certificat du nombre de ceux qui en auront besoin & qui vienne au bureau avec un pot, on lui en donnera, suivant la quantité des personnes.

Nous allons indiquer, en faveur des personnes opulentes ou aisées, les différents Vinaigres dont le sieur Maille est le seul inventeur & distributeur. Ils seront une nouvelle preuve des progrès que l'industrie fait parmi nous dans tous les genres. On trouve donc d'abord le *Vinaigre de Rouge*, déjà bien connu, divisé en trois nuances, qui toutes imitent les couleurs naturelles au point de tromper la vue, sur-tout si la peau est blanche & si on emploie ce vinaigre jusqu'à certain degré. Usage très-commode, soit pour les personnes qui préfèrent les couleurs naturelles à celles qui semblent tenir davantage de l'art, soit pour celles qui fréquentent les bals, puis-

K

218 MERCURE DE FRANCE.

qu'il a la vertu de ne point s'effacer, quelque chaleur que fasse éprouver la danse, & même quoi qu'on s'essuie le visage. On ne parvient à l'enlever qu'avec du vinaigre de millepertuis. La qualité cosmétique de ces deux vinaigres, conserve à la peau toute sa fraîcheur, la préserve des rides, donne aux lèvres une belle couleur vermeille, empêche qu'elles ne se gercent, même durant le plus grand froid; & de plus, il réunit la propriété rare d'empêcher le rouge en poudre de couler.

Vient ensuite le *Vinaigre Romain*, employé avec le plus grand succès depuis nombre d'années, pour la conservation des dents, les blanchir, arrêter le progrès de la carie, empêcher les autres de se carier, les raffermir dans leurs alvéoles; guérir les petits chancres & ulcères de la bouche. Il est sur-tout de la plus grande utilité aux personnes qui fréquentent la mer, qui habitent sur les bords ou sur ceux des rivières, ou même des endroits froids & humides, ainsi qu'à celles qui sont sujettes aux pituites & aux sérosités. Le *Vinaigre de Storax* qui blanchit la peau & empêche qu'elle ne se ride. Le *Vinaigre admirable & sans pareil*, pour les personnes qui viennent d'avoir la petite vérole. Le *Vinaigre d'Escaille* pour les dartres. Le *Vinaigre de Turbie*, qui guérit radicalement le mal de dents. Le *Vinaigre de fleurs de citron*, pour les boutons. Le *Vinaigre de racines*, pour les taches de la peau & les masques résultantes d'une couche. Le *Vinaigre de Vénus*, pour les vapeurs. Le *Vinaigre Royal*, pour la piqure des coufins. Le véritable *Vinaigre des quatre Voleurs*, préservatif assuré contre

le mauvais air. Le *Vinaigre à l'usage de la garde-robe*, & pour les personnes sujettes aux hémorrhoides. Le *Vinaigre rafraîchissant* pour ôter le feu du rasoir. Le *Vinaigre digestif*; le *Vinaigre scellitique*, pour conserver la voix. Un excellent *Sirap de Vinaigre*, & en outre tous les *Vinaigres* destinés à l'usage de la table, au nombre de deux cens sortes; de plus, différentes espèces de moutardes aux câpres & aux anchois, par extrait d'herbes fines; moutarde aux truffes; moutarde à la ravigote; moutarde au jus de citron; moutarde des six graines, & plusieurs autres, qui ont toutes la propriété de se conserver un an & plus, & même de passer la mer sans rien perdre de leur qualité: il en est ainsi des *Vinaigres* qui viennent d'être indiqués; ils ont en sus la propriété de se conserver autant qu'on le desire.

Les moindres bouteilles des *Vinaigres* énoncés ci-dessus, sont de trois livres, à l'exception du *Vinaigre rouge*, de seconde nuance, qui est de quatre livres; celui de la troisième nuance, de cinq livres, & le *Vinaigre admirable* & sans pareil de quatre livres dix sols.

Les moindres pots de moutarde pour les engelures, sont de trente sols, pour les personnes en état de payer.

On répète ici que le sieur Maille est le seul inventeur de toutes ces différentes sortes de *Vinaigres*, & qu'ils ne se distribuent que chez lui. Cette observation est nécessaire pour prévenir la manœuvre des contrefacteurs, & empêcher que le Public ne soit trompé par eux. Les Personnes des

Provinces de France & des Royaumes étrangers, qui voudront se procurer quelques-uns de ces différens objets, peuvent écrire au sieur Maille, à l'adresse ci-dessus & en remettant l'argent par la Poste, franc de port, ainsi que les lettres. Il leur fera tenir très-exactement ce qu'elles demanderont, & leur indiquera la manière d'un faire usage, quand l'objet sera susceptible de cette explication.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Seyde, le 5 Novembre.

LE Pacha de Damas, a, dit-on, envoyé à Ali Daher trois ou quatre cens hommes qui, feignant de vouloir se dévouer à son service, sont parvenus à gagner sa confiance & lui ont tranché la tête; le pays de Saphed est par-là délivré entièrement des Dahers, & l'on espère que la tranquillité va s'y rétablir enfin. Le Pacha de Damas, qui n'a pu tromper Ali Daher que parce qu'il l'avoit longtems soutenu en secret, ôte à notre gouverneur Gedzar le fruit de tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés, depuis la prise d'Acre, pour s'assurer de la personne de ce rebelle, & parvient à faire oublier sa complicité, en délivrant la Porte de ce dangereux ennemi.

De Tunis, le 12 Décembre.

Le Bey a notifié à sa cour qu'il avoit résolu de faire passer un envoyé auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qu'il avoit confié cette commission honorable & importante à Suleiman Aga, général de la cavalerie, & son parent, qui étoit debout à côté du trône du Bey, & qui, après avoir fait ses remerciemens à ce prince, reçut les complimens des grands du Pays.

De Sainte-Croix de Ténériffe, le 2 Novembre.

L'escadre Espagnole, aux ordres du marquis de Tilly, qui avoit appareillé le 13 de Cadix, a passé, le 20 de ce mois, à la hauteur de cette Isle, où elle a été apperçue vers neuf heures du matin : elle a paru composée de cent dix-huit voiles. La frégate *la Sainte-Thérèse*, ayant pris sa bordée pour le Port de Sainte-Croix, détacha, à quelque distance, sa chaloupe, avec un officier chargé de remettre un paquet au marquis de Tavalos, commandant-général des Canaries. Cet officier n'a point dit quelle étoit la destination de cet armement, & il a rapporté que les chefs respectifs étoient munis de dépêches, qu'ils ne devoient ouvrir qu'après avoir perdu de vues ces îles.

De Vienne, le 25 Janvier.

Tous les régimens viennent de recevoir l'ordre de se tenir complers, & l'on s'est déjà assuré des personnes qui seront chargées de conduire les

K iij

fourgons & les canons , afin que tout soit prêt à marcher à tout événement.

De Londres , le 28 Janvier.

On assure ici que la dette de la Liste civile montoit , à la fin de 1776 , à la somme prodigieuse de 860,000 livres sterling , & l'on est persuadé qu'il va être proposé , dans le cours de la session actuelle , une augmentation de 200,000 livres sterling par an pour le revenu du Roi.

Avec quelque vigueur que l'on ait poussé la presse , la grande flotte d'observation ne peut être complètement équipée qu'à la fin de Mars , & alors elle s'assemblera à Spithead.

Les ministres font aujourd'hui l'examen de quelques personnes suspectées d'être les incendiaires qui ont mis le feu au magasin de Portmouth , & depuis à divers quartiers de la ville de Bristol.

Une lettre du sergent Thompson , d'un de nos régimens à Québec , nous apprend que l'armée y est tellement infectée de maladies , que dans la plupart des régimens il n'y a pas plus de trois cents vingt ou trois cents quarante hommes en état de servir. Les couvens de Religieuses sont convertis en hôpitaux , où nos malades reçoivent les soins les plus charitables de la part de ces fille cloîtrées , qui , malgré la différence de culte religieux , paroissent fort attachées à nos intérêts.

On parle de nouvelles dépêches du général Howe , arrivées à l'administration , & dont elle garde le secret ; cette prétendue réticence donne

lieu au bruit qui se répand, qu'une des brigades Hessoises, postée près de Trenton, a été surprise par un détachement du général Washington, & qu'après un combat assez vif, trois ou quatre cents hommes au plus de cette brigade ont trouvé leur salut dans une prompte retraite; cet événement, supposé vrai, ôte aux Américains, pour cette campagne, toute crainte sur le sort de Philadelphie.

On fait, pour la campagne prochaine, des préparatifs plus grands encore que pour la dernière; l'armée sera, dit-on, composée, au printemps, de cinquante mille hommes, dont quinze mille Allemands, pour le complètement desquels on a fait de nouveaux traités, en Décembre dernier, avec le prince de Hesse; le nombre additionnel de troupes montant à mille soixante-sept hommes que ce Prince doit fournir, ne consistera qu'en infanterie, à laquelle on n'attachera point d'officiers-généraux. On observe encore, à l'égard de ces troupes auxiliaires, qu'elles coûteront cette année un quart de moins que les premières. Elles s'embarqueront à Hambourg le 20 Mars, & les Vaisseaux de transport ont ordre de se rendre le 10 dans ce port. Ces bâtimens, qui avoient coûté 12 l. 6 d. sterl. par tonneau & par mois, sont frétés aujourd'hui à 10 l. sterl. & l'on attribue cette baisse de prix à la moindre activité de notre commerce, & au grand nombre de petits bâtimens de transport, qui ont été licenciés.

A l'égard des nouvelles de l'Amérique, elles ne peuvent être plus incertaines, puisque le bruit de la prise du général Loe & de celle de Philadel-

phie , après un combat très-vif , n'est point confirmé par une gazette extraordinaire de la Cour , à laquelle des événemens aussi heureux ne peuvent être indifférens. Ce qui porte encore à douter du premier fait , c'est que , dans un récit , le général Lee a été pris seul , dans une maison avancée , où il avoit eu l'imprudence d'entrer , sans y être soutenu par aucun corps ; que , dans une autre , il a été fait prisonnier dans la bataille qui a décidé la perte de Philadelphie ; & que , dans un troisième , c'est à l'isle de la Providence ; la prise de Philadelphie est aussi contestée , parce que , dit-on , le général Howe n'y peut aller sans passer la rivière de Delaware , & qu'il manque de pontons nécessaires à ce sujet.

De Cadix , le 21 Janvier.

L'officier de la tour des Signaux apperçut , le 5 de ce mois , à la hauteur de ce port , un convoi Anglois composé de vingt-deux voiles , qui faisoit route au détroit de Gibraltar ; il s'en détacha cinq bâtimens qui vinrent mouiller le même jour en cette baye , & dont les capitaines ont rapporté que ce convoi étoit parti des Dunes le 16 décembre dernier , composé de cinquante voiles , sous l'escorte d'un vaisseau de soixante canons , & que le reste de ces bâtimens s'étoit rendu dans différens ports de la Biscaye & du Portugal.

De Carthagène , le 14 Janvier.

La cour vient de défendre l'entrée en ses arsenaux , à toute personne de quelque qualité &

condition qu'elle soit , excepté aux employés & aux officiers de marine ; le commandant général de ce Département en a reçu l'ordre par le dernier courrier , & l'a mis sur le champ à exécution. L'exemple des incendies survenus dans les arsenaux étrangers, a donné lieu à cet acte de rigueur.

De Civita-Vecchia , le 23 Décembre.

Le Pape fait faire des fouilles aux environs de cette ville , & singulièrement aux bains de l'Empereur Trajan , appelés *Taurini* , & a un autre endroit nommé la *Seracinesca* , anciennement *Castrum-Novum* , où il y a encore quelques débris de murailles antiques. Ce travail n'a pas répondu jusqu'à présent à l'espérance du Saint-Père ; car , à la réserve de quelques carreaux de marbre jaune & Africain , & d'un pavé de mosaïque ancien , on n'a encore rien trouvé.

De Rome , le 3 Janvier.

L'anté-muraille du port de Civita-Vecchia , élevée par l'empereur Trajan , ayant été endommagée en plusieurs endroits , a été réparée par les bienfaits du Pontife régnant , & on y a gravé une inscription à la gloire du Saint-Père.

Le gouverneur d'Aquapendente , petite ville de l'Etat Ecclésiastique sur la route de Toscane , a été trouvé ces jours derniers égorgé dans son lit : on n'a point encore découvert l'auteur de ce meurtre.

Le tribunal de la police de Rome a condamné à mort les nommés Robert Pucci & Fulvius Zoli ,

K v

226 MERCURE DE FRANCE.

convaincus d'avoir fait contre la Muse Corillantine Comédie satyrique , dans laquelle ils avoient même manqué de respect à la personne sacrée du Pape. On espère que Sa Sainteté leur fera grâce de la vie , mais l'on croit que s'ils ne sont pas envoyés aux galères , ils feront au moins bannis à perpétuité des états du Saint Père.

Le tribunal des inquisiteurs d'Etat vient de défendre aux Patriciens de se faire voir sur la place de Saint-Marc autrement qu'en robe de leur état ou sous le masque.

De Toulon, le 24 Janvier.

Le bâtiment chargé des présens que le Bey de Tunis envoyé au Roi , a précédé de quelques jours la frégate *l'Aurore* , commandée par le chevalier de Coriolis d'Espinouse , capitaine de vaisseau , sur laquelle est embarqué Suleiman Aga , général de la cavalerie du royaume de Tunis , & envoyé du Bey auprès du Roi. Elle a mouillé dans cette rade le 19 de ce mois.

Du 9 Février.

Le terme fixé pour la quarantaine de Suleiman Aga , envoyé du Bey de Tunis auprès du Roi , étant expiré , il s'est embarqué ce matin au Lazareth , dans le canot du Commandant de la Marine , qui lui avoit été envoyé avec celui de l'Intendant , & il s'est rendu à Toulon , accompagné de plusieurs officiers de la Marine , de deux Secrétaires-Interprètes de Sa Majesté pour les Langues Orientales , de deux Officiers de la

Garde du Bey, de son secrétaire & des gens de la suite. En passant près du vaisseau Amiral, il a été salué de sept coups de canon, la garde a pris les armes, & on a battu aux champs. En sortant du canot, il a monté dans la voiture du marquis de Saint Aignan, lieutenant - général des armées navales, commandant la Marine, qui l'attendoit sur le quai, & il a été conduit au jardin du Roi, où son logement avoit été préparé. Les différens corps de garde qui se sont trouvés sur son passage, ont pris les armes & battu aux champs.

On a établi une garde à la porte du Jardin du Roi, où l'Envoyé fera quelque séjour, pour se reposer des fatigues de la mer, recevoir & rendre les visites d'usage. Il se propose de partir ensuite pour Paris.

De Versailles, le 22 Février.

Le 19, le Roi ayant jugé à propos de fixer, par le sort, le rang des trois Vieux Régimens, & des trois dénommés Petits-Vieux, qui rouloient ensemble, Sa Majesté a fait tirer, Elle-même, dans son chapeau, les Colonels, chacun suivant l'ancienneté de son rang de Colonel, à commencer par les trois premiers Régimens. Par le sort, le Régiment de Piémont, dont le comte de Peyre est colonel, s'est trouvé le premier; celui de Navarre, dont le comte de Rochecouart est colonel, le second; & celui de Champagne, dont le marquis de Seguelay est colonel, le troisième.

Des trois autres Régimens, celui de Bourbonnois, dont le marquis de Laval est colonel,

K vj

228 MERCURE DE FRANCE.

s'est trouvé le premier ; celui de Béarn , dont le marquis de Crenolle est Colonel , le second ; & le Régiment d'Auvergne , dont le vicomte de Laval est Colonel , le troisième.

De Paris , le 14 Février.

Le 26 du mois dernier , Pierre Lustre Attolighi , Juif , âgé de cinquante - six ans , né à Modène , a été baptisé dans l'Eglise de Saint-Génis - lès - Ollières , près Lyon , par l'Abbé Cazade , Docteur en Théologie de l'Université de Toulouse , qui l'avoit instruit ; ce Cathé-
cumène fut aussi admis à la Table Eucharistique avec son fils aîné ; tous les autres enfans furent baptisés comme lui.

P R É S E N T A T I O N S .

Les députés des états de Cambrai , du pays & comté du Cambrésis , ayant obtenu du Roi la permission de lui être présentés , furent admis le même jour à l'audience de Sa Majesté , à laquelle il furent présentés par le maréchal de Soubise , gouverneur de la Flandre , Haynault & Cambrésis , & par le prince de Montbarrey , secrétaire d'état , & en survivance au département de la guerre , ayant celui de la Flandre. La députation qui fut conduite à l'audience de Sa Majesté par le sieur de Nantouillet , maître des cérémonies , étoit composée , pour le clergé , de l'archevêque-duc de Cambrai , prince du Saint-Empire , qu

porta la parole; pour la noblesse, du marquis Dufart du Catelet; & pour le tiers-état, du sieur Lefebvre.

La députation fut ensuite rendre ses respects à la Reine & à la Famille royale.

Le comte de Montmorin, ministre plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Trêves, de retour ici par congé, a eu, le 9 février, l'honneur d'être présenté au Roi par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le sieur Radix de Sainte-Foix, ministre plénipotentiaire du Roi près le duc de Deux-Ponts, s'étant démis de cette place, Sa Majesté y a nommé le comte O-Kelly, qui, le même jour, a eu l'honneur d'être présenté, en cette qualité, au Roi, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté.

Le comte de Roquefeuil, lieutenant-général des armées navales, & le baron de Tott, brigadier des armées du Roi, ont eu l'honneur d'être présentés à Sa Majesté, le 16 Février, par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état ayant le département de la marine, & de faire leurs remerciemens à Sa Majesté; le premier, de la place d'inspecteur des troupes du corps-royal d'infanterie & d'artillerie de la marine; le second de celle d'inspecteur-général des établissemens François situés dans les pays de la domination du Grand-Seigneur & des princes de Barbarie. Le baron de Tott a pris en en même-temps congé de Sa Majesté.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 30 du mois de Janvier , les sieurs Lemoine, ancien Directeur de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture , Dhués , Sculpteur du Roi , Adjoint à Professeur de la même Académie , & Delarche , Sculpteur-Ciseleur , ont présenté à Sa Majesté trois monumens en bronze , dont chaque figure a dix huit pouces environ de hauteur , le piédestal en marbre à proportion. Ces trois Ouvrages avoient été demandés par le feu Roi , & Sa Majesté Louis XVI , par un sentiment de respect pour son aïeul , en avoit ordonné l'entière exécution.

Le premier de ces monumens est la réduction en petit de celui que la Province de Bretagne , au milieu de la joie universelle qu'excita la convalescence du Roi Louis XV , après sa maladie à Metz , arrêta d'ériger pour transmettre à la postérité la mémoire de cette ivresse patriotique. Le célèbre Lemoine y représente le Roi se montrant à ses Peuples environné de trophées. La Déesse de la Santé est d'un côté du piédestal avec l'emblème qui la caractérise ; elle porte sur son bras un serpent auquel elle donne à manger dans une patère ; de l'autre côté , la Province de Bretagne montre à la Nation le Prince qui fait l'objet de sa joie & de son respect ; les fruits & autres attributs qui sont au bas , indiquent les hommages des Peuples.

Le second monument est celui que le Roi Stanislas fit élever à Nancy , à la gloire de son gendre. Le Roi y est représenté en habit Romain de Triomphateur. La Prudence , la Justice , la Valeur & la Clémence , caractérisées par leurs emblèmes , sont assises au bas du piédestal , qui présente sur ces quatre faces des Médaillons allégoriques , dont les sujets sont le mariage de Louis XV , la paix conclue à Vienne , la prise de possession de la Lorraine , & l'établissement de l'Académie des Sciences de Nancy. C'est le sieur Dhués qui a exécuté ce monument d'après l'objet en grand , dont le sieur Gaibal , Sculpteur de Nancy , est l'Auteur.

Le troisième est un monument projeté pour la ville de Rouen , & représentant Louis XV avec l'ancien habit des Chevaliers François , élevé sur un pavois à la vue du peuple & de l'armée , par trois des principaux Officiers , selon l'usage établi au commencement de la monarchie française , pour la proclamation du Prince. Il a été composé , comme le premier , par le sieur Lemoine , & exécuté en bronze dans la proportion des deux autres par le sieur Delarche , sculpteur-ciseleur.

Sa Majesté , par la manière obligeante avec laquelle elle a reçu ces trois morceaux de sculpture , a donné des preuves de son goût & de sa protection pour les arts.

Le 8 Février , le P. Chriostôme Faucher , religieux de Saint François , de la maison de Nazareth à Paris , auteur de l'histoire de Photius & des observations sur le Fanatisme , a eu l'honneur

232 MERCURE DE FRANCE.

de présenter à Leurs Majestés l'histoire du cardinal de Polignac.

Le même jour , les sieurs de Horne , médecin ordinaire de madame la comtesse d'Artois & du duc d'Orléans , & Laservolle , médecin consultant de monseigneur le comte d'Artois , ont eu l'honneur de présenter au Roi , à la Reine , à Monsieur , à Madame , à monseigneur le comte d'Artois & à madame la comtesse d'Artois , *l'Etat de la Médecine , Chirurgie & Pharmacie en Europe , & principalement en France , pour l'année 1777.*

Le même jour , les sieurs Saillant & Nyon , Libraires , rue Saint-Jean-de-Beauvais , ont eu l'honneur de présenter à Sa Majesté les Œuvres du Chancelier d'Aguesseau , tome IX , in-4°. & le Traité des Coutumes Anglo - Normandes , par le sieur Houard , tome II , in-4°.

Le 10 du même mois , le sieur Moreau , conseiller en la cour des Aides de Provence , premier conseiller de Monsieur , historiographe de France & bibliothécaire de la Reine , a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la famille royale , le premier volume imprimé de ses *Discours sur l'Histoire de France*. Il a eu en même-temps celui de remettre au Roi le manuscrit du XXI^e de ses Discours.

Le 16 du même mois , le marquis de Pezay a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale , *l'Atlas complet des campagnes du maréchal de Maillebois en Italie*. Il a en même-temps remercié Sa Majesté de la place d'Inspecteur-Général des Milices Gardes-Côtes.

Le 19 du même mois, le sieur Lieutaud, conseiller d'état, premier médecin du Roi, a eu l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur, & à Monseigneur le comte d'Artois, une nouvelle édition du *Précis de la Médecine pratique & de la Matière médicale*.

Le même jour, le sieur Portal, lecteur du Roi, professeur de médecine au Collège royal de France, médecin consult. de Monsieur, de l'Acad. R. des Sciences de Paris, a aussi eu l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur, & à Monseigneur le comte d'Artois, la nouvelle édition de l'*Anatomie historique & pratique* du sieur Lieutaud, que le sieur Portal a augmentée de diverses remarques historiques & critiques, & de plusieurs nouvelles descriptions.

N O M I N A T I O N S.

Le 2 Février, le Roi a accordé au comte du Châtelet d'Haraucourt, chevalier de ses ordres, le titre de duc héréditaire.

Sa Majesté a aussi accordé au marquis de Mailly-d'Haucourt, mestre-de-camp du régiment royal Pologne, le brevet de duc & les honneurs du Louvre.

Le 9 du même mois, la marquise de Mailly, dame d'atours de la Reine, prit le tabouret, con-

234 MERCURE DE FRANCE.

formément au brevet de duc accordé par le Roi au marquis de Mailly.

Le Roi , en apprenant la mort du maréchal de Conflans , l'un des deux vice-amiraux de France , a créé une troisième place de vice-amiral , & a élevé à ce grade le comte d'Estaing & le prince de Bauffremont-Lisenois , lieutenans-généraux.

Sa Majesté a en même-temps accordé le grade de lieutenant-général des armées navales au bailli de Raymond d'Eaux , au comte d'Orvilliers , commandant la marine à Brest , & au comte Duchaffault , commandant l'escadre du Roi en rade à Brest , tous les trois chefs d'escadre des armées navales.

Le comte d'Ennery , gouverneur-général des Isles Françoises sous le vent , étant mort le 13 décembre dernier , Sa Majesté a nommé à sa place le sieur d'Argout , maréchal-de-camp , commandant général à la Martinique , qui sera remplacé par le marquis de Bouillé , brigadier des armées du Roi.

M A R I A G E S.

Le 12 février , Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du comte de Podenas , colonel du régiment de Brie , cavalerie , avec demoiselle Godin ; & celui du comte de Bruet , l'un des gentilshommes de la chambre de Monsieur , avec demoiselle de Jardin.

Le 19 du même mois, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du sieur Prosper de Rastel, vicomte de Roche-Maye, major d'infanterie avec dame Lallemand, veuve du sieur Delaye, écuyer & conseiller du Roi en son conseil souverain du Cap François, île Saint-Domingue.

M O R T S.

Antoine-Charles Esmangard de Bournonville, écuyer, ancien premier commis des affaires étrangères, & ancien directeur des détails militaires, pour les troupes Suisses, de Monseigneur le comte d'Artois, colonel général des Suisses & Grisons, est mort ici, le 31 de janvier.

Paul Chauchon, docteur en théologie, ancien aumônier du feu duc d'Orléans, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, abbé commendataire de l'abbaye royale de Waast, ordre de Saint-Augustin, diocèse du Mans, est mort en la Paroisse de Bénais en Anjou, le 6 janvier, dans la 78^e année de son âge.

Henri-Jacques de Montesquiou-Poylebon, évêque de Sarlat, est mort en son palais épiscopal, le 19 du même mois, âgé de soixante sept ans passés.

Jean-Baptiste Maillard, marquis de Lendreville, mestre-de-camp de cavalerie, chevalier

236 MERCURE DE FRANCE.

de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, est mort en cette ville , le 24 janvier , âgé de 47 ans.

Marie-Thérèse de Crass, dame de Wisme, dans le duché de Neubourg, épouse en premières noces d'Adam, baron de Falckemberg, directeur-général des finances, & commissaire-général des troupes du feu électeur de Cologne, Clément-Auguste de Bavière, mariée en 1765 à L. Gabriel du Buat, comte de Nançay, alors ministre près la Diète de l'Empire, & depuis son ministre du Roi plénipotentiaire près l'électeur de Saxe, est morte en son château de Nançay, le 24 janvier, dans la 43^e année de son âge.

Alexandre-Guillaume Courtin, comte de Villier, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, est mort dans son château de Villiers-sur-Marne, le 5 février, âgé de soixante-neuf ans.

Hilariou Frézeaux, Comte de la Frézelière, Marquis de Germigny, Ancien premier Lieutenant-Général de l'Artillerie de France, est mort en son Château de Germigny en Bourbonnois, le 2 Janvier dernier, âgé de 74 ans.

Il ne subsiste plus de son nom qu'une branche cadette, établie en Angleterre en 1300, connue sous le nom de Frazer.

Messire François-Gabriel Daudesens, Brigadier des Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre-Royal & Militaire de Saint-Louis, est décédé à Montpellier, le 23 Novembre 1776, âgé de soixante-seize ans; sa valeur distinguée, & sa capacité dans les emplois de la Guerre, l'auroient

élevé aux premières dignités , si son cœur plus généreux qu'ambitieux ne l'eût ramené dans sa Patrie , où il s'est montré sans cesse , bon parent, bon ami & bon Citoyen , par ses bienfaissances & par son affabilité. Ayant sçu les défenses d'ensevelir dans les Eglises , il s'est réjoui de la privation du tombeau de ses pères; son humilié a consacré toute ses vertus.

*Tirage de la Loterie Royale de France ,
du 17 Février 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont

29 , 23 , 85 , 42 , 25.

TABLE.

P	PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 9
Suite de l'Automne,	<i>ibid.</i>
Epitaphe d'un Bon-Homme,	10
L'Ebéniste,	11
Vers adressés à la Reine,	12
Imitation d'une Allégorie de Linnæus,	15
Epître à M. D. M.	18
Ode d'Horace,	20
Daphnis & Alcimadure,	22
Osmin,	25
Le Gascon,	31
Epigramme,	33
Stances,	<i>ibid.</i>
L'origine de la Flûte,	35
A Madame H. de L. T.	36
Epître à M. le Comte de Sainte-Fère,	37
Epigramme,	39
Ode contre l'Ail,	40
Vers à M. de Lonchamp, fils,	41
A M. Desessart,	42
Le vieillard raisonnable	45
Explication des Enigmes & Logogryphes,	46
ENIGMES,	47
LOGOGRYPHES,	49
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	53
Œuvres complètes de Démosthène & d'Es-	
chine,	<i>ibid.</i>
Le Prince de Bretagne,	73

L'Égyptienne ,	77
Observations à MM. de l'Académie Fran- çoise ,	85
Histoire des progrès de l'Esprit humain ,	90
De la Philosophie ,	102
D. Justiniani Imperatoris ,	105
Traité sur les Coutumes Anglo-Normandes ,	108
Eloge Historiq. de M. de Saint-Foix ,	112
Bibliothèque Amusante ,	118
Répertoire Universel de Jurisprudence ,	120
Hymne au Soleil ,	123
Les Incas ,	127
Annonces littéraires ,	155
ACADÉMIES ,	159
Dijon ,	<i>ibid.</i>
Journal de Lecture ,	172
Ecole Vétérinaire ,	173
— — gratuite de Dessin ,	175
SPECTACLES.	177
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française ,	179
Comédie Italienne ,	180
Début ,	184
Réflexions sur les Economistes ,	185
ARTS.	194
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique.	201
Bienfaisance.	206
Variétés , inventions , &c.	209
Anecdotes.	211
Avis ,	214
Nouvelles politiques ,	220
Présentations ,	228
———— d'Ouvrages ,	230
Nominations ,	233

240 MERCURE DE FRANCE.

Mariages ,	234
Morts ,	235
Loterie ,	237

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France pour le mois de Mars, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Mars 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme,

SEP 7 - 1940

